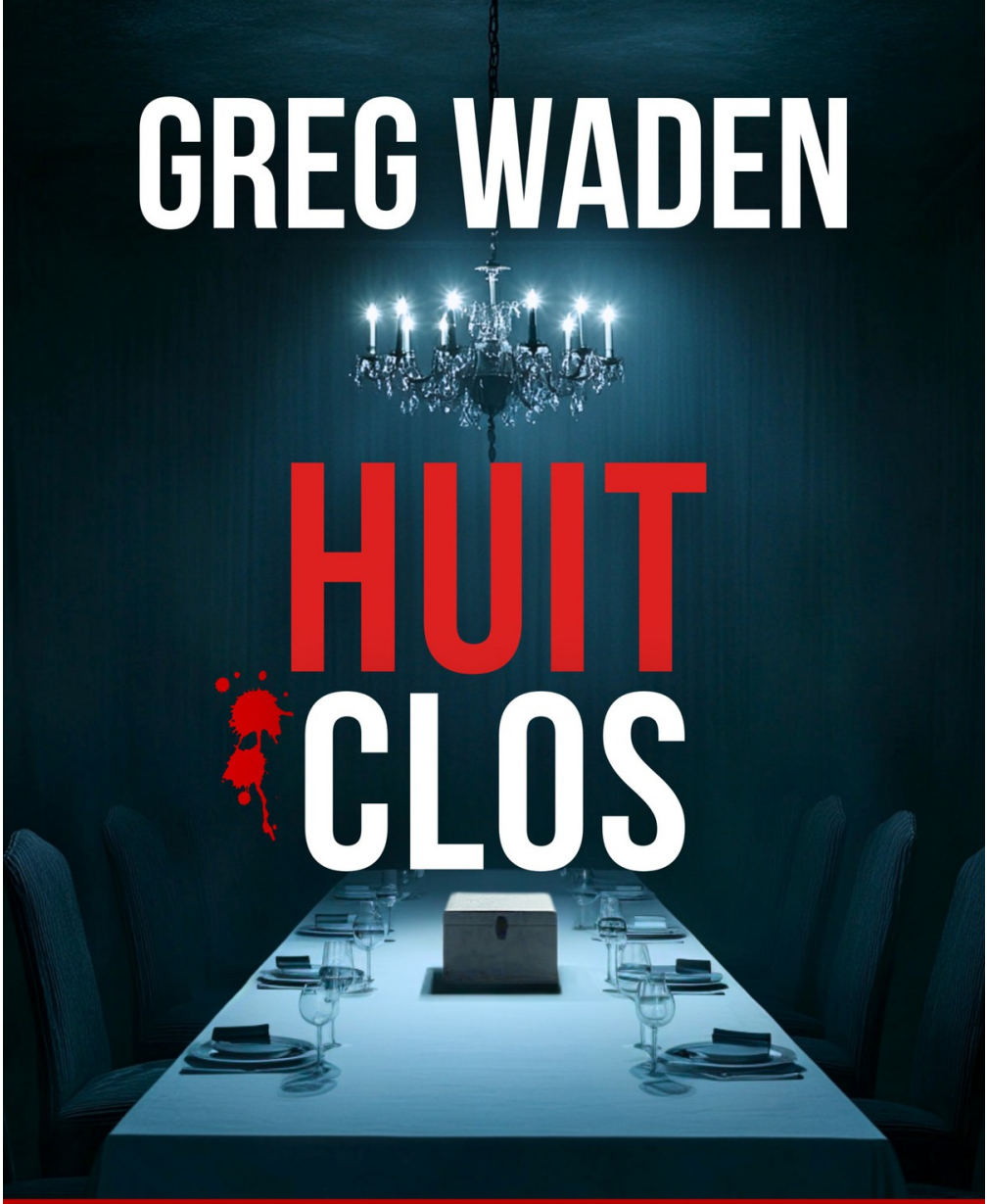
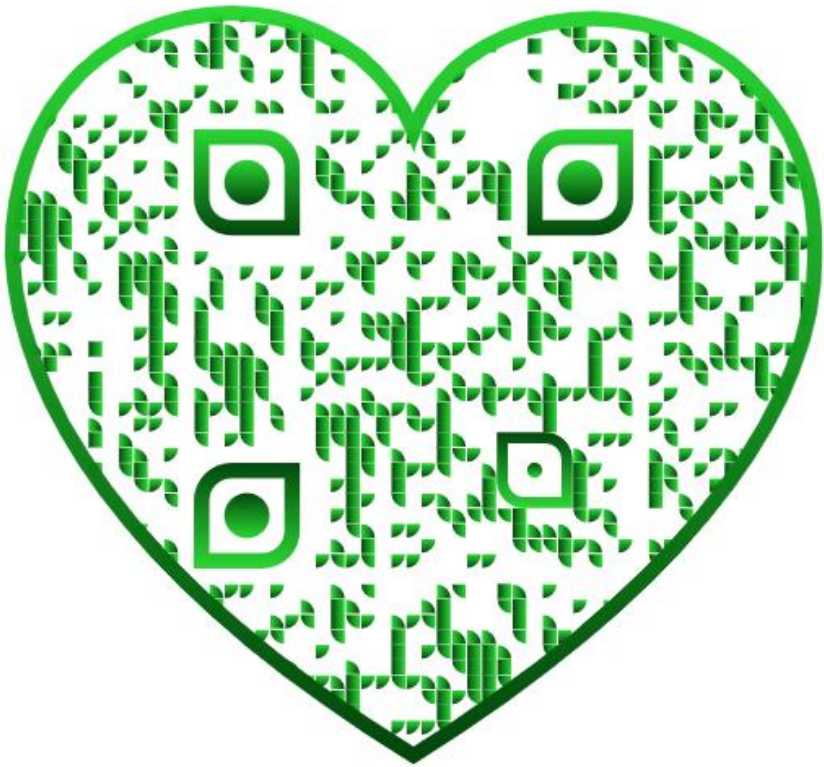
GREG WADEN

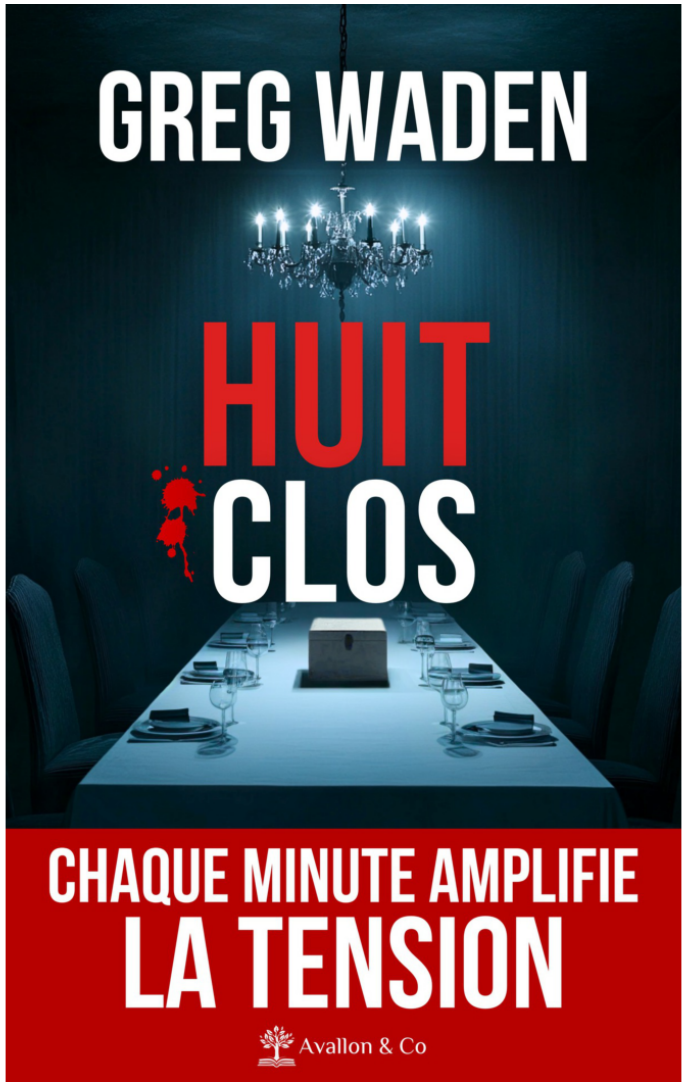


HUIT CLOS

CHAQUE MINUTE AMPLIFIE LA TENSION

Avallon & Co




GREG WADEN
HUIT
CLOS
CHAQUE MINUTE AMPLIFIE
LA TENSION
Avallon & Co

Graphiste : Valentine Flork/A&L Livres
Direction éditoriale : Valentine Flork
Révision éditoriale : Charlotte Quelin

Distribution : Immatériel

ISBN papier : 9782385332020
ISBN numérique : 9782385332037

2ème édition

Dépôt légal : février 2025

Éditeur : Les éditions d'Avallon
342 rue du Boulidou
34980 Saint-Clément-de-Rivière

© 2025 Les éditions d'Avallon

Collection noire & suspense

Huit Clos

Du même auteur

La disparue du 5701, éditions Aubane, 2018
Arthur, Évidence éditions, 2019
La force du grimoire, éditions LBS Select, 2021
La mort résonne en moi, éditions Flag, 2022
After Call, éditions d'Avallon, 2024

Greg Waden

Huit Clos

ROMAN

1

Aujourd'hui

Une sombre et imposante berline allemande se gare sur l'une des places de parking restées disponibles. Places dessinées en épi, au pied d'un immeuble assez haut et bien entretenu.

C'est un quartier paisible et bourgeois de Marcq-en-Barœul, où le silence règne en maître.

Le soleil tombe de fatigue en ce début de soirée, affadissant sans peine les couleurs austères des bâtiments avoisinants. Les réverbères en fer forgé ont davantage un intérêt décoratif qu'une utilité lumineuse. Les phares à iode du véhicule, en revanche, inondent allègrement les parcelles de pelouses soignées.

Deux personnes en descendent. Un homme et une femme. Des sexagénaires à première vue. Trench-coat pour monsieur, imitation fourrure pour madame.

Les portes verrouillées à l'aide de la clé électronique, le couple se dirige nonchalamment vers une des entrées désignées par un chiffre bleuté sur un carré de carrelage blanc.

Le froid d'hiver accentue l'atmosphère déjà lugubre des journées trop courtes. De copieuses écharpes complètent avec autorité leurs apparats laineux et poilus. Leurs respirations s'échappent en éphémères fumées blafardes, et les ombres, caressant les allées de dalles granuleuses, sont relayées par ces lampadaires disciplinés et amicaux.

Le hall de l'immeuble propose un climat plus tempéré, du fait de son précieux sas aux vitres épaisses.

À l'intérieur, des boîtes aux lettres peintes en deux tons égaient efficacement la décoration assez sobre des murs.

Aucun prospectus ne traîne. Aucun détritus ne jonche le sol. Aucun tag ne vulgarise les lieux. Seul un cadre, entouré de fines baguettes de bois, énumère les points de règlements de copropriété.

Un interphone se présente au-dessous.

L'homme sélectionne un numéro d'appartement avant d'activer le bouton « sonnerie ».

De multiples secondes s'échappent dans l'infini.

— Oui, souffle le haut-parleur brusquement.

— Bonjour. Monsieur et madame Bambin.

— Je vous ouvre.

Un ascenseur de manufacture métallique attend au fond du couloir.

Le couple, toujours silencieux, appelle son assistance par un

singulier bouton-poussoir orné d'un triangle jaune et luisant.

Le tintement si caractéristique d'annonce de l'ouverture des portes rompt aussitôt la tranquillité des lieux.

L'homme s'avance pour entrer, mais il doit y renoncer. La découverte des occupants le stoppe net dans son élan.

Un absurde cabot de taille réduite, type yorkshire, s'égosille hargneusement de tout son verbe. Il est certes tenu en laisse, mais sa témérité entérine le ridicule de la situation.

— Pupuce ! rouspète d'un ton snob la propriétaire. Ne peux-tu pas mieux accueillir les gens ?

Elle la saisit délicatement des deux mains afin de le calmer, puis affiche un sourire pincé.

— Veuillez l'excuser, messieurs-dames, elle a quelques difficultés avec les personnes qu'elle ne connaît pas.

— Pas de souci, rassure l'homme d'un geste de la main, cela se comprend.

L'épouse affiche également un rictus d'approbation avant de suivre son compagnon dans la cage.

Leur regard s'abandonne sur la silhouette de la résidente à la minuscule chienne, avant que les portes ne closent définitivement cet épisode anodin.

Aucune musique n'accompagne leur montée.

Le petit cadran aux segments rouges annonce, par son jeu de placement, l'étage désiré. Le bref tintement habituel signale l'ouverture des portes.

Les deux personnages en sortent.

Ils se dirigent ensuite tout naturellement vers l'appartement embelli d'une légère décoration festive. L'inscription sur la sonnette confirme le nom du propriétaire. Le doigt de l'homme au trench-coat provoque, d'ailleurs, son utilité en s'y attardant quelques secondes. Un plaisant carillon chantonne une mélodie, gommant ainsi la courte attente d'un hôte de maison tardant à venir.

La porte s'ouvre enfin.

Une trentenaire les accueille, vêtue d'un élégant tailleur blanc. Ses longs cheveux blonds et bouclés tombent en cascade sur ses épaules. Son maquillage est discret et son visage exprime un authentique sourire.

— Bonjour, nous n'attendions plus que vous.

— Nous ne sommes pas trop en retard, j'espère ?

— Pas du tout. Mais, entrez donc. Tous les invités sont déjà réunis dans la salle de séjour.

Afin de les mettre rapidement à l'aise, l'hôtesse les invite à se dévêtir.

— Je suis Johanna, se présente-t-elle en accrochant les manteaux

aux patères de l'entrée, Martin m'a chargée d'accueillir tous les arrivants.

— Sommes-nous nombreux ?

— Un peu plus d'une demi-douzaine, je dirais. Je dois vous avouer ne pas avoir compté… Mais, je vous en prie, c'est au bout du couloir.

Le couple précède la jeune femme et traverse le corridor en forme de L.

Ils débouchent finalement dans une pièce assez grande où trône une imposante table ovale. Des personnes, pour la plupart inconnues, sont placées autour, toutes debout. Plusieurs d'entre elles ont déjà un verre à la main. Elles stoppent immédiatement toutes discussions et toisent les nouveaux arrivants.

Un certain mal à l'aise s'empare des époux Bambin.

— Vous souhaitez quelque chose à boire ? propose Johanna.

— Un whisky, si vous avez, répond l'homme.

— Un pétillant pour moi, complète timidement sa compagne.

La table est jonchée d'assiettes creuses proposant divers biscuits apéritifs et autres amuse-gueules. Des verres et des bouteilles d'alcool sont également présents en grand nombre.

Chose étrange, au milieu de celles-ci est disposé un carton fermé à l'aide de scotch marron. Une inscription au feutre noir est visible, identique sur tous les côtés.

« Ne pas ouvrir avant minuit », peut-on lire.

Une enveloppe est posée en son sommet, également fermée.

Johanna tend les verres aux récents convives, accompagnés de son sourire éclatant. Ces derniers s'en saisissent.

Les palabres reprennent, brisant immédiatement le silence imposé par cet intermède.

Un des invités s'approche d'eux. Il ne possède pas de veste et sa cravate noire fait ressortir la blancheur de sa chemise. En raison d'une calvitie naissante, ses cheveux clairsemés sont soigneusement lissés vers l'arrière. L'individu semble avoir la quarantaine bien trempée.

— Docteur Bambin ! lance-t-il en pointant l'index. Docteur Raymond Bambin, c'est bien ça ?

— Tout à fait. Mon épouse, Martine, rétorque-t-il en présentant poliment la dame l'accompagnant.

— Vous vous souvenez de moi ?

— Je ne veux pas vous paraître grossier, mais…

— Thierry… Thierry Gornacon…

— Désolé, je ne vois pas.

— J'en suis peiné, nous avons travaillé ensemble sur une étude de sol sur la Côte d'Opale, l'année dernière.

— Le géologue.

— Tout juste.

Les lèvres de Martine se décrispent en un sourire courtois.

— Ne m'en tenez pas rigueur, tente de se justifier Raymond, nous ne nous sommes rencontrés qu'une seule fois et très brièvement.

— Je m'en souviens à présent, s'intercale l'épouse, j'ai moi-même effectué la facturation. D'ailleurs, cela date de plus d'un an, si mes souvenirs sont bons. Septembre de l'année dernière, je crois.

— Tout juste.

— Vous connaissez les autres invités ? demande le médecin.

— À part vous, doc, et Johanna, personne.

— Johanna, intervient à nouveau Martine, l'épouse de monsieur Savarin, notre hôte ?

— Pas du tout. Elle est l'AMO, l'assistante du maître d'ouvrage…

La jeune femme au tailleur blanc rejoint un autre couple.

Un impeccable costard cravate plutôt bedonnant et une décolorée à la silhouette athlétique. Tous deux ont déjà un verre à la main. Comme les derniers arrivants, l'homme consomme un whisky et la femme du champagne dans une flûte assez modeste.

— Tout se passe bien ? s'enquiert Johanna.

— Ça va, répond mollement le corpulent.

— Et monsieur Savarin, quand va-t-il arriver ? réclame la voisine.

— Il ne devrait pas tarder, je pense. Il m'a seulement demandé d'accueillir les invités en son absence et je ne suis malheureusement pas dans la confidence, confesse-t-elle, mais cela nous laisse un peu de temps pour faire connaissance… Vous êtes des proches de Martin ?

— Christophe Fernand. Je suis son financier.

— Et je suppose que vous êtes son épouse ?

L'accompagnatrice de l'employé de banque laisse échapper un rire nerveux.

— Du tout. Odile Mérinauce, avocate.

— Oups ! Désolée…

— Pas de souci.

— Quel dommage, plaisante Christophe, j'aurais tant aimé.

Des sourires amicaux embellissent généreusement les visages des trois convives. Johanna profite aussitôt de cet instant de décontraction.

— Vous envisagez de partir aux sports d'hiver ?

— Je déteste les sports d'hiver, proclame le banquier.

— Pour ma part, se permet l'avocate, j'hésite, cette année, entre les Alpes et le Jura, beaucoup plus paisible.

— Il est vrai que le Jura est moins connu…

— Vous ne trouvez pas l'absence tardive de Martin assez étrange ? coupe Christophe.

— Vous le connaissez, le rassure l'assistante, il doit certainement

nous préparer une bonne surprise.

— Ce qui me semble étrange, ajoute Odile en désignant les objets posés sur la table, c'est ce carton et cette enveloppe.

— Encore une énigme de Martin. Il aime cultiver ce genre de mystère.

— J'espère au moins que ce qu'il contient est plus original que des cotillons et des langues de belle-mère.

Les trois personnages gloussent gentiment, tandis que les minutes s'égrènent rapidement dans cette atmosphère conviviale.

Les deux derniers protagonistes de cette soirée sont légèrement placés à l'écart des autres. Deux trentenaires, élégamment vêtus eux aussi.

Autre point commun les rapprochant, la bouteille de bière qu'ils tiennent entre les doigts.

— Alors comme ça, vous êtes entomologiste, Teddy ?

— C'est ça.

— Les insectes sont une passion depuis longtemps, je suppose ?

— J'ai passé beaucoup d'heures avec les fourmis durant mon enfance. Pendant que les autres gamins de mon âge jouaient au foot ou à la guerre, j'étudiais le comportement social de ces petites bêtes colonisatrices.

— C'est devenu une vocation.

— Exact. D'ailleurs, je me suis spécialisé dans les hyménoptères dont les fourmis font partie, mais aussi les abeilles et les guêpes. Vous savez, beaucoup de choses sont encore à découvrir parmi ces espèces, au vu de leur très grande diversité.

— Si je me lance dans la confection de pots de miel, je viendrai faire appel à vos conseils et compétences.

— Ce sont plus les attitudes de vie en société que la production qui m'intéresse, vous savez. Je reste avant tout un scientifique. Mais vous, Rémi, vous avez aussi une passion ?

— Une passion est un grand mot. J'adore jouer aux échecs. Je n'ai malheureusement pas l'occasion d'affronter d'autres joueurs aussi souvent que je le voudrais. Heureusement que des sites internet sont là pour s'exercer.

— En revanche, vous ne m'avez pas révélé votre profession.

— Je suis architecte d'intérieur.

— Ah, intéressant. Et vous travaillez depuis longtemps avec Martin Savarin ?

— Depuis peu, je dois vous l'avouer. Nous sommes actuellement sur certains projets, mais ceci reste assez confidentiel, vous comprendrez.

— Je comprends tout à fait.

— D'ailleurs, recadre Rémi, je m'étonne qu'il ne soit pas encore là.

— J'étais en train de me faire la même réflexion…

Le spécialiste en étude des sols regarde de nouveau sa montre avec insistance. Il peste nerveusement.

Il abandonne le couple Bambin, le priant de l'excuser, et rejoint aussitôt l'assistante du maître d'ouvrage.

Celle-ci le présente auprès de ses nouveaux convives.

— Johanna, s'impatiente Thierry, quand est-ce que Martin va montrer le bout de son nez ?

— Je dois avouer que son absence commence sérieusement à m'inquiéter.

— Est-ce le genre d'humour cynique, souligne le banquier, qu'aime nous dispenser monsieur Savarin ?

— Eh bien, moi, ça ne me fait pas rire ! fulmine le géologue. J'ai accepté son invitation par sympathie, pas pour être tourné en ridicule.

— Tout de suite les grands mots, s'intercale l'avocate, pour sa défense, cette attente ne peut nous être que favorable.

— Favorable ? Qu'est-ce que vous racontez ?

— Nous sommes tenus de faire connaissance. Une convivialité, certes imposée, mais plus efficace. Un auditoire unique de monsieur Savarin avec une présentation sommaire de nous tous n'aurait certainement pas le même impact. Vous saisissez la nuance ?

— Ce que je saisis, c'est le temps que nous allons devoir perdre à attendre le bon vouloir de monsieur, rétorque Christophe.

— Vous n'êtes pas bien en notre compagnie ? taquine Johanna.

— Là n'est pas la question…

— Et ce carton, renchérit Odile, quel mystère renferme-t-il ?

— Nous devrions peut-être l'ouvrir, après tout, appuie Thierry.

— Je trouverais ça quelque peu déplacé et indécent, souligne l'assistante.

— Nous n'allons tout de même pas attendre minuit ?

— Ce message concerne-t-il l'enveloppe posée dessus ? demande le banquier.

— Tout juste.

Thierry se précipite sur l'objet et le saisit avec fermeté. Il le détaille aussitôt et découvre une phrase sur la face principale.

« Si vous trouvez mon absence trop longue, je vous autorise à l'ouvrir ».

Le géologue retourne vers le groupe d'invités, restés suspendus à sa soudaine réaction. Il exhibe l'inscription, un sourire pincé en guise de fierté.

— À mon avis, jubile-t-il, cela semble de circonstance, non ?

— Laissez-moi l'ouvrir, s'il vous plaît, sollicite Johanna en présentant la paume de la main.

La jeune femme décachette l'enveloppe avec son index et dévoile une lettre pliée en trois. Ses yeux se concentrent sur les lignes

couchées sur le papier d'une jolie écriture cursive et soignée. Elle se met à les lire à haute voix, ce qui a pour effet de monopoliser également l'attention des autres invités.

— Bonsoir à tous. Je tiens tout d'abord à vous remercier de votre présence. Ce ne fut guère simple de tous vous réunir ce jour et je me félicite au passage d'y être parvenu. Si je ne me trompe, Johanna doit être en train de vous lire ces quelques mots. Sa douce voix mélodieuse reste, et je vous l'accorde, plus enjouée que la mienne.

L'assistante effectue une légère pause afin d'accuser ce compliment, ses joues se colorent légèrement.

— Il ne peut pas s'en empêcher, souffle-t-elle de dépit. Je reprends… Si je vous ai invités à cette soirée, c'est, dans un premier temps, pour vous remercier de votre contribution, chacun à son niveau, à la réussite de tous mes projets immobiliers. Je me dois de vous l'avouer, sans vous, aucun d'eux n'aurait pu voir le jour et j'en serais certainement à proposer des locations à des acheteurs lambda dans une agence quelconque. Encore une fois, merci à vous.

Tous les convives, pendus aux lèvres de l'assistante du maître d'ouvrage, se congratulent timidement par d'éphémères pincements de lèvres.

— Je continue… J'aurais tant aimé être en votre compagnie en cet instant, sachez-le. Malheureusement, une affaire des plus urgentes et ô combien accaparante, évidemment imprévue, me retient loin de vous. Je vous fais la promesse de régler cette déconvenue le plus rapidement possible. N'ayant pu vous présenter précédemment les uns aux autres, je compte sur vous pour combler cette lacune. Cette soirée restera assurément la meilleure occasion pour le faire.

Johanna prolonge la lecture en accédant au recto de la feuille.

— En attendant, je vous propose de compenser cette attente en entamant le repas convivial que je vous ai fait préparer dans l'après-midi. Vous trouverez tout ce qu'il vous faut dans les deux réfrigérateurs installés dans la cuisine. Vous pouvez également utiliser toute la vaisselle nécessaire entreposée dans les armoires. Pour les chaises manquantes, elles vous attendent dans la chambre à coucher, si besoin. Je vous souhaite un agréable appétit et vous donne rendez-vous un peu plus tard dans la soirée.

Je l'espère avant minuit.

Votre ami dévoué,

Martin Savarin.

— Avant minuit ! Mais je l'espère bien, tempête le banquier, je ne vais tout de même pas passer ma soirée à l'attendre.

— Arrêtez de bougonner, rétorque l'avocate, essayons de passer un bon début de soirée.

— J'ai quand même bien fait d'insister pour l'enveloppe, ajoute

Thierry.

— Eh bien moi, je vais vous dire une chose, intervient Rémi en exhibant la bouteille de bière, ça me donne envie d'en prendre une autre. Vous m'accompagnez, Teddy ?

— Volontiers.

— Puisque nous en sommes à la deuxième tournée, pour ma part, je reste au whisky, exprime Raymond.

— Il en sera de même pour moi, valide Christophe.

— Je serais assez curieuse de connaître les plats choisis par monsieur Savarin, s'immisce l'épouse Bambin.

— Je suis dans la même expectative que vous, confesse Odile, je vous suis dans la cuisine.

— Je me dois de vous apporter mon aide, se propose galamment Thierry, surtout pour amener les chaises.

Johanna retient le géologue par l'épaule.

— Tout ça me semble étrange.

— Qu'est-ce tu racontes ?

— L'écriture ne correspond pas.

— Tu as raison, il s'est fait chier à l'écrire joliment à la main au lieu de le taper à la machine ou sur un ordinateur.

— Ce que je veux te dire, c'est que ce n'est pas son écriture.

— Comment peux-tu être aussi catégorique ?

— Fais-moi confiance, ce n'est pas la sienne…

2

Aujourd'hui

La table ovale est assez grande pour recevoir les huit convives. Débarrassée des multiples amuse-gueules et autres biscuits apéritifs, elle s'est vue couverte d'assiettes remplies de hors-d'œuvre. Des tranches de jambon chevauchant les rondelles de mortadelle, cerclées de petits cornichons aigres-doux. Des œufs durs, coupés en deux, coiffés d'un chignon de mayonnaise. Le tout dans une vallée encaissée dont les reliefs sont composés de monticules de carottes râpées, de céleri et de grains de taboulé.

Tous les invités se sont vu attribuer une chaise, courtoisement apportées une à une, pour celles manquantes, par le géologue. Le placement s'est effectué tout naturellement en fonction des affinités de chacun. L'ambiance demeure toutefois festive malgré l'absence du propriétaire de l'appartement. Les sujets de conversation sont nombreux et très éclectiques. Les verres se remplissent et se vident au gré des plaisanteries et autres anecdotes cocasses.

Dans la cuisine, Martine Bambin s'affaire au repas principal, accompagnée d'Odile. Elles ont, au préalable, desservi les assiettes terminées dans la salle de séjour et, à présent, s'évertuent à placer l'imposant rôti dans un plat pouvant le contenir.

Une fois la viande au four, elles prennent le temps d'effectuer une légère pause en ce début de soirée.

— C'est un très bel appartement que possède monsieur Savarin, souligne l'avocate.

— Je félicite surtout la femme de ménage, ajoute l'épouse du médecin, tout est merveilleusement propre. On serait amené à croire que Martin ne s'en est jamais servi.

— Je dois vous avouer que, pour ma part, c'est la première fois que je suis invitée chez lui.

— Rassurez-vous, c'est également mon cas. D'après mon mari, il était assez rare qu'il reçoive quelqu'un directement à domicile. Aujourd'hui doit être une véritable exception.

— Si vous me permettez cette indiscrétion, nous connaissons le métier de votre mari, mais puis-je vous demander le vôtre ?

— Je suis artiste peintre.

— Ravissant. Plutôt abstrait ou nature morte ?

— Je n'ai pas de choix particulier. Je peins essentiellement des aquarelles. Je dessine en fonction de ce qu'il me plaît, selon l'humeur du jour.

— Et vous exposez ?

— C'est juste une passion, cela reste amateur, concède Martine, mais j'ai déjà vendu quelques toiles autour de moi. À des amis essentiellement.

— Je serais intéressée si vous m'en présentiez quelques-unes, qui sait, je ferai peut-être une acquisition.

— J'ai des photos dans mon téléphone portable, je peux vous en montrer plusieurs. Je vais d'abord baisser le thermostat du four. Après tout, rien ne presse, tant que notre hôte n'est pas encore arrivé…

Dans la salle de séjour, Raymond, confortablement assis sur la chaise, propose à Christophe de remplir son verre de vin rouge. Ce dernier ne refuse pas.

— Martin sait recevoir, complimente-t-il, un Saint-Estèphe château Lavillotte 2012. Un pur régal.

— Je ne demande qu'à découvrir.

Le banquier trempe les lèvres dans le breuvage et laisse l'arôme lui combler le palais.

— Alors, qu'en dites-vous ? s'enquiert le professionnel de santé.

— Vous aviez raison. Un vrai délice.

— En matière de bordeaux, je ne me trompe jamais.

— Et en matière de médecine ? taquine Christophe.

— J'ai encore quelques progrès à faire, balance Raymond en répartie.

Le banquier s'en amuse par un sourire de complicité.

— Juste par curiosité, enchaîne-t-il, vous êtes spécialisé ou simplement généraliste ?

— Vous savez, en médecine, rien n'est simple, même chez les généralistes… Mais, effectivement, je suis docteur en biologie médicale. Un rat de laboratoire comme les gens aiment nous nommer.

— Vous savez, par les temps qui courent, les employés de banque n'ont pas meilleure presse.

— Peut-être parce que nous nous demandons en permanence ce que vous fabriquez avec notre argent.

— C'est bien connu… Nous finançons des sociétés secrètes et satanistes, chambre Christophe. Blague à part, nous sommes une société à but commercial, voilà tout. Et puis, la gestion de l'argent n'est pas aussi simple qu'il y paraît.

— Comme vous dites, conclut Raymond, chacun son domaine.

À l'autre bout de la table, les quatre autres invités achèvent leurs entrées. L'entomologiste monopolise toute l'attention en détaillant l'infrastructure militaire et disciplinée de ces petites bêtes à six pattes que sont les fourmis. Un comparatif qu'il aime transposer devant l'exubérance de l'espèce humaine. Par hypocrisie ou par amusement,

son auditoire marque un pseudo-intérêt par des paraphrases sans réelle utilité.

— Est-ce que je peux me permettre de vous demander un avis ? coupe soudainement Rémi.

— Faites.

— Que pensez-vous de la pénurie d'abeilles en ce moment dans le monde ?

— Sérieux problème, concède Teddy, un embarras écologique majeur. D'ailleurs un nom, présenté sous la forme d'un sigle de trois lettres, a été donné à cette manifestation ; CCD, syndrome d'effondrement des colonies d'abeilles, en français.

— Syndrome d'effondrement ? s'étonne Johanna.

— Une singularité incompréhensible. Subitement, des ruches se sont vidées de leurs ouvrières sans que l'on retrouve aucun cadavre à proximité. Au départ, le phénomène fut constaté en France et dans certaines parties de l'Europe. À présent, il devient mondial. Devenant, de ce fait, très préoccupant en raison de l'importance écologique de l'abeille en tant que pollinisatrice.

— Une solution est envisagée ? intervient Thierry.

— Une solution ? Je ne saurais être si affirmatif. En revanche, une cause plausible semble émerger après toutes ces années de recherches. Un acarien parasite, dont j'ai oublié le nom, influencerait fortement l'état de santé des abeilles.

— Juste à espérer que ce soit une bonne piste pour enrayer ce phénomène.

— Espérons surtout, ironise Rémi, que notre ami Martin n'ait pas chopé ce syndrome.

L'assistante du maître d'ouvrage se lève brusquement, agrippant les assiettes vides au passage.

— Bon, je vais aider ces dames, puisqu'aucun de ces galants messieurs ne se propose, lance-t-elle d'un ton caustique.

Aucune réaction n'émerge des mâles en présence, hormis le géologue.

— OK, je t'accompagne.

Les deux comparses desservent les assiettes et couverts utilisés, puis se dirigent vers le corridor séparant la cuisine et les autres pièces de l'appartement, notamment la salle de bains.

Thierry interpelle aussitôt Johanna.

— J'ai un peu réfléchi à ce que tu m'as annoncé tout à l'heure, avoue-t-il d'une voix légèrement étouffée.

— C'est-à-dire ?

— L'écriture de la lettre.

— À quoi bon… Tu l'as dit toi-même, j'imagine des choses…

— Je suis prêt à te croire, mais avoue que tu vas un peu vite en

déduction.

— Pour être passée à chaque fois derrière lui, crois-moi, ce n'est absolument pas son genre de prendre la plume.

— Il l'a peut-être fait écrire par une autre personne ?

— Je suis l'assistante, je te rappelle. Tout passe par moi.

— Peut-être pas cette fois-ci.

— S'il te plaît.

— C'est plausible ?

— Impossible, je te dis.

— En fait, je crois comprendre, sourit-il, tu es frustrée.

— Frustrée ?

— Tu es jalouse. Tu ne veux pas admettre qu'il ait pu faire appel à quelqu'un d'autre.

— N'importe quoi, fulmine-t-elle.

— Je pense avoir mis le doigt dessus…

— Tu commences sérieusement à m'ennuyer… Oublions ça !

Johanna et Thierry débarquent finalement dans la cuisine. Martine et Odile les accueillent, réjouies. Toutes deux sont assises sur des tabourets de bar. Elles attendent tranquillement les bons offices du four à pyrolyse.

— Vous n'avez pas vidé l'eau de vaisselle, j'espère ? se permet l'assistante, en plaisantant.

— Pensez-vous, objecte l'épouse du médecin, dans une cuisine aussi moderne, il y a évidemment un lave-vaisselle.

— Et pas de la gnognotte, souligne le géologue en jetant son regard sur la marque de ce dernier.

— Vous savez, moi, tant que ça fonctionne correctement…

L'avocate offre son aide en ouvrant la porte basculante de l'appareil électroménager.

— Toujours pas de nouvelles de Martin ? s'enquiert-elle.

— Non, aucune, répond Thierry.

— Je vais lui envoyer un texto dès que je retourne dans la salle à manger, affirme Johanna.

— C'est tout de même assez curieux comme soirée, intervient Martine, vous ne trouvez pas ? Être invité chez une personne totalement absente. Heureusement que vous étiez là pour nous recevoir, Johanna.

— Pensez-vous que ce soit volontaire ?

— Quelles en seraient les raisons ? rétorque l'assistante.

— Surtout, quel intérêt ? complète Odile. Comme stipulé dans sa lettre, Martin tient simplement à nous réunir afin de nous remercier comme il se doit. Son retard ne peut être qu'une simple coïncidence.

— Une de plus, souligne Johanna.

— Une de plus ? Que voulez-vous dire ? interroge la femme du

médecin.

— Johanna nous joue les détectives, se moque le géologue.

Martine et Odile froncent les sourcils, interrogatives.

— Ce que veut insinuer Thierry, c'est que j'ai de sérieux doutes sur l'écriture de cette fameuse lettre.

— Des doutes ? Ce ne serait pas lui qui l'aurait écrite ?

— L'écriture ne lui correspond pas justement et, croyez-moi, je sais de quoi je parle.

— Qui cela peut bien être alors ?

— Là est le mystère.

— Je pense que vous êtes en train de vous emballer un peu rapidement, mesdames, temporise le géologue. En ce qui concerne la lettre, il a certainement dû le demander à une autre personne. Comme il sait pertinemment que Johanna va tout de suite contester l'écriture, il a voulu se jouer d'elle.

— Je ne trouve pas cela très amusant, proteste-t-elle.

— Et pour son absence, la lettre est très explicite.

— Vous avez raison, acquiesce Odile, la seule chose à faire est d'attendre son arrivée. Nous obtiendrons ainsi toutes les explications demandées et, j'en suis sûre, nous nous en amuserons tous… En attendant, profitons de cette soirée qui s'annonce fort agréable.

— Quoi qu'il en soit, je lui envoie quand même un message, conclut l'assistante en quittant la cuisine.

Johanna regagne le hall d'entrée où les manteaux reposent paisiblement sur les patères chromées. Elle agrippe le sien et plonge la main dans la poche intérieure.

Son téléphone portable est bien présent.

Elle s'en saisit.

Elle est immédiatement accaparée par un détail inhabituel sur l'écran. Ce dernier lui annonce « Urgence uniquement ».

Curieux. Aucun réseau.

Johanna râle intérieurement.

Depuis qu'elle a changé de marque de smartphone, ces pertes de connexion avec l'opérateur sont fréquentes.

Elle se déplace légèrement afin d'ajuster au mieux le signal, mais rien n'y fait.

Elle tente le redémarrage, le démontage avec séparation de la batterie.

« Urgence uniquement ».

Saleté d'appareil.

Elle s'écouterait, elle le balancerait du douzième étage. Et hop, explosé le joujou à trois cent cinquante euros. Cela ne servirait strictement à rien, mais qu'est-ce que ça la soulagerait !

Mais Johanna abandonne le mobile sur le guéridon servant de vide-

poche. Elle vérifiera de temps à autre l'évolution de sa connexion.

Résignée, elle retourne auprès des autres invités.

Christophe saisit la cigarette électronique posée sur la table, près de son verre de vin rouge.

— Vous fumez ? demande-t-il au médecin.

— J'ai arrêté il y a plus de douze ans, confie ce dernier, et, si je puis me permettre un conseil, vous devriez en faire autant, surtout pour votre santé.

— C'est moins nocif que tous les produits chimiques insérés dans le tabac de la cigarette, lâche le banquier en exhibant l'appareil.

— C'est fort possible, malheureusement, nous n'avons pas assez de recul pour connaître les réels effets néfastes sur les poumons.

— Supprimer le goudron, l'acétone et l'ammoniac ne peut être qu'une bonne chose, vous ne trouvez pas ?

— Bien sûr que si, fort heureusement. Cependant, le liquide inhalé n'est pas démuni de substances artificielles. Quelles réactions, à moyen ou long terme, pourraient-elles provoquer sur nos organes respiratoires ?

— Et l'alcool, cher docteur, n'est-il pas néfaste pour notre organisme ? À ce que je sache, il est toujours autorisé et en vente libre à toute personne majeure dans ce pays. Pourtant, il fait de nombreux ravages parmi notre chère population de consommateurs assidus. Je pense surtout que les intérêts économiques ne sont pas les mêmes, voyez-vous ?

— L'alcool ne procure pas d'effets passifs, du moins pas directement, hormis, dans le cas des femmes enceintes…

— Quoi qu'il en soit, se résout Christophe en présentant de nouveau la cigarette électronique, je ne peux guère m'en passer actuellement.

Rémi se joint à l'arène.

— Si vous le souhaitez, je peux vous accompagner. J'ai également besoin de ma dose quotidienne, confesse-t-il ironiquement.

— Ah, c'est gentil. J'aurai moins de regrets à m'intoxiquer.

— Je vous suis.

— Vapoter ici, effectivement, cela semble impossible… Et puis, sortir du bâtiment, c'est hors de question, surtout avec ce froid…

— La cuisine s'avère être un bon compromis, propose l'architecte d'intérieur.

— Adopté.

— Messieurs, conclut Raymond en remplissant son verre de bordeaux, je vous souhaite autant de plaisir qu'à moi.

Les deux vapoteurs débarquent dans la cuisine.

— Comment se passe la cuisson, mesdames ? lance Christophe, sourire aux lèvres.

— Elle se passe plutôt bien, déclare Martine.

— Pourquoi ? Vous la trouvez trop longue ? se permet Odile.

— Du tout.

— Vous êtes venus nous donner un coup de main ?

Le banquier s'approche de l'une des fenêtres et tente de l'ouvrir, mais l'ouvrant résiste fermement. Il s'acharne furieusement sur la poignée.

— Inutile d'insister, confie l'avocate, elles sont verrouillées. Certainement une procédure de sécurité.

— Procédure de sécurité ? Pour éviter les suicides, peut-être ?

— Qui sait ?

— Ridicule… Enfin, quoi qu'il en soit nous sommes coincés. Je n'ai vraiment pas envie de descendre et sortir du bâtiment.

— Je ne vois plus qu'une seule solution, badine cyniquement l'épouse du médecin, arrêter définitivement de fumer, comme mon mari.

— Dure punition, s'émeut Rémi.

Odile s'approche calmement de l'îlot central.

— Étant donné le froid de canard dehors, je suis plutôt ravie que les fenêtres restent fermées. Cependant, étant également ancienne fumeuse, je compatis.

L'avocate actionne le bouton marche/arrêt de la hotte. Le cône d'aspiration, habillé de métal luisant, couvre la majorité du plan de travail. Le bruit intense qu'il exprime garantit son efficacité.

— J'ai longtemps pratiqué le fumage sous hotte, ironise-t-elle.

Thierry réapparaît de nouveau dans la pièce.

La tête penchée sur l'écran de son smartphone, il ne remarque pas de suite la présence des deux autres invités.

— Je ne capte aucun réseau, rage-t-il, c'est étrange.

Christophe sort instinctivement son téléphone portable de la poche arrière et détaille l'écran.

— Idem pour moi, atteste-t-il, mais j'en ai l'habitude.

L'architecte d'intérieur confirme également.

— Vous pensez que cela vient de la hauteur ? s'étonne le géologue. Marcq-en-Barœul est logiquement assez bien desservie par tous les opérateurs.

— Quel est le vôtre ?

— Orange.

— Dans ce cas, l'opérateur n'a rien à voir, intervient de nouveau Rémi, je suis chez Bouygues et je n'ai guère plus de réseau.

— Cela va devenir compliqué si quelqu'un essaie de me joindre.

— Mais j'y pense, réagit vivement Odile, Martin a très certainement dû le faire, sans succès, évidemment.

Thierry colle son mobile à la fenêtre dans l'espoir de déjouer cette

déconvenue.

— C'est son appartement, commente-t-il, il doit être au fait du manque de connexion, vous ne pensez pas ?

— Ce qui s'ajoute à cette singularité, remarque Martine, c'est le manque total de téléphone fixe dans cet appartement.

Tous les regards se jettent sur chaque recoin de la pièce.

— Pensez-vous que ce soit une volonté de Martin de rester injoignable dans son appartement ?

— Attendez, modère Odile, peut-être que l'un des autres invités possède par chance du réseau.

— Vous avez raison, approuve Christophe, demandons-leur…

De nouveau réunis dans la grande salle de séjour, ils ne peuvent que se rendre à l'évidence ; aucun des convives ne possède de connexion à un réseau téléphonique, quel que soit l'opérateur.

Étrangement, personne ne s'en était rendu compte auparavant.

La stupéfaction s'empare immédiatement de l'atmosphère en un brouillard épais, tranchant violemment dans cette ambiance jusque-là festive. Tous s'observent, interrogatifs. Plusieurs d'entre eux redémarrent leur smartphone, sans succès. Les regards convergent aussitôt vers Johanna.

Raymond la prend à partie.

— Vous n'étiez absolument pas au courant ?

— Je vous assure que non, se défend-elle, la main sur la poitrine.

— Et il ne vous en a jamais parlé ?

— Je vous jure que non. Comme vous tous, c'est la première fois que je mets les pieds chez lui.

— C'est pourtant vous qui nous avez reçus ce soir ?

— Il m'a juste appelée ce matin pour la réception, en précisant que les clés de son appartement m'attendaient sur son bureau.

— Ne cherchez pas, alimente Christophe, c'est certainement une de ces idiotes bouffonneries dont il a le secret. Il veut instaurer un climat d'angoisse parmi nous. Ne succombons pas à ce genre d'affolement et son plan capotera de lui-même.

— Eh bien, moi, intervient Thierry, je ne vais pas attendre bêtement le bon vouloir de Monsieur le plaisantin. Votre compagnie ne me dérange aucunement, mais j'ai d'autres choses plus intéressantes à faire… Sur ce, je vous souhaite une bonne soirée à tous et un bon amusement. Au plaisir d'une future rencontre.

Le géologue quitte l'assemblée afin de gagner le hall et de saisir au passage son pardessus anthracite. Son œil s'attarde sur la serrure de la lourde porte d'entrée cinq points. Dépourvue de poignée, l'ouverture se fait par une action de la clé. Malheureusement, celle-ci est absente du barillet.

Il râle intérieurement.

Thierry retourne aussitôt vers la salle de séjour et interpelle Johanna.

— Tu es obligé de partir de cette façon ? maugrée-t-elle.

— As-tu la clé pour sortir ? lance-t-il sans attendre.

— Elle est sur la serrure.

— Non, elle n'y est pas.

— Tu es sûr ? Je l'ai laissée dessus pourtant.

— Vérifie par toi-même…

La jeune femme traverse avec détermination le couloir, Thierry lui emboîte le pas instantanément.

Sur place, elle constate avec désarroi l'absence du passe métallique. Sa moue interrogative dévoile son incompréhension.

— Tu vois ? insiste le géologue.

— Ce n'est pas logique. Qui aurait intérêt à ôter cette clé ?

— Je pensais en toute honnêteté que tu l'avais fait volontairement.

— Bien sûr que non.

— Elle est peut-être tombée…

Les yeux de l'assistante s'écarquillent devant sa découverte.

— Non ! Ce n'est pas possible.

— Que se passe-t-il ?

— Regarde la serrure… La clé est cassée à l'intérieur.

Thierry tente d'extirper la partie bloquée avec les ongles, sans réussite.

— Impossible, commente-t-il les dents serrées, faudrait une pince…

— Je ne pense pas avoir vu d'outils dans l'appartement.

Le géologue abandonne son entreprise et tape, rageur, du poing sur le métal de la porte.

— Merde !

Johanna le regarde, dépitée.

— Tu sais ce que cela signifie ? lui lance Thierry.

— …

— Aucune possibilité de sortie… Nous sommes pris au piège… Comme des rats !

3

Aujourd'hui

Thierry s'acharne à essayer d'agripper du bout des ongles le résidu métallique, mais son entreprise reste vaine. Johanna prend aussitôt le relais lorsque le géologue effectue des pauses, sans plus de succès.

Ils doivent se rendre à l'évidence, le morceau de clé est définitivement pris au piège dans la serrure.

— Il nous faudrait des outils adaptés, suggère Thierry.

— À quoi bon, capitule l'assistante, même si nous arrivions à le retirer, nous n'avons pas d'autre clé pour ouvrir cette satanée porte.

— Quelle idée de la laisser sur la serrure.

— Comment pouvais-je deviner que ce genre de chose arriverait ?

— À présent, nous n'avons plus aucun autre moyen de sortir. Mais j'y pense, comment Martin va-t-il réussir à entrer ?

— Les deux serrures sont indépendantes l'une de l'autre, enfin je crois.

Le géologue serre les dents de rage.

— Il a réussi à nous piéger. Bravo, monsieur Savarin. Je m'avoue vaincu pour le moment, mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

— Que comptes-tu faire ?

— Pour l'instant, je n'en sais rien, mais je ne vais pas rester les bras croisés. En revanche, nous savons à présent que nous avons un petit malin parmi nous. La clé ne s'est pas brisée toute seule.

— Tu penses qu'un complice se trouve à l'intérieur ?

— Cela paraît évident.

— Comment savoir de qui il s'agit ?

— Tu es sûre de ne pas être dans la confidence ?

— Tu me prends pour qui ?

— Tu es quand même son assistante, je peux me poser la question.

— Comme pour la lettre.

— OK, oublions ça… Il faut pour l'heure démasquer ce comique.

— Je ne trouve pas cette plaisanterie très drôle, pour ma part.

— Ce n'est pas le but.

— Que veux-tu dire ?

— Le banquier a raison, Martin veut nous mettre en situation d'angoisse.

— En ce qui me concerne, il a réussi.

L'assistante et le géologue, emplis d'une sévère amertume, regagnent néanmoins la salle de séjour.

Tous les regards se tournent dans leur direction dès leur arrivée,

surpris du retour de Thierry.

Ce dernier prend immédiatement la parole.

— J'ai une très mauvaise nouvelle.

Toute l'attention lui est acquise.

— La porte d'entrée est condamnée.

— Comment ça, condamnée ? grogne Raymond.

— Quelqu'un a cassé la clé dans la serrure, précise Johanna.

Les commentaires de chacun s'entremêlent et s'intensifient en un brouhaha incompréhensible.

— S'il vous plaît, tente de recentrer Thierry en exposant les paumes de ses mains devant lui, je pense que nous sommes victimes d'un jeu macabre mis en place par notre sympathique hôte de soirée. Je vous l'accorde, son humour laisse quelque peu à désirer et je le soumets à l'appréciation de chacun. Pour ma part, vous vous en doutez, je reste très indigné… Malheureusement, nous sommes tenus d'attendre son arrivée et, le cas échéant, lui exposer notre mécontentement.

— Vous êtes en train de nous dire que nous sommes prisonniers dans cet appartement ?

— J'en ai bien peur…

— C'est inadmissible.

— Nous n'avons aucune autre issue ?

— Je crains que non, admet Johanna.

— Cependant, poursuit Thierry, une chose est sûre, la clé n'a pu se briser seule. Une complicité intérieure est indéniable…

La cacophonie ambiante reprend de plus belle.

— Je vous en prie, insiste-t-il, tâchons de rester calmes et sereins. Évitons justement de sombrer dans cet état d'anxiété voulu par Martin. Je doute que, pour la bonne marche du stratagème, son partenaire ne veuille se dénoncer… Soit. Acceptons les règles, vu qu'elles nous sont imposées. Mais croyez-moi, c'est à contrecœur…

— Une chasse aux sorcières, sourit l'avocate, cela peut devenir excitant.

— Sans mauvais jeu de mots, raille Christophe, il ne faut pas grand-chose pour vous exciter.

— Excusez-moi de reprendre le débat, intervient subitement Teddy, mais quel est l'intérêt de nous maintenir enfermés dans cet appartement ?

— Nous l'ignorons pour le moment, confesse l'assistante.

— Martin et un de ses délires absurdes de plus, souffle Christophe en allant se servir du vin.

— Au moins, nous ne mourrons pas de soif, ajoute Raymond en présentant son verre au banquier.

— Mais j'y pense, sursaute Martine en se précipitant vers la cuisine, j'ai failli oublier le rôti dans le four…

— Je serais curieuse de savoir qui d'entre vous est ce fameux complice, reprend Odile.

— Pourquoi ne serait-ce pas vous, justement ? réplique Thierry.

— Je sais que ce n'est pas moi.

— C'est ce que répondra chacun d'entre nous à cette interrogation.

— Juste au cas où ça intéresserait quelqu'un, s'immisce à son tour Rémi, quand est-ce que monsieur Savarin arrive ?

— Une autre inconnue à cette équation, appuie Johanna, et aucun moyen de le joindre en raison de cette absence de réseau téléphonique.

— Fenêtres verrouillées, téléphones inutilisables, porte d'entrée bloquée, énumère Teddy, j'ai l'impression de me retrouver dans un mauvais scénario de série B.

— Écoutez, propose paisiblement le géologue en conclusion de débat, patientons en attendant son retour. De toute manière, nous sommes condamnés à le faire. Je vous l'accorde, ça ne va pas être simple ni évident, mais je vous demanderais simplement de faire cet effort…

L'extravagante soirée reprend son cours. Toutefois, le spectre de l'incertitude plane au-dessus de la tête des invités, prêt à exterminer définitivement leur enthousiasme.

Par dépit, tous les convives s'affairent aux différentes tâches assignées à la poursuite du repas.

Martine et Johanna sont postées devant le four. Odile, Thierry et Teddy sont à la mise en place des assiettes, verres et couverts appropriés. Christophe et Rémi vapotent rapidement avant d'apporter à leur tour les corbeilles de pain, les serviettes en papier et les sous-plats. Raymond, quant à lui, est resté assis dans la salle de séjour, finissant de siroter paisiblement son verre de bordeaux.

— Un coup de main n'aurait pas été de refus, raille le banquier.

— Je ménage mon arthrite, rétorque le médecin, vous savez, à l'âge avancé qui est le mien, les problématiques musculaires et osseuses deviennent plus fréquentes et surtout accablantes.

— Vous n'avez pas de confrères possédant un remède miracle ?

— Si les remèdes miracles existaient, je serais certainement plombier à l'heure actuelle.

— C'est assez proche comme profession, plaisante Rémi.

— Proche ?

— La bonne gestion des mécaniques des flux. Le sang pour l'un, l'eau courante pour l'autre.

— Vu comme ça…

— Pouvons-nous déplacer le carton ? intervient Odile.

— Il est écrit de ne pas l'ouvrir avant minuit, clarifie l'architecte d'intérieur ; il ne nous est donc pas interdit de le manipuler. Je le fais,

si vous me dites à quel endroit je peux le mettre…

— Je n'y ai pas réfléchi, mais la chambre à coucher serait une bonne idée. Sur le lit, à côté des manteaux.

Rémi s'exécute et disparaît dans le couloir.

Dans la cuisine, Martine sort finalement le rôti à l'aide de maniques assorties à la couleur dominante du mobilier. Près du plan de travail, Johanna attend, fourchette et couteau en main, afin d'établir huit parts égales.

— En espérant qu'il soit saignant à l'intérieur, souhaite l'épouse du médecin.

— Je vais tout de suite vous confirmer la cuisson.

Thierry fait une énième apparition.

— Quel accompagnement avez-vous prévu avec la viande ? demande-t-il.

— J'ai fait cuire du riz. Il est prêt, dans le saladier juste devant vous.

— Je l'apporte de suite, se propose-t-il avant de repartir.

Martine détaille les morceaux de bœuf découpé.

— Excusez-moi, je viens de compter les tranches. Vous n'en prévoyez pas pour Martin ? s'étonne-t-elle.

— À quoi bon ?

— C'est tout de même notre hôte. Et puis, je pense qu'il aimerait participer.

— Les absents ont toujours tort.

— Nous sommes toutefois dans son appartement.

— Prisonniers, je préciserai. En réponse à la plaisanterie, plutôt douteuse, vous conviendrez, nous ne lui laisserons pas le plaisir de partager avec nous ce succulent repas.

— Vous êtes toujours aussi directive ?

— En ma position d'assistante, je me dois de l'être.

— Après tout, vous avez raison, il ne l'a pas volé…

L'atmosphère se détend pourtant légèrement.

— Martin ne sait pas ce qu'il rate, félicite Christophe, ce rôti de bœuf est un véritable délice.

— Tout est dans la préparation, souligne Raymond, mon épouse est un véritable cordon-bleu.

— Rien de bien compliqué à le placer au four, rétorque-t-elle modestement.

— Le bon thermostat, le temps idéal de cuisson, appuie Odile, tout y fait… Moi, par exemple, j'ai beaucoup de difficulté à faire cuire de simples œufs à la coque.

— Non… Vous plaisantez ?

— J'ai réussi à préparer un bœuf bourguignon pour douze

personnes, l'autre jour, balance Thierry, je fus assez fier de moi. En revanche, il m'a fallu quatre casseroles, trois saladiers, une quantité impressionnante de couteaux, plusieurs bols…

Quelques éclats de rire courtois se manifestent.

— Vous savez que bientôt, commente Teddy, nous serons obligés de consommer des insectes, car ils seront la seule nourriture disponible.

— Nous avons quelques années avant de connaître une pénurie de viande, précise Raymond.

— Personnellement, se révulse Odile en affichant une grimace de dégoût, je préférerais mourir de faim.

— Un bon moyen de retrouver la ligne, place de façon caustique Martine.

— C'est une pratique très courante en Asie, renchérit l'entomologiste.

— De perdre du poids ? ironise Rémi.

— Bien heureux d'être européen, se rassure le banquier en tapotant son embonpoint.

— Quoi qu'il en soit, confirme l'assistante, je rejoins l'avis de Christophe, la viande est excellente.

— Et si nous faisions un petit jeu pour égayer la soirée, propose Odile.

— Du genre… La chaise musicale ? se moque de nouveau l'architecte d'intérieur.

— Qu'entendez-vous par petit jeu ?

— Pourquoi ne pas tenter de trouver ce fameux complice ?

— Vous, quand vous avez une idée fixe…

— Pensez-vous vraiment qu'il se dénoncera par plaisir ? objecte Thierry.

— Ce n'est qu'une simple farce orchestrée par Martin, rien d'extraordinaire.

— Oui, mais rien ne l'y oblige.

— Et puis, intervient Johanna, je ne veux pas vous paraître déplaisante, mais comment comptiez-vous procéder ? En posant des questions, peut-être ?

— Surtout à qui ? ajoute Teddy.

Les regards se croisent, le scepticisme s'installe.

— Comme vous voulez, abandonne l'avocate, laissons tomber. En y réfléchissant bien, il est vrai que cela paraît assez ambigu comme entreprise.

Un neuvième invité, invisible celui-ci, reste convié à la petite fête. Un importun de la première heure. Un indésirable se faufilant dès que possible dans cette faille interrogative du bien-pensant. Un intrus se voulant majordome de toutes émotions.

Le doute.

Légèrement déçue, Odile plonge la main dans son sac et extirpe une boîte métallique aux couleurs du club de football lillois, dont l'emblématique dogue expose son profil en majesté. Celle-ci renferme une demi-douzaine de cigarettes. Elle en saisit une et la place entre les lèvres, sans l'allumer.

— Vous n'aviez pas arrêté de fumer ? s'étonne Martine.

— J'ai besoin de me détendre.

— Comme nous tous, souligne Thierry.

L'avocate se lève mécaniquement et balance un sourire pincé à l'assemblée.

— Me permettez-vous de vous accompagner ? demande Christophe en exhibant sa vapoteuse.

— Si vous voulez.

Odile et Christophe atteignent l'îlot central de la cuisine. L'avocate allume immédiatement la hotte. Elle sort ensuite un briquet-tempête également à l'effigie du club sportif nordiste.

— Vous êtes une fervente supportrice, à ce que je vois.

Elle évite volontairement de commenter l'objet.

— C'est peu commun, je vous l'accorde. Vous n'êtes pas fan de sport ?

— Je préfère, de loin, le terrain de la Bourse. Le combat des chiffres, si je puis me permettre ce parallèle, reste, pour moi, plus motivant que cette passion dévorante entretenue par quelques énergumènes jouant à la baballe.

— Dans le foot, justement, les deux ne semblent pas incompatibles.

— Les sommes annoncées me surprendront toujours.

L'avocate tire vigoureusement sur la cigarette. Son esprit semble accaparé par une étrange réflexion. Ses yeux la trahissent.

— De vous à moi, lance-t-elle, pourriez-vous être ce fameux complice ?

— Décidément, vous ne lâchez jamais.

— Défaut professionnel.

— En toute simplicité, si réellement je l'étais, pensez-vous que je me dévoilerais aussi facilement ?

— Cela me ronge de ne pas savoir.

— Je vois bien. Mais quelle importance ? Dès l'arrivée de Martin, tout sera terminé. Nous ne pourrons que nous étonner de découvrir la personne concernée.

— De toute manière, se résout-elle, je n'ai guère d'autre choix…

Odile conclut cette parenthèse en plaçant son mégot sous le robinet d'eau froide afin de l'éteindre correctement.

Le banquier et l'avocate quittent la cuisine. Cependant, elle ne suit pas Christophe vers la salle de séjour, mais bifurque vers les toilettes.

À l'instant où elle pose la main sur la clenche, son regard pénètre

l'intérieur de la chambre juxtaposée, dont la porte était restée ouverte. Ses yeux rencontrent le carton sagement posé sur le lit.

Elle abandonne les W.C. et s'approche de l'objet, comme attirée par celui-ci.

« Ne pas ouvrir avant minuit ».

La jeune femme regarde sa montre.

L'heure est loin d'être atteinte.

Elle saisit la boîte. Elle n'est guère légère. Odile la soupèse et estime son poids à environ quatre à cinq kilos. Son contenu se soumet à la manipulation en effectuant des déplacements lors des inclinaisons.

— Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là-dedans ? murmure-t-elle.

La tentation devient de plus en plus forte. La frustration de l'ignorance du complice accentue cet appétit de riposte.

Elle veut savoir. Savoir avant les autres.

Obsession maladive.

Avec une extrême délicatesse, Odile presse les côtés afin de décoller proprement le scotch translucide.

La jeune femme prend toutefois une grande respiration avant d'écarter les deux flancs devenus volants.

À l'intérieur, elle découvre un sac opaque de couleur blanchâtre. Une fermeture éclair est présente et accessible.

Elle l'active.

Ce qu'elle découvre fait pâlir immédiatement l'épiderme de son visage.

Un sursaut de dégoût lui propulse la colonne vertébrale vers l'arrière.

Ses yeux se révulsent.

Odile place ses mains devant sa bouche, mais ne peut retenir le cri de frayeur lui jaillissant des entrailles.

Un cri sorti des profondeurs d'outre-tombe…

Johanna et Thierry débarquent à la hâte dans la chambre, suivis de Rémi, légèrement en retrait.

Tous trois interrogatifs et troublés.

Ils découvrent Odile, étendue sur le sol, évanouie.

L'assistante s'agenouille immédiatement auprès de l'avocate, prête à la ranimer.

Le géologue remarque, de son côté, les parois du carton ouvert.

Il s'en approche doucement.

L'appréhension de cette découverte accentue les battements de cœur dans sa poitrine.

La vision approximative de son contenu ne semble guère laisser de place à l'ambiguïté.

Il n'y croit pas. Il ne le peut.

Il n’ose toucher, mais il se doit de vérifier.
Thierry serre les dents.
Il écarte les parties libérées et le doute ne lui est plus permis.
C’est une tête humaine.
Décapitée à la base du cou.
Il sait à qui elle appartient.
C’est celle de Martin…

4

Quelques jours plus tôt

Une Suzuki Swift se gare sur une des places de stationnement proches du collège Le Parc, à Haubourdin. La citadine est de couleur bleu Kashmir, mais les rétroviseurs et le toit sont gris perle. Il est à peine huit heures trente du matin, mais quelques adolescents s'éternisent devant les grilles toujours ouvertes, pour certains, une cigarette à la bouche.

Le chauffeur s'en extirpe. Il est de taille moyenne et ses cheveux sont soigneusement peignés sur le côté. Un pantalon de toile sombre, surmonté d'une chemise claire, elle-même recouverte d'une veste cintrée, composent sa tenue vestimentaire.

L'homme détaille les alentours. C'est la première fois que ses pieds foulent le macadam de cette ville d'environ quinze mille habitants. Il sort un smartphone de la poche intérieure et active une note, singulière imitation électronique de pense-bête. Des coordonnées y sont inscrites ; bâtiments Les Pyrénées, avenue de l'Europe, Haubourdin, 59320.

En levant les yeux, il distingue plusieurs immeubles HLM. Des édifices de plus de dix étages, alignés face aux voies de circulation.

Comment reconnaître celui mentionné ?

Étant sur le trottoir d'en face, il traverse l'avenue afin de rejoindre le parvis de l'établissement scolaire. Il apostrophe aussitôt l'un des jeunes expulsant la fumée des poumons.

— Salut, jeune homme. Sais-tu où se trouve le bâtiment Pyrénées ?

Ce dernier le dévisage froidement.

— Derrière vous.

L'homme se tord le cou et montre de l'index l'une des deux entrées proposées.

— Celle-là ?

— Non. L'autre.

Sans prendre la peine de remercier l'adolescent, il prend immédiatement la direction de l'endroit désigné.

La lourde porte est verrouillée par un système de fermeture aimantée. Seuls les résidents peuvent la débloquer en présentant un badge devant une cellule noire à fréquence. L'étranger s'avance vers le panneau métallique affichant les numéros d'appartement sous forme de bouton-poussoir. Après avoir vérifié une nouvelle fois le nombre sur l'écran du téléphone portable, il appuie sur le cercle correspondant. Une sonnerie étouffée s'échappe du haut-parleur en

guise de confirmation.

Les secondes passent et aucune voix ne se manifeste.

Il l'active une nouvelle fois, sans succès. Il doute à présent de la présence du locataire.

Il est prêt à abandonner lorsqu'une femme d'un certain âge, traînant un cabas à roulettes derrière elle, apparaît dans le hall, de l'autre côté de la vitre. Ne voulant pas trop attirer l'attention, il simule la recherche de clés en tâtonnant dans ses poches. La mamie finit par ouvrir la porte et la retient avec courtoisie.

— Merci, madame, la gratifie-t-il d'un sourire.

— Mais, je vous en prie.

— Je suis une vraie tête en l'air, précise-t-il hypocritement.

La vieille dame n'épilogue pas. Elle s'enfuit immédiatement par de petites foulées, impatiente d'atteindre son objectif, ou peut-être par méfiance envers les gens qu'elle ne connaît pas.

L'homme atteint l'unique ascenseur. Divers tags grossiers tapissent l'intérieur. Une désagréable odeur lui agresse les narines. Il sélectionne le dernier étage et les deux portes se referment sur lui.

Il est seul dans ce mètre carré. Il se met à réfléchir.

Lorsque les portes s'ouvrent de nouveau, il les franchit pour emprunter le couloir lui faisant face. Une autre odeur prend le relais, plus âpre. Au fond, une porte dont le nombre peint en noir ne laisse planer aucun doute. Il appuie sur la sonnette à tout hasard, mais il sait que personne ne va répondre.

D'une de ses poches de pantalon, il sort un trousseau de clés. Il examine attentivement la serrure et passe en revue les différentes formes pouvant correspondre. L'une d'elles devrait convenir.

Bingo.

Le verrou se détache. Il actionne la clenche et la porte s'ouvre.

À l'intérieur, l'appartement semble vidé de tout mobilier. Il parcourt les différentes pièces et ne peut que constater que plus personne n'y vit. Il est arrivé trop tard, le locataire a quitté les lieux.

Il fulmine intérieurement.

Il s'approche des fenêtres et laisse ses yeux se projeter au-dehors. Son regard se perd sur l'horizon, au-dessus des toits des maisons avoisinantes.

Une voix surgit dans son dos, le faisant sursauter.

— Excusez-moi, c'était resté ouvert, je me suis permis. Vous êtes notre nouveau voisin ?

L'homme se retourne et tombe sur un bedonnant aux cheveux gras et la barbe mal taillée.

— Non, pas du tout. Qu'est devenu l'ancien locataire, justement ?

— Ça fait plus de trois mois qu'il est parti, Diego.

— Vous le connaissiez bien ?

— Bah… Sans plus… Il était assez discret, vous savez. Nous avions des relations normales entre voisins qui se respectent. « Bonjour », « Au revoir », « Vous pouvez me dépanner d'une bière ou deux ». Classique quoi.

— Il ne vous aurait pas dit où il comptait se rendre, par hasard ?

— Pas du tout. Vous êtes de la police ou de la famille ?

— En quelque sorte, de la famille éloignée. Il ne vous a jamais parlé d'une destination particulière ?

— Je ne m'en souviens pas, en tout cas, et puis son départ a été assez rapide.

— Rapide ?

— Il a déménagé du jour au lendemain, sans prévenir personne. Tout le palier s'est demandé ce qui lui arrivait. Pour moi, il était en train de fuir.

L'homme ne commente pas. Il envoie à nouveau son regard vers le panorama que propose le dixième étage. Diverses questions viennent lui encombrer l'esprit.

Le ventripotent revient à la charge.

— Vous pensez qu'il a des ennuis ? C'est lui qui vous a filé ses clés ?

Le visiteur abandonne la fenêtre et prend immédiatement la direction de la porte d'entrée. Il lâche, au passage du voisin curieux, un sourire narquois.

— C'était ouvert…

— Ouvert ? s'étonne ce dernier. Étrange. Encore hier…

L'homme ne l'écoute plus. Ignorant l'ascenseur, il gagne l'escalier qu'il dévale quatre à quatre.

Au rez-de-chaussée, il attrape son smartphone et se replonge dans les notes. Un nom d'établissement et une adresse viennent s'afficher, prenant place pour la suite de ses investigations.

— Je n'ai pas dit mon dernier mot, murmure-t-il.

La Swift bleue se parque sur la place Ernest-Blondeau, occupée seulement les vendredis par le marché local. Elle est surtout l'essentiel du centre-ville d'Haubourdin.

L'homme sort du véhicule. Il renonce à allumer une cigarette et remonte aussitôt la rue adjacente du même nom. À l'extrémité de celle-ci, au niveau de l'intersection avec l'artère principale, encerclé par une multitude d'établissements bancaires, trône un irréductible bar-tabac. C'est vers ce dernier que le chauffeur de la Suzuki se dirige.

L'endroit est accueillant. Tout comme le visage de l'employée derrière son comptoir de la Française des Jeux. Un sourire illumine son visage. Le visiteur soupçonne qu'elle est potentiellement la gérante, après avoir remarqué une autre personne, masculine,

approximativement du même âge, servant diverses boissons à table.

Le nouvel arrivant affiche un rictus de courtoisie et vient s'installer sur l'un des tabourets vacants. Le serveur le rejoint, derrière les pompes en céramique.

— Bonjour, monsieur.

— Bonjour, je vais prendre une bière pression.

— Blonde ? Brune ?

— Celle-ci ira très bien, dit-il en désignant le rond nominatif.

Le nouveau client laisse volontairement passer quelques minutes et plusieurs gorgées avant d'apostropher le barman, depuis, occupé à essuyer ses verres.

— Excusez-moi, vous avez aperçu Diego, ces jours-ci ?

Le chef d'établissement se retourne sèchement, surpris par la question.

— Je suis un ancien collègue de travail, tente de justifier l'étranger, je sais qu'il vient souvent boire son petit verre.

— Il venait ! Vous parlez bien de Diego du Parc ?

— Un mètre soixante-dix environ, brun de cheveux, assez mince, légèrement typé méditerranéen…

— Ouais, c'est lui. Y a un bail que je ne l'ai pas vu. Du jour au lendemain, plus de nouvelles. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

— Il y a longtemps ?

— Ça doit faire plus de trois mois maintenant.

— C'est bien ma veine. Pour une fois que je passais par Haubourdin…

— Je suis désolé…

— Vous parliez de Diego ? surgit une voix.

L'intervenant est habillé d'un polo noir à l'effigie du club de rugby de Glasgow.

— Oui, exact. Diego Dypsis. Vous le connaissez ?

— On a bu pas mal de coups ensemble, et pas qu'un peu. De sacrées soirées. Enfin bref, je confirme, on ne l'a pas vu depuis un bon bout de temps par ici. Il doit certainement faire une cure, plaisante-t-il.

— Il a peut-être décidé de changer de crèmerie ?

— Ça, ça m'étonnerait. Vous me direz, maintenant, les gens ont parfois de drôle de réactions, allez savoir. On croit les connaître et puis…

— Vous ne voyez pas d'autres endroits ?

— Non.

Le client saisit son verre, laissant son subconscient s'adonner à la réflexion.

— Attendez, jaillit-il, il allait souvent manger le midi au Terrier. Peut-être qu'il y va encore.

— Le Terrier ?

— C'est un estaminet proche de la mairie d'Hallennes, intervient à son tour le gérant, de la bonne cuisine du Nord.

L'étranger regarde aussitôt sa montre, l'heure du midi est encore assez éloignée. Il ne souhaite pas perdre son temps à patienter dans ce bar. Il avale les dernières gorgées, remercie les deux convives et se dirige vers l'espace réservé au débitant de tabac. Le sourire féminin l'accueille comme à son arrivée.

— Je vais prendre un paquet de vingt.

Il sort de l'établissement, se débarrasse de l'emballage et plante une cigarette entre les lèvres. Il l'allume et tire une plaisante bouffée.

— Bon sang, murmure-t-il en expirant la fumée, où te caches-tu ?

La petite place, où vient se garer cette fois-ci la citadine, est un ensemble de rectangles délimités par des bandes blanches, dominée par une baraque à frites en son milieu. Le clocher de l'église Saint-Vaast, toute proche, surplombe les lieux. Monument historique aux pierres orangées, accolé à l'hôtel de ville.

L'homme regarde sa montre. Les aiguilles vont, dans quelques minutes, se rejoindre sur le nombre douze. En jetant son regard sur la droite, il distingue l'enseigne du Terrier s'étalant sur la majeure partie haute des murs de l'estaminet. L'entrée du restaurant se fait sur le côté, où une terrasse surélevée vous accueille.

Il entre. Le comptoir s'étire sur une bonne partie de la salle, elle-même présentée en longueur. Les tables et les chaises sont de bois noble et inspirent une grande quiétude. Des ardoises scotchées au mur proposent les diverses bières et mets locaux. Plusieurs clients sont assis, attendant leur commande, sirotant l'apéritif.

Le gérant de l'établissement est occupé à remplir des verres à la pompe, tandis qu'une serveuse débarque de la cuisine, assiettes en main.

Le nouvel arrivant, attentif, patiente.

L'employée le réceptionne, une fois libre.

— Vous avez réservé ?

— Non, et je suis seul.

— À l'intérieur ? En terrasse ?

— Peu importe.

Le client placé, elle amène une grande ardoise énumérant les plats disponibles ce jour, puis sort un calepin à feuilles carbone.

— Je vous laisse faire votre choix. Vous désirez un apéritif en attendant ?

— Un verre de vin suffira.

— Je vous apporte la carte des vins.

— Excusez-moi, lance-t-il avant qu'elle ne s'éloigne.

— Oui ?

— Je viens de la part d'un de vos clients réguliers, Diego, il m'a

fortement recommandé votre restaurant.

— Diego… répète-t-elle en fouillant sa mémoire. Désolée, confesse-t-elle, mais je ne connais malheureusement pas tous les prénoms de nos clients.

— Pourtant, c'est un habitué. Un mètre soixante-dix environ, précise-t-il, brun de cheveux, assez mince, légèrement typé méditerranéen…

La serveuse se tourne vers son patron, en recherche d'aide.

— Tu connais Diego ?

— Oui, il me semble. Mais il y a un bout de temps qu'il n'est pas passé.

— Il venait pourtant fréquemment ?

— Je dirais une à deux fois par mois…

Chacun retourne vaquer à ses occupations, tandis que l'homme, toujours attablé, plonge de nouveau dans ses réflexions.

Il saisit son smartphone et tapote l'écran à l'aide des pouces.

« Rapport :
Diego aurait apparemment disparu. L'entourage confirmé déclare ne plus avoir de contact depuis plus de trois mois. Aucune autre piste pour le moment. En attente de manifestation ou tout autre indice. »

L'homme ne patiente qu'une poignée de secondes avant de recevoir un signal sonore pour réception de SMS.

« Détection obligatoire et impérative. »

Il expire fortement à la lecture de cette phrase directive. Il sait que sa mission n'est guère aisée et n'est pas près de prendre le chemin de la simplicité. Il se doit de retrouver Diego, c'est son objectif absolu. Mais voilà, ce dernier n'a plus donné signe de vie depuis un certain temps.

Est-ce volontaire ?

Après avoir passé la commande auprès de la serveuse, des rognons de veau à l'ancienne, l'homme quitte la table pour se diriger vers l'extérieur. Il sort son paquet de cigarettes. Ses poumons subissent ces vagues incessantes de goudron et de nicotine, son cerveau, quant à lui, tente de faire plusieurs corrélations.

Quelles sont les raisons de cette disparition soudaine ?

Il est sur le point d'éteindre son mégot lorsque son téléphone portable vibre brusquement, accompagné de la suite de notes aiguës. Un nouveau SMS.

« Je sais où se trouve Diego. »

L’homme écarquille les yeux. Le numéro lui est totalement inconnu. Il tente d’en savoir plus.

« Qui êtes-vous ? Comment avez-vous eu ce numéro ? »

L’appareil se manifeste de nouveau.

« Je sais où se trouve Diego. »

5

Aujourd'hui

Thierry effectue un mouvement de recul, la paume de main devant la bouche, les yeux exorbités.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Rémi, resté derrière l'encadrement de la porte.

Le géologue a le regard figé sur le contenu du carton.

— Bon sang, dites-nous ce qu'il y a là-dedans, insiste l'architecte.

— C'est… C'est Martin, balbutie d'une voix étouffée Thierry.

— Quoi ? explose Johanna.

Les pupilles d'Odile se mettent à papillonner, elle sort doucement de sa léthargie. L'assistante l'aide à se placer en position assise, puis se retourne vers le géologue.

— Martin ? Que veux-tu dire par Martin ?

Rémi plonge dans la pièce en écartant Thierry de l'épaule.

— Quelle blague de mauvais goût, grogne-t-il en se précipitant sur l'objet, nous imposer… Oh, mon Dieu !

L'avocate éclate en sanglots. Johanna perd son sang-froid.

— Pourquoi jurez-vous ? Que se passe-t-il ? Qu'y a-t-il dans ce carton ?

— Sa tête…

— Sa tête ? Quoi, sa tête ? La tête de Martin ?

Les deux hommes ne répondent pas, ils se contentent de se regarder, abasourdis. Les larmoiements d'Odile se font plus intenses. L'assistante abandonne cette dernière et se précipite sur la boîte.

Des haut-le-cœur lui montent immédiatement à la gorge.

— Ce n'est pas possible…

Elle fonce vers l'un des coins de la pièce, les paumes de main à plat sur les murs perpendiculaires. Elle vide une partie de son estomac.

— Faut tout de suite prévenir la police, suggère Rémi.

— Je veux bien, mais aucun réseau téléphonique ne passe, rappelle Thierry, il est impossible de joindre qui que ce soit.

— Même pour les appels d'urgence ?

Le géologue sort son smartphone et compose les deux chiffres de police secours. Le téléphone reste muet. Il tente celui des pompiers, même constat. Rémi fait de même sans plus de résultats.

— Aucun réseau ne passe, c'est impossible !

— Il doit y avoir un brouilleur d'ondes ou un truc du genre.

Thierry reste muet, accaparé par ses réflexions.

— Il faut que nous sortions d'ici, somme l'architecte.

— J'ai bien peur que nous soyons définitivement coincés dans ce

fichu appartement.

— Vous plaisantez ?

— À moins que vous ne soyez un oiseau, je vous signale que nous sommes au douzième étage sans balcon. Vous êtes un spécialiste de la varappe ou de la descente en rappel ?

— Non, mais…

— De plus, la porte d'entrée est à présent condamnée, ainsi que les fenêtres. Je suis au regret d'admettre que nous sommes faits comme des rats…

— Pendant tout ce temps, murmure l'assistante abattue, il était là… C'est horrible… Qu'allons-nous faire ? Martin est mort ? Quelqu'un l'a assassiné ? balbutie-t-elle avec difficulté, le visage blême. Pourquoi l'a-t-on assassiné ?

— C'est ce que nous devons découvrir dès à présent, reprend Thierry.

— Ce n'est pas possible… Ce n'est pas possible…

— Allons-nous subir la même chose ? panique Odile, toujours en pleurs.

— S'il vous plaît, tâchons de garder notre calme.

— La mort de Martin ne te perturbe pas ?

— Bien sûr que si, mais nous ne devons en aucun cas céder à la panique. C'est très certainement ce que cherche à faire celui qui se cache parmi nous. D'ailleurs, cet individu vient tout juste de passer de complice à meurtrier…

Odile peine à tenir debout, tant l'émotion lui lacère les muscles des jambes. Elle chancelle affreusement, Johanna a beaucoup de difficultés à la maintenir dans cette position, elle-même singulièrement troublée.

— Vous ne semblez pas être déstabilisé par la mort de Martin, s'étonne Rémi.

— Détrompez-vous, mais nous devons garder la tête froide. Toute panique n'apporterait que du crédit à ce criminel.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que l'assassin est vraiment parmi nous ?

— Il ne saurait en être autrement. Tous ces récents événements ne peuvent être une coïncidence. Nous sommes bel et bien maintenus captifs, à sa merci. La clé cassée dans la serrure en est la preuve.

— Il faut en avertir les autres.

— Surtout pas ! bondit Thierry.

— Je ne comprends pas.

— Cela ne ferait qu'alimenter l'effet d'affolement. Et puis, sauf erreur de ma part, le tueur est avec eux. Je tiens à éviter un bain de sang. Nous devons le capturer par surprise, vous saisissez ?

— Il peut être n'importe lequel d'entre eux…

— Pouvez-vous ôter ça de la pièce ? supplie l'assistante écœurée. J'aurais besoin de la place sur le lit.

— Vous voulez que je vide aussi mes tripes ? Et où voulez-vous que je le mette ? rétorque l'architecte d'intérieur en refermant le carton avec horreur.

— J'ai cru remarquer la porte d'un cagibi dans le couloir, souligne Thierry, soyez discret.

Rémi quitte la chambre, la boîte précautionneusement maintenue entre les mains.

Johanna aide l'avocate à s'asseoir sur la couche. Elle saisit et lui tend la boîte de mouchoirs traînant sur la commode de style ancien.

Elle tente de reprendre son souffle.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? balance-t-elle angoissée au géologue. Avec ce monstre dans les parages… Elle frissonne Je manque terriblement d'air, j'ai besoin de sortir d'ici.

— Impossible. Tout a été soigneusement préparé pour que nous restions prisonniers. Ce que j'aimerais comprendre, c'est la raison à tout cela.

— Nous allons tous mourir les uns après les autres ?

— Je ne le laisserai pas faire, en tout cas. Le tout est de savoir de qui il s'agit. À partir de maintenant, il faudra se méfier de tout le monde.

Rémi réintègre la chambre à coucher, la mine légèrement déconfite. Il retrouve les deux femmes assises sur le rebord du lit et le géologue adossé au mur. Ce dernier semble perdu dans ses pensées.

— J'ai loupé quelque chose ?

— Nous sommes enfermés dans cette saloperie d'appartement, geint Odile, et aucun moyen d'appeler du secours. Nous sommes condamnés…

De nouveaux sanglots viennent conclure cette intervention.

— Si nous restons unis, affirme Thierry, il lui sera plus difficile de nous atteindre.

— Excusez-moi d'insister, mais je persiste à croire qu'il serait plus judicieux de prévenir les autres. Après tout, ils ont le droit de savoir que Martin n'arrivera jamais. Et puis, certains pourraient nous aider à sortir d'ici.

— Nous possédons un avantage sur le meurtrier, je tiens à en tirer profit.

— Un avantage ?

— Il ignore que nous savons. Cela le rendra moins méfiant.

— Un peu mince… Comment ferez-vous pour le confondre ?

— Qui nous dit qu'il est seul ? intervient Johanna, ils sont peut-être deux, voire plusieurs. Peut-être même que l'un d'eux est avec nous.

Les visages des deux hommes se ferment, laissant leurs regards se

défier mutuellement.

— Vous n'êtes pas sérieuse ? balance Rémi.

— Je ne vais pas attendre son bon vouloir, maugrée l'assistante, il faut le trouver avant qu'il n'agisse.

— Hormis l'assassin lui-même, nous ne sommes que quatre à être au courant de la mort de Martin.

— Et alors ?

— Je pense avoir trouvé un moyen justement, enchaîne Thierry, certes non infaillible, mais qui pourrait bien nous en apprendre davantage sur tout le monde.

— Peut-on savoir de quoi il s'agit ?

— Si vous me le permettez, je préférerais voir son déroulement au fur et à mesure de la soirée.

— Cela ressemble à des méthodes de flics. Êtes-vous certain de n'être que géologue ?

Un sourire s'affiche enfin sur le visage de ce dernier.

— La méthodologie doit être un des points communs. Cependant, un policier nous aurait bien été utile.

Johanna se lève poussivement.

— Tu es sûr de ce que tu fais ? Je ne sais pas si je vais savoir tenir.

— Au point où nous en sommes… Je vous demanderai simplement d'avoir confiance en moi.

— De toute manière, nous n'avons nul autre choix que de retourner auprès des autres.

— Et pour Martin ? demande Odile, les larmes dans la voix.

— Pas un mot pour le moment, réitère Thierry, c'est très important, je compte sur vous.

— C'est horrible ! Vous rendez vous compte que l'on a découpé la tête d'un homme ! Je ne vais pas pouvoir faire semblant.

— Vous étiez proche de Martin ?

— Là n'est pas la question.

— Justement. Ne trouvez-vous pas étrange qu'aucun de nous ne soit venu dans cet appartement avant ce soir ? Êtes-vous sûre que ce soit vraiment le sien ? Toi-même, Johanna, tu n'es jamais venue auparavant.

— Pourquoi m'aurait-il menti sur son adresse ? Enfin, j'admets à présent être remplie de doutes. Je ne sais plus quoi penser…

— Je n'aurai pas la force d'affronter les autres, démissionne Odile.

— Ce n'est pas grave. Prenez le temps qu'il faudra. Nous devons être extrêmement prudents, c'est le plus important.

— Je suis tout de même assez surpris de votre sang-froid, souligne Rémi.

— Qu'insinuez-vous ?

— Rien. Rien du tout. Pour ma part, je suis encore choqué de cette

horreur. Votre calme est utopique pour moi. Je ne sais pas comment vous faites.

— La méditation. Vous devriez essayer.

L'avocate s'extirpe à son tour du bord du lit.

— Je pense qu'un rafraîchissement s'impose, suggère Johanna en caressant amicalement le visage d'Odile, un passage par la salle de bains redonnera vigueur à ce joli minois. J'en ai également besoin.

— OK, conclut Thierry, rendez-vous dans la salle à manger…

Les deux hommes gagnent la pièce principale où trône la grande table ovale. Tous les yeux des convives se pointent dans leur direction.

Le mutisme des nouveaux arrivants déclenche immédiatement l'impatience de l'assemblée.

— Alors, réclame Christophe d'un ton ironique, qu'est-ce que c'était que ce cri ?

— C'était Odile.

— Nous nous en étions aperçus, relaie Martine, mais pour quelles raisons ?

— Eh bien… En fait…

Thierry cherche ses mots.

— Une souris, vient à son secours Rémi, une minuscule souris.

— Une souris ? Dans cet appartement luxueux ?

— Tout ce temps passé pour un vulgaire rongeur ?

Le géologue jette un regard discret de remerciement à l'architecte d'intérieur.

— J'ai eu des difficultés à en croire mes yeux, commente-t-il, effectivement, nous avons perdu un temps fou à essayer de trouver sa cachette.

— Qu'en avez-vous fait ?

— L'avez-vous exterminée ? bondit Teddy.

— Hélas, non. Il semblerait qu'elle connaisse parfaitement l'immense dédale caché derrière les cloisons de l'immeuble.

— À propos, où sont ces chères demoiselles ?

— Dans la salle de bains. Vous connaissez les femmes, ce besoin d'annihiler de leur visage toutes traces d'émotions fortes.

— Surtout ce besoin de devoir constamment vous plaire, messieurs, réhabilite l'épouse du médecin.

Des sourires viennent égayer les visages de certains convives.

Thierry et Rémi, quant à eux, reprennent leur place autour de la table.

Calmes.

Stoïques.

Complices dorénavant.

Brusquement, le géologue se lève à nouveau, bras tendu, le verre à

la main.

— Je porte un toast à cette soirée, même si Martin reste absent. Je suis heureux et ravi de partager cette soirée avec vous.

L'architecte d'intérieur le dévisage, surpris de cette réaction.

— Je suis d'accord avec vous, ajoute Christophe, au diable notre hôte. Que son absence nous soit profitable.

D'autres convives les imitent, motivés.

— Vous le connaissez bien, Martin ? demande Thierry au banquier, prenant soin d'utiliser le présent.

— Ma foi, confesse ce dernier en se caressant le menton, je ne l'ai rencontré qu'une seule fois. C'est essentiellement mon chargé d'affaires qui est la principale relation de monsieur Savarin.

— Comment s'est passée votre rencontre ? C'était à quelle occasion ?

— Monsieur Savarin souhaitait que notre établissement finance son projet immobilier positionné sur la Côte d'Opale, débute-t-il en trempant les lèvres dans le bordeaux. Comme l'investissement était considérable, j'ai dû prendre l'affaire en main. Surtout pour les accords de principe. Mon collègue a repris le dossier ensuite et je me contentais de superviser depuis mon bureau.

— Vous vous souvenez du nom du projet ?

— Il portait un nom étrange… La berge de quelque chose…

— L'Alberge marine.

— Exact. À Ambleteuse. Je m'en souviens à présent.

— J'ai également travaillé sur ce projet. Comme vous, je n'ai eu l'occasion de le rencontrer qu'une seule fois, en présence du doc, ici présent. Tous deux m'avaient demandé une étude approfondie des sols. Mon rapport définitif fit état d'une forte concentration anormale de poches argileuses, pouvant entraîner d'éventuels glissements de terrain. Enfin, cela restait au conditionnel, plusieurs facteurs devaient entrer en ligne de compte pour imposer une réelle gravité.

Thierry s'adresse aussitôt au médecin-biologiste.

— Vous le connaissez mieux que nous, doc, pas vrai ?

— Si peu. J'ai eu un peu plus de chance que vous, sourit-il, trois fois. Mais cela reste assez peu, vous me l'accorderez.

— Je pense que c'est un peu le cas de tout le monde ici, précise Rémi, toujours sous le coup de l'émotion. Moi-même, lors de la validation des tendances décoratives globales voulues pour les appartements, j'avais surtout affaire à Johanna pour la mise en place et autres questions techniques.

— Et vous, madame ? recentre le géologue.

— Je n'ai jamais eu ce plaisir.

— Pourquoi l'aurait-elle eu sans ma présence ? grogne Raymond.

— Une seule fois me concernant, surgit l'entomologiste, je suppose

que vous alliez me le demander. Je reste toutefois assez surpris de faire partie des invités. Je ne pensais pas avoir cette importance.

— Si je résume bien, personne ne le côtoyait véritablement, hormis Johanna.

— D'où la nécessité de cette soirée, enfin, je suppose.

— Comme vous dites. La nécessité…

Johanna fait son apparition, seule. Elle ressent immédiatement le regard interrogatif de ses deux complices. Martine l'apostrophe avant qu'elle ne prenne place à son tour.

— Comment va Odile ?

— Mieux, elle se repose. Je lui ai dit de s'allonger un peu. Elle reste encore assez fébrile après ce choc émotionnel.

— Tout ça pour une petite souris ? raille le banquier.

— Une souris ?

Les yeux écarquillés et perçants de Thierry lui ordonnent de réagir rapidement.

— Ah… Oui… La souris, reprend-elle, excusez-moi, j'avais la tête ailleurs. À chacun sa sensibilité. Par exemple, moi, ce sont les araignées. Je ne peux pas les voir en peinture. Mes poils se hérissent sur tout le corps rien que d'en parler.

— Les petites bêtes ne mangent jamais les grosses, ironise l'un des convives.

La jeune femme finit par s'asseoir.

— Johanna, permettez-moi de vous poser une question, demande l'entomologiste.

— Je vous écoute.

— Que se passerait-il si monsieur Savarin, pour une raison quelconque, n'arrivait jamais ? En tout cas, pas ce soir. Avez-vous eu des consignes concernant cette éventualité ?

— Nous n'en sommes pas encore là, tente de minimiser l'assistante.

— Bonne question, renchérit le banquier nerveux, comment sortirions-nous de cet appartement si notre hôte était, par exemple, victime d'un accident et conduit à l'hôpital pour la nuit ?

— Je ne sais pas, rétorque-t-elle mal à l'aise, j'avoue que…

— Cette plaisanterie tournerait au cauchemar, souligne Martine.

— Vous en seriez imputée, mademoiselle.

— S'il vous plaît, intervient Thierry, gardons notre calme. Johanna n'est nullement responsable de ce qui nous arrive. Croyez-vous franchement qu'elle se serait mise volontairement dans cette situation ?

— N'avez-vous pas vous-même avoué qu'un complice se trouvait parmi nous ? Après tout, c'est la plus proche de nous tous.

Les yeux du géologue s'attardent plusieurs secondes sur le visage défait de l'assistante. Il a confiance en elle, mais il ne peut

l'innocenter. Il doit admettre n'avoir remarqué personne rôdant depuis son arrivée dans le hall, près de la porte d'entrée. Elle est la seule à l'avoir manipulée. Il refuse toutefois de croire à une implication volontaire de sa part.

— Je vous jure que je n'y suis pour rien, implore-t-elle.

— Qui d'autre ?

— Soyez raisonnable, Johanna. Cessez de jouer la comédie et stoppez immédiatement ce stupide canular.

— Mais, croyez-moi…

— S'il vous plaît, réitère avec fermeté Thierry, cela ne servira à rien de se monter les uns contre les autres. Cependant, je suis d'accord avec vous, il faut trouver un moyen de sortir d'ici.

— Par les fenêtres, c'est impossible, nous ne sommes pas des oiseaux, taquine Rémi, ni des alpinistes chevronnés.

Le géologue le fustige du regard.

— Il y a bien un moyen d'ouvrir cette satanée porte, jure Christophe.

— Hormis démonter complètement la serrure, je ne vois pas.

— Qu'est-ce qui nous en empêche ?

— Le manque d'outils justement. Un tournevis ne serait pas du luxe, je ne suis pas très pointe de couteau.

— Où monsieur Savarin les range-t-il ?

— Je suis comme vous, c'est la première fois que je mets les pieds dans cet appartement, je n'ai malheureusement pas eu l'honneur d'une visite complète des lieux.

— Johanna sait peut-être ?

— Non plus, s'excuse-t-elle.

— J'ai cru voir une porte de cagibi, dans le couloir proche de la cuisine, s'immisce Martine, ce serait judicieux d'y jeter un œil.

Teddy se lève, prêt à s'y rendre. Thierry bondit de la chaise.

— Laissez, commande le géologue, je me suis proposé, c'est à moi de le faire.

Thierry pose la main sur la poignée, mais marque un temps d'arrêt. Il tente de maîtriser son rythme cardiaque par de grandes respirations. Se retrouver une nouvelle fois face à face avec la tête coupée le révulse. Mais il doit prendre son courage à deux mains.

Il ouvre la porte sèchement.

La pièce n'est pas très grande, environ cinq mètres sur trois, tout en longueur. Des étagères sont réparties sur chaque pan de mur. L'endroit est propre, rangé avec efficacité. Le géologue n'a aucun mal à repérer quelques outils accrochés à un petit tableau coloré. Ils sont peu nombreux, mais un cruciforme y est présent. Il aurait aimé trouver une pince pour la clé cassée dans la serrure, mais seule la forme dessinée de son emplacement est visible.

Instinctivement, il cherche des yeux le carton, mais ne le voit nulle part.

— Où est-ce que Rémi t'a casé ? lance-t-il à voix basse.

Ses yeux détaillent les moindres recoins sans succès. Il en touchera deux mots à l'architecte plus tard.

Il s'apprête à quitter les lieux quand son regard s'attarde sur un objet insolite. Une enveloppe bleue. Elle semble avoir été posée en évidence de façon volontaire. Une inscription de couleur noire, dans une police manuscrite, laisse planer l'intrigue.

« indice n° 1 »

Thierry s'en saisit et la décachette. Il en sort une feuille pliée en trois comme celle lue par Johanna en début de soirée. Ses yeux parcourent aussitôt les lignes calligraphiées.

« Au lecteur de cette lettre,

Les gens ne sont jamais ce qu'ils prétendent être. L'hypocrisie et l'avidité sont les deux mamelles nourricières de la cupidité. La société moderne est ainsi faite.

Vous êtes-vous demandé pourquoi ce sont précisément ces personnes invitées ce soir ?

Vous en faites partie, moi également.

Je pourrais, en une seule phrase, vous donner la raison de tout ça, mais je suis joueur. Je me pose donc en Maître du jeu et vous serez mon candidat à la vérité.

Ne connaissant ni votre capacité, ni votre motivation, ni votre identité, je me dois d'imposer une règle simple. Vous devez impérativement, seul, je précise, trouver le dénominateur commun de tous les convives. Le respect de cette règle est primordial, votre vie et celle de vos compagnons d'infortune en dépendent.

La partie est commencée, plus rien ne l'arrêtera. Ne prenez rien à la légère !

Si vous êtes prêt, nous commencerons par le premier indice :

Les pèlerins de Saintonge ont-ils reposé leurs pattes devant les falaises anglaises ? »

6

Aujourd'hui

Thierry reste inerte, assommé, interrogatif. Il ne s'attendait pas à tomber sur ce genre de canular, pour peu que cela en soit un. À la lecture du contenu, cela semble être tout à fait le contraire. La phrase « votre vie et celle de vos compagnons d'infortune en dépendent » ne laisse planer aucun doute sur les intentions du rédacteur de la lettre. L'avocate semble avoir raison, ils sont tous en danger. En danger de mort.

Cependant, le géologue affiche un rictus amusé. L'heureux hasard de la découverte de la missive ne lui paraît guère fortuite. Le plaisantin savait pertinemment qu'une personne viendrait fouiller cette pièce. Le hasard semble l'avoir désigné, une aubaine pour lui. En revanche, ce qui lui paraît surprenant, c'est que Rémi soit passé juste avant afin de cacher le carton, d'ailleurs introuvable depuis. Il aurait dû voir l'enveloppe bleutée. À moins que ce ne soit lui qui l'ait placée là, volontairement. Il devient impératif de clarifier au plus vite ces deux questions.

Thierry saisit le cruciforme, jette un dernier coup d'œil aux étagères, mais ne voit aucune boîte cartonnée identifiable par l'inscription « Ne pas ouvrir avant minuit ». Il range la lettre, pliée, dans l'une de ses poches et ressort du cagibi.

Il réintègre la grande salle à manger et exhibe le tournevis en guise de trophée. Johanna et Teddy se lèvent immédiatement.

— On t'accompagne, propose l'assistante.

— Ne m'en tiens pas rigueur, s'excuse Thierry, mais je préfère que ce soit Rémi qui vienne avec moi.

— Comme tu voudras, accepte Johanna.

Toutefois, son visage se ferme face à ce refus. L'architecte, quant à lui, complice du secret, ne voit aucun inconvénient à le suivre. Il quitte la chaise et emboîte le pas au géologue.

Arrivé dans le hall, Thierry s'évertue à placer la pointe de l'outil dans l'une des vis. Peu patient, il en profite aussitôt pour interroger l'architecte.

— Au fait, je n'ai pas trouvé le carton dans le cagibi.

— Ah bon ? s'étonne ce dernier. Quelqu'un l'a retiré ?

— Je ne pense pas, affirme-t-il en utilisant le tournevis en gestuelle, personne n'y est entré, à part moi, depuis que vous l'y aviez mis.

— Êtes-vous sûr de bien avoir regardé ?

— La pièce n'est pas très grande, le tour est vite fait.

— Même dans les caisses en plastique en hauteur ? Surtout celle recouverte par une couverture jaune et rouge.

— Ah non, désolé, je n'ai pas effectué de recherches aussi poussées.

— Pourquoi ne pas me l'avoir demandé, tout simplement ?

— Laissez tomber. Rien que d'en parler à nouveau, ça me donne des haut-le-cœur.

— En tout cas, mon stratagème s'est avéré efficace. Je ne voulais pas qu'il soit visible au premier coup d'œil, c'est réussi.

— J'ai encore des difficultés à accuser le coup. Cette histoire me dépasse un peu. Se retrouver coincé dans l'appartement d'un mort…

— En présence de son assassin, souligne Rémi.

— J'ai hâte de lui mettre la main dessus.

Le souvenir de la lettre se matérialise devant ses yeux.

— Dites-moi, n'avez-vous rien remarqué d'étrange lors de votre passage dans le cagibi ?

— Non. Aurais-je dû ?

— Un objet bleu posé sur l'une des étagères, non ?

— Vous parlez de l'enveloppe ? Oui, je l'ai aperçue, mais je ne suis pas du genre à fouiller dans les affaires des autres. J'étais trop investi dans la dissimulation de ce que vous savez.

— Son inscription ne vous a pas paru curieuse ?

— Vous savez, j'avais autre chose en tête. Et puis, j'étais inquiet pour Odile et Johanna. Mais pourquoi cette question, vous l'avez ouverte ?

— Non, du tout. Elle a juste attisé ma curiosité. Tout simplement…

Le géologue repositionne l'outil, mais ne parvient pas à ôter la vis. La pointe cruciforme semble tourner dans le vide. Il appuie de tout son poids, mais rien n'y fait. Les fentes perpendiculaires ne proposent plus l'accroche.

— Le filetage est défectueux, affirme-t-il.

— Laissez-moi voir… Vous permettez ?

Thierry, piqué au vif, lui transmet le tournevis sans conviction. Rémi essaye d'en dégager une autre, sans plus de résultat.

— Quelqu'un s'est amusé à détériorer le taraudage, conclut-il.

— Encore une coïncidence ? Tout a été prévu, orchestré dirais-je même, pour que nous restions définitivement enfermés.

— Avec la disparition de Martin, il va nous falloir retrouver, et très rapidement, cet individu. Sinon, je crains que nous soyons obligés de passer la nuit ici. Et vous pourrez me sortir tous les arguments que vous vous voudrez, mais nous serons également obligés d'en avertir le reste du groupe.

Le géologue plonge son regard dans celui de son compagnon d'infortune. Sa respiration s'alourdit. Son cerveau bombarde le corps d'influx nerveux. L'électricité ressentie assaille ses muscles. Il est à

deux doigts de craquer…

Trop tard. Il frappe violemment et à plusieurs reprises contre la porte métallique, provoquant des échos de chaque côté de celle-ci. L'architecte s'écarte, légèrement effrayé.

Johanna et Christophe débarquent dans le hall, déconcertés.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? s'enquiert cette dernière.

— Impossible de démonter cette saloperie de serrure, crache le géologue en cognant de plus belle.

— Par chance, une personne pourrait peut-être nous entendre depuis le palier.

— Je ne vois plus qu'une seule solution, clarifie le banquier, le pied-de-biche.

— Un pied-de-biche… Un pied-de-biche… Vous êtes bien un bureaucrate pour sortir ce genre de solution toute faite. Et votre fameux pied-de-biche, où est-ce que je le trouve ? Vous en avez toujours un de secours dans votre poche ?

— Thierry, tente d'apaiser l'assistante, tu le dis toi-même, cela ne sert à rien de se monter les uns contre les autres. Céder à l'affolement, ne résoudra rien.

— Je ne m'affole pas, je m'énerve tout seul.

Le médecin-biologiste et son épouse arrivent à leur tour.

— Comment cela s'annonce ?

— Solution caduque, rétorque Christophe.

— Nous n'allons tout de même pas casser un carreau pour sortir ? grogne Raymond.

— Vu la hauteur, souligne Rémi.

— Il est grand temps que notre hôte arrive, complète Martine, afin que nous rentrions tous chez nous. La soirée est fort sympathique, mais nous ne pouvons attendre indéfiniment son arrivée.

— Vous avez raison. Les plaisanteries les plus courtes sont bien les meilleures. Thierry, que pouvons-nous faire pour vous aider à trouver une solution ?

— Je crains que nous n'en ayons plus.

— Vous plaisantez ? gronde le banquier. Johanna, ne me dites pas que vous ne connaissez aucun moyen de sortir de ce maudit appartement ?

— Je vous jure que non.

— Mais au fait, coupe Thierry en détaillant tout le monde, où est l'entomologiste ?

— Il est dans la cuisine, je crois. Il voulait mettre la main sur votre fameuse souris. Chacun s'occupe comme il peut, vous me direz.

Le géologue ne commente pas, il abandonne le groupe et fonce dans le couloir commun.

— Quelle mouche l'a piqué ? lance, stupéfait, le banquier.

Thierry pousse délicatement la porte de cuisine, à la lenteur d'un rideau rouge dévoilant la scène de théâtre. Le décor est resté le même, seul Teddy est accroupi, dans le fond de la pièce, proche d'un des meubles bas. Il semble chercher quelque chose.

— Vous tentez de nous trouver une sortie ? raille-t-il.

— J'ai remarqué un décollement de plinthe, juste là, rétorque l'entomologiste sans se retourner, c'est étrange que ce genre de rongeur se cache dans un endroit aussi aseptisé. On en apprend tous les jours…

Le géologue ne l'écoute pas. Il est venu pour une bonne raison.

— Je peux vous parler une minute ?

— Bien sûr, acquiesce Teddy en se relevant, je vous écoute.

— Les pèlerins de Saintonge, ça vous parle ?

Le visage du professionnel en étude d'insectes se ferme subitement. Ses yeux se brouillent et son arcade sourcilière se voûte de façon inquiétante.

— Les pèlerins ?

— Vous devez certainement connaître. Des petites créatures à six pattes…

— Les termites de Saintonge. Je pense que c'est d'elles que vous parlez.

— Je ne sais pas, c'est vous le spécialiste.

— Pourquoi vous intéressent-elles ?

— Apparemment, elles auraient élu domicile sur la Côte d'Opale. Vous ne seriez pas au courant de ce fait ?

— Vous savez, des termites, il y en a partout.

— Je ne sais ni comment ni pourquoi, mais j'ai l'impression que vous n'êtes pas étranger à leur débarquement sur nos côtes.

— C'est un interrogatoire ? Et puis, qu'est-ce que cela peut vous faire qu'il y ait des termites ou pas ?

— Disons que ma curiosité l'emporte et que je me posais la même question que vous.

— C'est-à-dire ?

— La raison de votre invitation. Martin, par cette soirée, voulait récompenser tous ceux ayant participé à ses projets et, de ce fait, à sa réussite. Je me demandais simplement où était la vôtre ? Pourquoi un spécialiste en bestioles ?

— Allez savoir…

Thierry esquisse un sourire taquin.

— Je ne suis pas votre ennemi. Nous sommes enfermés dans cet appartement, selon la volonté de Martin. J'aimerais comprendre ce choix spécifique des personnes invitées. L'excuse de la récompense collégiale me parait en inadéquation avec notre situation actuelle. Une plaisanterie n'a de valeur que si elle possède un intérêt commun et

humoristique. Et, dans le cas présent, je n'en vois aucun. Vous êtes à sa merci, tout autant que nous.

Teddy baisse la garde. Il prend une grande inspiration.

— Je me doutais bien que cela me serait retombé dessus.

Le géologue devient muet, mais attentif.

— J'avoue ne pas être très fier de ce que j'ai fait… Vous savez ce que c'est, une entreprise à faire tourner, des gosses à nourrir, une femme à satisfaire, plusieurs dettes… Un jour, un promoteur vous propose un contrat plutôt juteux, et puis vous succombez.

— De quelle nature ?

L'entomologiste abandonne le coin de la cuisine pour venir s'installer sur l'un des tabourets, proche de la hotte.

— Je boirais bien un truc…

Thierry explore l'imposant réfrigérateur et agrippe deux bouteilles de bière. Il les exhibe à son compagnon.

— Une trappiste, ça vous tente ?

Teddy acquiesce en opinant de la tête.

Après les avoir décapsulées, et pris place sur l'autre siège, le géologue incite l'entomologiste à reprendre le cours de son récit.

— À l'époque, j'étais assez fauché. Les affaires tournaient mal et la concurrence était rude. J'avais accumulé quelques retards de paiement et je me sentais contraint de liquider ma petite entreprise. Vous n'imaginez pas la souffrance d'une telle chose. Je noyais honteusement mon désespoir dans les nombreux bars de Lille…

Teddy marque un temps d'arrêt en plaçant le goulot entre les lèvres. Il laisse couler quelques centilitres avant de poursuivre.

— Un soir, j'étais seul et ma motivation était au plus bas. Un type s'est approché de moi, il connaissait mon nom. Il voulait m'offrir un verre, que j'acceptai d'ailleurs. C'est comme ça que j'ai fait la connaissance de Christophe.

— Christophe Fernand, le banquier ?

— Tout à fait. Il connaissait également ma situation financière, mes comptes sont dans son établissement.

— Quel rapport avec Martin ?

— Attendez, j'y arrive… Au début, nous avons discuté de tout et de rien, puis nous sommes vite arrivés sur le terrain pécuniaire. Je ne lui ai rien caché, de toute manière, il en savait autant. Il m'avoua qu'il me trouvait sympathique et qu'il avait une solution à me proposer.

Nouvelles lampées de l'entomologiste. Thierry en profite également.

— Un rachat de vos créances ?

— Amusant, sourit Teddy. Christophe connaissait un promoteur ayant besoin d'un petit service dans une transaction immobilière très complexe.

— Ce promoteur, c'était… Enfin, c'est Martin ?

— Exact. Christophe organisa le rendez-vous. D'ailleurs, c'est la seule fois où j'ai rencontré monsieur Savarin. Toujours est-il qu'il me fit cette fameuse proposition.

Le narrateur termine la bouteille d'une dernière gorgée.

— Ne me faites pas languir, supplie Thierry.

— Je devais infester de termites une villa sur le bord de mer. Il fallait que cela paraisse naturel, plausible. J'y ai donc placé comme il se doit, avec efficacité, des Saintonge.

— Pourquoi spécialement cette maison ?

— Parce qu'il me payait grassement. Cela couvrait toutes mes dettes, voire plus.

— Ce que je voulais dire, c'est que l'on vous demande de condamner une habitation et vous ne vous posez pas plus de questions ?

— À quoi bon ? Elle devait être abandonnée.

— Elle devait ?

— C'est ce que monsieur Savarin m'avait certifié, mais quand je suis arrivé sur place, elle était toujours habitée par la jeune femme. Je n'ai pas cherché à comprendre. Vous savez, l'argent a eu raison de moi.

— Qu'est-il arrivé à la bâtisse et à sa locataire ?

— Eh bien, je suis assez bon dans mon domaine. La propriétaire dut quitter la villa comme prévu et la bâtisse fut détruite.

— C'est ignoble. Vous auriez pu attendre qu'elle parte d'elle-même.

— Elle devait être rasée de toute manière, j'ai juste accéléré les choses. D'ailleurs vous avez également travaillé sur ce projet, je vous ai entendu le dire. C'est aussi pour ça que vous êtes là.

— L'Alberge marine ?

— Exact. Comme Christophe… Bon, on s'en reprend une ? propose-t-il en présentant la bouteille vide.

Le géologue ne répond pas. Il bondit du tabouret et sort précipitamment de la cuisine.

— Tant pis, je vais boire seul…

Thierry se hâte de rejoindre le reste du groupe. Il les retrouve dans la salle à manger, tous debout, réunis en assemblée. Johanna affiche un sourire pincé dès qu'elle l'aperçoit. Les autres convives se retournent aussitôt dans sa direction.

— Alors, cette souris, réclame Raymond, des nouvelles ?

— Pas vraiment, rétorque le géologue désintéressé.

— Mais, Teddy, se renseigne Christophe, vous l'avez trouvé ?

— Oui, oui…

— Tu me parais absent, contrarié, souligne l'assistante.

— Oui, désolé. Je suis complètement obnubilé par cette volonté de sortir de cet appartement.

— Nous le sommes tous.

Martine se décale.

— Veuillez m'excuser, mais je vais aller voir l'état de santé d'Odile.

— Prends les Atarax dans ma veste, chérie, tu en auras peut-être besoin.

— Vous pourriez m'en filer un ou deux, quémande Johanna, je sens que mes nerfs sont en train de lâcher.

Raymond abaisse du pouce la paupière inférieure de la jeune femme afin de percevoir les réactions de l'iris.

— Vous avez surtout besoin de repos, affirme-t-il, allez plutôt vous allonger, nous adopterons une posologie si le besoin s'en fait sentir.

— Je me dois de rester avec vous… Je vais plutôt m'asseoir et tenter de me détendre.

— Bon, gronde Christophe, que fait-on à présent ?

— La patience reste l'unique option, concède le médecin biologiste, j'ai peine à l'avouer, mais il nous faut attendre le retour de notre hôte.

— Et dans l'hypothèse où il ne rentre pas ce soir, soumet Rémi, devons-nous nous préparer à passer la nuit entière en ces lieux ?

— Il va peut-être falloir le prévoir, approuve l'assistante d'une voix étouffée.

— C'est hors de question ! fulmine Christophe.

— Quelle autre possibilité avons-nous ?

Thierry pose le regard sur le banquier. Les révélations de Teddy l'obnubilent. Il ne peut s'en défaire, son envie de savoir le démange. Il veut lui poser des questions, la question, mais pas en présence de tout le monde. Il lui faut attendre un moment plus propice, lorsqu'ils ne seront que deux.

Cette attente le dévore de l'intérieur…

Martine pénètre dans la chambre et distingue l'avocate allongée sur le côté, dos à la porte. Cette dernière sanglote, le haut de sa colonne frémit sous l'effet.

— Ça va, Odile ?

L'avocate tourne lentement la tête, laissant apparaître un visage livide, des yeux larmoyants, plusieurs mouchoirs en papier sont emprisonnés dans les paumes de ses mains. De nouvelles gouttes salées coulent sur la joue, accompagnées de convulsions.

— J'ai peur…

L'épouse du médecin se pose sur le rebord du lit et caresse avec empathie les cheveux emmêlés de l'alitée.

— Une femme aussi forte que vous. Avoir peur d'une toute petite souris, ce n'est pas raisonnable…

— Une souris ? hurle-t-elle.

Martine a un mouvement de recul.

— Une souris ? Nous allons tous mourir et vous me parlez de souris !

— Mourir ? Voyons, calmez-vous. Personne ne va mourir ! Nous sommes enfermés pour le moment, certes, mais monsieur Savarin va bientôt venir nous libérer de cet exécrable canular. Je ne manquerai pas, d'ailleurs, de lui signifier ma façon de penser et cette aversion pour les mauvaises plaisanteries.

— Impossible…

— Comment ça, impossible ?

— Ils ne vous ont rien dit ?

— Qui, ils ?

De nouveaux pleurs déforment le visage de l'avocate.

— Et que devaient-ils me dire ?

Odile ne répond pas. Elle se referme sur elle-même. Elle reprend sa position initiale et oublie l'épouse du médecin. Des tressaillements s'emparent à nouveau de son corps.

Martine reste dépitée. On lui cache des choses. Elle se rend bien compte que ce n'est certainement pas un rongeur la cause de l'affliction de la jeune femme. Une chose plus grave est en train de se passer. Quelqu'un sait. Plusieurs personnes, d'après l'avocate. Elle se sent ridicule d'être ainsi écartée, mais elle fera en sorte d'y remédier.

Elle jette un dernier regard sur Odile, puis se lève, déterminée.

Martine s'apprête à quitter la chambre, lorsque ses yeux sont attirés par la double porte coulissante aménagée dans le mur du fond. Elle ne s'en était pas aperçue en entrant. Celle-ci se confond avec la décoration prévue à cet effet ; une houleuse rivière descend en cascade sur de gros galets polis et luisants.

Elle contourne le lit pour l'atteindre.

D'une curiosité accrue, l'épouse du médecin les ouvrent et découvre un imposant dressing. Le bois exotique domine la majorité de la structure propre et soignée. Cependant, elle reste peu achalandée, beaucoup d'étagères sont vides. Les yeux de Martine détaillent, dans un premier temps, deux chemises, pendues à leurs cintres, flottant sur une tige de métal cuivré, quelques pantalons pliés et divers mocassins vernis. Un sourire tapisse toutefois son visage.

— Il n'est pas très mode, notre ami, murmure-t-elle avant de refermer.

Avant que les portes ne se rejoignent, l'œil de Martine distingue un objet bleuté dans la poche d'une des chemises. Elle les écarte de nouveau et pénètre dans la penderie. Elle attrape l'objet.

C'est une enveloppe.

Dessus, une inscription manuscrite.

« indice n° 2 »

7

Quelques jours plus tôt

Un téléphone portable se met à claironner. C'est celui de l'homme à la Swift bleue au toit gris. Il patiente derrière le volant, tandis que l'appareil est posé sur un support accroché au tableau de bord. Le visage et le nom de la correspondante attendue s'affichent sur l'écran.

Il décroche à l'aide de la commande au volant.

— Bonjour, Stéphanie, j'espère que tu as de bonnes nouvelles ?

— Je pense pouvoir satisfaire ta requête, Audrick, résonne la voix amusée dans l'habitacle.

— Je suis tout ouïe.

— Le numéro appartient à une certaine Sandrine Bohnardeau, tu connais ?

— Non, ce nom ne me dit rien. Elle est du secteur ?

— Effectivement, elle réside dans la métropole lilloise.

— Tu as son adresse, je suppose ?

— Bien sûr que je l'ai.

— Je t'écoute.

— Avant, je veux que tu promettes quelque chose.

— Je ne suis pas du genre à le faire.

— Pas de promesse, pas d'adresse.

— Cela s'appelle du chantage.

— Peut-être, mais les informations que je te donne ne sont pas gratuites et puis c'est la seule alternative que tu me laisses pour pouvoir t'approcher.

— Tu sais très bien que je n'ai pas ce luxe en ce moment.

— Mais je saurai me montrer patiente.

— Bon, que désires-tu ?

— Un resto pour commencer, ce ne serait déjà pas mal.

— Vendu… Alors cette adresse ?

La Suzuki entame un créneau dans une rue à sens unique et aux stationnements de part et d'autre de la chaussée. Cette voie appartient à une petite ville située à quinzaine de kilomètres au sud de Lille. Une agglomération surtout connue pour abriter le plus grand aéroport de la région.

Lesquin.

Audrick détaille les alentours. Des maisons de style années trente, collées les unes aux autres, côté gauche, des bâtiments de plusieurs étages, côté droit. Il vérifie auprès de l'application GPS, le point d'arrivée est bien confirmé. Il sort du véhicule et s'enquiert

immédiatement des numéros de porte. Pas de chance, les impairs sont pour les immeubles de quatre étages.

Un gros chiffre en fer forgé, vissé dans la brique, confirme l'adresse. Il doit traverser une allée de cailloux blancs avant d'atteindre le hall d'entrée, protégé par un préau en béton, mais verrouillé par une imposante porte métallique.

Une dizaine de sonnettes est proposée. Audrick sélectionne celle dont le nom recherché est inscrit en lettres capitales. Aucune réponse. Il s'en doutait. Il peste contre cet état de fait. Il use sérieusement de malchance. Les personnes visitées sont fatalement absentes de leur domicile.

Il tente un nouvel essai à tout hasard, sans plus de succès.

Une voix s'élève, invisible.

— Vous cherchez quelqu'un ?

Audrick scrute autour de lui, mais il n'arrive pas à trouver la provenance de cette voix féminine.

— Ici ! indique-t-elle.

Il s'écarte de trois pas et distingue une femme d'une soixantaine d'années, peut-être plus, la tête penchée par la fenêtre du rez-de-chaussée.

— Bonjour, madame, sourit-il.

— Vous cherchez qui ? rétorque-t-elle sèchement.

— Sandrine Bohnardeau. Elle semble être absente.

— Elle l'est… Elle travaille.

— Savez-vous l'heure à laquelle elle rentre habituellement ?

— Vous lui voulez quoi, d'abord ?

Audrick sent l'agacement l'envahir, mais il doit rester diplomate. Attendrir la mégère reste la meilleure approche.

— Nous sommes des amis d'enfance et nous nous sommes perdus de vue. J'ai récemment eu son adresse par une connaissance commune et je me disais…

— Dix-sept heures quarante-cinq, balance la vieille dame avant de refermer brusquement la fenêtre.

Il n'obtiendra rien de plus.

Résigné, il retourne à la voiture.

De nouveau installé sur le siège avant, Audrick sort son smartphone. Il consulte le texto envoyé par le numéro inconnu, bien qu'il sache à présent l'identité du correspondant.

« Je sais où se trouve Diego. »

Il pianote sur le clavier digital.

« Information bien reçue. Je vous en remercie. Pouvons-nous peut-être nous rencontrer ? »

La réponse n'est évidemment pas instantanée.

Afin de patienter, il allume la radio. Les palabres sortant des haut-parleurs ne le captivent pas. Il baisse la vitre et sort de la Swift. Il allume une cigarette et appuie sa colonne vertébrale sur le montant latéral. Une sensation d'apaisement envahit son corps, sacrifiant ses poumons aux substances nocives.

Son regard se déplace et s'attarde sur une jeune femme élancée, venant de faire son apparition, un bichon cotonneux tenu en laisse. Les yeux du fumeur dessinent les courbes, le galbe des jambes, la cambrure des reins. L'appréciation est flatteuse.

Il suit sa démarche jusqu'à la devanture de l'immeuble, mais celle-ci ne bifurque pas, elle continue sa route sur le trottoir. Dommage, il aurait approuvé la rencontre.

Un tintement s'échappe de l'habitacle ; réception d'un SMS. Il jette immédiatement le reste de la clope et s'engouffre dans la voiture. Ce n'est pas le correspondant qu'il attendait. Il valide néanmoins la lecture en posant son index sur l'écran.

« Bonjour l'Éteignoir, où en sont vos recherches ? »

Il hésite quelques secondes avant de répondre.

« Nouvelle piste sérieuse en cours. Je vous tiens informé dès que possible. »

« Parfait. J'attends de vos nouvelles avec impatience. »

Audrick expire nerveusement. La déception de ne pas avoir eu de réponse de Sandrine déforme son visage. Il doute à présent de la véracité du message reçu. Cependant, cette personne connaît son numéro, cela ne peut être un hasard. Numéro, qui plus est, confidentiel. Les personnes concernées sont peu enclines à provoquer ce genre de plaisanterie. Il doit y avoir une explication. Elle arrivera certainement dans un avenir proche.

Il s'apprête à sortir de la Suzuki quand le tintement résonne à nouveau. Cette fois-ci, c'est bien elle.

Il sourit.

« La rencontre ne va pas être possible pour le moment. »

L'homme écarquille les yeux. Il répond aussitôt.

« Pour quelles raisons ? »

Les réponses, cette fois, se font plus promptes.

« Je ne vous fais pas confiance. »

« C'est vous qui m'avez contacté. Comment avez-vous eu ce

numéro ? »

« Je veux sauver Diego. »

« Sauver Diego ?
Il est en danger ? »

« Peut-être. Je veux surtout que vous compreniez ses motivations, son acharnement. »

Audrick marque une pause. Il admet ne pas comprendre. Surtout le dernier mot : acharnement.

« Si nous ne pouvons nous rencontrer, vous pouvez toutefois me donner le lieu où se situe Diego. Je vous promets d'apporter mon aide. »

Est-ce dû au temps pris pour répondre, mais Audrick doit patienter lui aussi plusieurs secondes avant de recevoir la suite.

« Je vous envoie un nom et une adresse. Je vous recontacte plus tard. »

Nouvelle attente pour l'homme à la Suzuki. Il reste toutefois sceptique. Il sort une cigarette du paquet trônant sur le tableau de bord. Il la place entre les lèvres. Le téléphone réagit.

Le dernier texto s'affiche.

— Pérenchies ? braille-t-il.

La Swift réduit son allure lorsqu'elle s'engage dans la rue de la Prévôté. La voix féminine de l'application GPS annonce l'arrivée à destination. Le stationnement ne se fait que d'un côté et les espaces disponibles sont inexistants. Avant de s'engager dans cette artère, le conducteur avait repéré une église ceinturée par plusieurs places de parking. Le tout est de faire demi-tour à présent.

Une fois immobilisée entre les bandes blanches, Audrick descend de la voiture et allume une cigarette. En tirant quelques bouffées, il détaille les alentours afin de s'imprégner de l'ambiance urbaine. Les couleurs rouge brique et gris béton peignent la majorité des architectures présentes, typiques des agglomérations avoisinantes de la métropole lilloise.

Il écrase le reste de la clope entamée et se dirige tout naturellement vers l'adresse indiquée par Sandrine.

Audrick se plante devant la façade en briques, dont certaines sont élimées à plusieurs endroits. Le numéro correspond. La porte d'entrée contraste assez vulgairement avec son revêtement de polychlorure de vinyle blanc mat. Un volet roulant de même acabit recouvre l'unique

fenêtre du rez-de-chaussée. L'absence du résident semble être à nouveau une évidence.

Audrick sonne toutefois.

Il est prêt à tourner les talons, résigné, lorsqu'un mouvement de la clenche attire son attention. La porte s'ouvre. Un mastodonte de près de deux mètres apparaît dans l'encadrement. Son visage est éteint, rogné, patibulaire. Son regard est noir, à glacer le sang. Un cerbère sorti des enfers.

Devant le mutisme du colosse, le visiteur tente une approche plus amusée.

— Vous ne m'avez pas l'air d'être Teddy ?

— Comment t'as d'viné ? rétorque-t-il crûment.

Le son rauque de la voix est parfaitement audible, en revanche les lèvres ont à peine bougé.

— Teddy est là ?

— Entre, ordonne-t-il.

Ce dernier s'écarte légèrement, Audrick est obligé de frôler la montagne de muscles afin de s'engouffrer dans le hall longiligne. Un choc électrique se propage le long de son épiderme. À proximité, il peut mieux juger l'épaisseur des impressionnantes paluches du gardien. Elles sont tout à fait capables de le broyer sans difficulté, en quelques secondes. Il n'aimerait pas se mesurer à un tel monstre.

Ce Teddy doit véritablement craindre pour sa vie quand on voit le garde du corps qui le protège, se laisse-t-il à penser.

Hormis un escalier accédant à l'étage, une seule porte est présente au fond du couloir. L'opulent index pointe dans cette direction.

Audrick s'y soumet.

Ils débarquent dans une salle de séjour, au vu du mobilier présent. Il est sombre, dans les tons approchant le chocolat, mais reste très ordonné. Dans le canapé est assis un homme, de corpulence plus modeste. Tel qu'il est placé, face à la télévision, il n'est visible que de dos. Il semble jouer à la console de jeu.

— T'es qui, toi ? lance-t-il sans se retourner.

— Vous êtes Teddy Quesnoy ?

L'homme pose la manette sur la table basse et s'extirpe du divan. Il se retourne et dévoile un visage mal rasé. Les pommettes sont saillantes et les yeux sont enfoncés dans leurs orbites. Un jean habille le bas du corps et un marcel blanc le haut, laissant entrevoir des tatouages plus ou moins grossiers, mal dessinés, sur des bras nus. Des mitaines en cuir enveloppent ses mains. Il vient se planter devant le nouvel arrivant.

— Ici, c'est moi qui pose les questions. T'es qui, toi ? Un ami ? Un cousin ? Un frère ?

— Rien de tout ça, je ne le connais même pas.

Le visage du tatoué se fait plus sévère.

— Alors, qu'est-ce que tu lui veux ?

L'adrénaline imbibe le réseau veineux d'Audrick. Un embrasement perturbateur et paralysant. Cependant, il doit absolument garder son sang-froid. Ne pas se laisser submerger par ses émotions.

Il réfléchit rapidement aux mots à prononcer.

— Il aurait des renseignements concernant une personne disparue.

Le visage de l'homme se ferme brusquement. Il exhibe son poing en guise de menace.

— T'es un flic ?

Un grognement sourd s'échappe du monstre, derrière l'épaule d'Audrick. La pression monte d'un cran.

— Absolument pas, réagit-il vigoureusement, je suis simplement à la recherche d'un ami ayant disparu depuis plus de trois mois.

— Un ami… Et ce bouffon connaît ton ami, c'est ça ?

Une rectification se fait immédiate dans le cerveau d'Audrick ; les deux hurluberlus ne sont pas là pour le protéger. Peut-être même le contraire. La prudence devient donc de rigueur.

— J'étais venu m'en assurer, mais apparemment il est absent, sourit-il. Vous savez peut-être où je peux le trouver ?

— Tu penses que l'on serait en train de glander ici si on savait où se trouve ce bâtard ?

— Apparemment, il s'est créé quelques ennuis.

— Tout juste, mon gars. Et pas qu'un peu. N'est-ce pas, Ben ?

Le mastodonte acquiesce par un mouvement de la tête.

— Il doit un paquet de fric à un paquet de gens tout à fait respectables, poursuit-il, et ces mecs-là n'aiment pas que l'on s'amuse avec leur pognon.

La tension ambiante retombe légèrement. Audrick en profite.

— Pourtant, la baraque et le mobilier ne sont pas de grande valeur. Il a plutôt l'air de vivre simplement. À quoi lui sert tout cet argent ?

— Le jeu !

— Le jeu ?

— C'est un enfoiré de saloperie de joueur.

— Des paris ?

— Le poker, *man*, le poker. Ce bouffon se prend pour Stu Ungar, tu vois l'genre. Quel guignol.

— Y a longtemps que vous l'attendez ?

— Plusieurs jours, déjà. À mon avis, ce baltringue a quitté la région.

Audrick se racle la gorge et réajuste sa veste.

— Bon, je pense que je n'ai plus rien à faire ici, ajoute-t-il, je vais vous laisser vaquer à vos occupations.

— Attends, *man*…

Son compagnon trapu se place immédiatement dans l'encadrement

de la porte. Audrick sent le piège se refermer. Il dévisage le tatoué.

— Détends-toi, balance ce dernier, nous sommes des professionnels, Ben et moi. Tu n'as rien à craindre. J'aimerais simplement te demander quelque chose. Rassure-toi, pas un ordre, juste une faveur…

— Dites toujours.

— Si tu retrouves cet enfoiré avant nous, j'aimerais que tu nous passes un petit coup de fil. Je te promets de ne pas l'amocher trop vite, dans le cas contraire. Pas avant que tu n'aies eu ton renseignement. Un échange de bons procédés, tu vois le genre. Du donnant donnant…

Le tatoué tend une carte de visite ornée d'un curieux logo.

— Je peux compter sur toi ? insiste-t-il en l'agrippant par l'épaule.

— Ai-je le choix ?

Audrick quitte la maison. Dès son retour dans la Swift, il active le numéro de téléphone de Sandrine. La sonnerie résonne dans le combiné, mais ne finit par aboutir que sur la messagerie. Il abandonne l'appel, furieux.

Il tapote nerveusement sur l'écran du téléphone portable.

« Je n'aime pas ce genre de plaisanterie. J'ai horreur d'être piégé. Si vous ne vous manifestez pas, je laisse tomber. »

La réponse est imminente, à croire qu'elle attendait ce genre de message.

« Ce n'est pas un piège. »

« Dans ce cas, quel lien unit Teddy à Diego ? »

« Gardez à l'esprit la situation actuelle. »

« Je ne suis pas là pour jouer à votre jeu de piste, j'ai beaucoup plus important à faire. Soit, vous m'apportez une aide importante, soit, je me débrouille tout seul. »

Il abandonne le téléphone et sort fumer une énième cigarette. L'apaisement est à ce prix. Ses réflexions s'en trouveront améliorées. Il déteste être manipulé. Il a conscience que cette inconnue est sa seule piste actuelle, mais la tournure de la situation lui déplaît. Diego n'a plus de famille, quel rapport entretient-il avec cette Sandrine ? Assez fort en tout cas pour lui avoir communiqué le numéro de téléphone, pourtant confidentiel.

Le son bref de réception d'un SMS perturbe sa concentration. Il l'ignore, il tient à se délecter de cette tige de tabac en entier.

Audrick active finalement la lecture du message.

« Je comprends votre irritabilité, mais je ne peux me dévoiler pour le moment. Ceci peut vous paraître étrange, mais j'ai mes raisons. Croyez surtout en mes plus sincères excuses et ma totale sincérité. »

Deuxième message.

« Si cela peut vous rassurer, j'ai eu votre numéro par Diego lui-même. Il souhaite ardemment que vous le retrouviez, mais sous certaines conditions. Vous devez comprendre les motivations de sa disparition. »

Message suivant.

« Je ne suis qu'une intermédiaire. Mon prénom est Sandrine. Je dois simplement vous guider vers lui. Je ne suis pas payée pour le faire. Faites-moi confiance, je suis du même côté que vous. Je vous recontacte. »

8

Aujourd'hui

Martine déplie délicatement la lettre et commence à lire en murmurant les mots, bercée par les sanglots saccadés d'Odile.

« J'espère que vous êtes la personne ayant trouvé l'indice n° 1.

Dans le cas contraire, tant pis, mais cela ne change rien à la suite du programme.

Je tiens toutefois à vous préciser ceci :

Vous êtes-vous demandé pourquoi ce sont précisément ces personnes invitées ce soir ?

Vous en faites partie, moi également.

Ne connaissant ni votre capacité, ni votre motivation, ni votre identité, je me dois d'imposer une règle simple. Vous devez impérativement, seul, je précise, trouver le dénominateur commun à tous les convives. Le respect de cette règle est primordial, votre vie et celle de vos compagnons d'infortune en dépendent.

La partie est déjà commencée, plus rien ne l'arrêtera. Ne prenez rien à la légère !

Voici le deuxième indice :

Le guacamole est un savoureux mélange d'êtres mûrs au cœur dur, d'ambiance piquante, d'une belle plante sexy et de sang frais. »

Martine en reste bouche bée. Elle se laisse choir dans le fauteuil crapaud. Elle parcourt la lettre une deuxième fois pour s'en convaincre. Pas de doute possible. Elle relève la tête, ses yeux se perdent dans les cases vides du dressing, son cerveau prend le relais. Elle reste abasourdie par ce qu'elle vient de découvrir. Cela ne peut être qu'une farce de mauvais goût. Ce qui est écrit est inconcevable. Et pourtant…

Martine reprend son souffle. Trop d'informations se bousculent dans son esprit ; elle doit faire le tri, reprendre depuis le début. Elle ne sait comment encaisser ce nouveau fait.

Doit-elle prendre cela au sérieux ou est-ce la suite idiote de ce canular amer ?

Elle place une troisième fois la missive devant ses yeux et tente d'en décortiquer certains passages.

« Vous en faites partie, moi également ».

L'auteur de cette lettre est parmi les invités. Complice de Martin, évidemment. Martine visionne dans son esprit chaque convive de la soirée. Elle écarte son mari de la liste des suspects. Elle ne connaît

personne, donc tous les autres sont potentiellement soupçonnables.

« Votre vie et celle de vos compagnons d'infortune en dépendent ».

Cette phrase est déconcertante. Ce complice pourrait s'avérer être un assassin ? Pourquoi vouloir la mort de tous ? Une légère frayeur envahit l'épouse du médecin. L'enfermement alimente cet état d'angoisse. Cela ne reste qu'une menace pour le moment.

Un dénominateur commun est à trouver. Martine n'a rencontré la plupart des invités qu'aujourd'hui. Quel lien pourrait-il tous les unir ? Hormis Martin, elle ne voit pas.

« J'espère que vous êtes la personne ayant trouvé l'indice n° 1 ».

Ce qui semble logique, c'est qu'une autre lettre existe.

Est-elle cachée dans le dressing ?

La quinquagénaire fouille à tout hasard les autres vêtements, sans succès.

A-t-elle été trouvée ?

Ou est-elle ailleurs ?

Évidemment, l'enveloppe a été placée volontairement de façon visible. Lui était-elle destinée ? Apparemment pas. Certainement au détenteur de la première. Ce qui signifie qu'une autre personne est dans la confidence.

Trop de questions restent en suspens. Martine se doit, dans un premier temps, de se rapprocher, soit de la lettre à l'indice numéro 1, soit de celui l'ayant en sa possession. Elle est très terre à terre et reste peu encline à plonger dans ce genre d'élucubrations.

Elle relit pourtant, à voix basse, l'indice.

« Le guacamole est un savoureux mélange d'êtres mûrs au cœur dur, d'ambiance piquante, d'une belle plante sexy et de sang frais ».

C'est récité comme l'énoncé d'une recette. Le guacamole est à base d'avocats.

Cette tirade dénoncerait-elle Odile ?

L'épouse du médecin tourne la tête dans la direction de l'alitée, toujours en position fœtale. Elle semble épuisée par toute cette agitation.

Aurait-elle découvert cette fameuse première enveloppe ?

Martine est certes chamboulée par ces récents écrits, mais de là à exploser en crise de nerfs. Il doit y avoir autre explication. Un interrogatoire forcé serait inapproprié pour l'heure. Cependant, le second indice semble bien la désigner.

Que cache-t-elle ?

9

Quelques jours plus tôt

Audrick est assis sur un confortable tabouret, devant un comptoir mélaminé. Il se trouve de nouveau dans un bar-tabac, proche de Pérenchies. Il y est entré pour acheter un paquet de cigarettes et en a profité pour prendre une consommation. Il doit patienter. Il se convainc de joindre l'utile à l'agréable.

Il avale une gorgée, laissant ses yeux vagabonder.

Détailler les personnes alentour fait partie de son quotidien. Il est très observateur. C'est même devenu instinctif, presque obsessionnel. Une assurance impérieuse lui permettant de contrôler l'hypothétique agressivité environnante. Son activité professionnelle lui en donne souvent l'occasion.

Pour l'heure, rien d'inquiétant. Des habitués de l'établissement, des ouvriers de chantier de passage et un flot incessant de consommateurs de nicotine, une substance psychoactive l'amenant à sortir en fumer une.

Après plusieurs bouffées, il entend claironner son portable. À la vue du nom du correspondant affiché sur l'écran, Audrick décroche aussitôt.

— Je t'écoute, Williams.

— Excuse-moi de ne pas avoir répondu plus tôt, mais ton gars n'a rien d'extraordinaire. J'ai tenté de chercher un peu, mais…

— Tu peux préciser ?

— Je n'ai rien à t'apprendre de plus. Célibataire, sans enfant. Casier vierge. Diplômé d'entomologie. Le gars sans histoire.

— Un lien avec Diego ?

— Aucun. En tout cas, il n'est pas visible ou extrêmement fin. Mais… Pourquoi t'intéresses-tu à ce type ?

— Une piste à explorer… Tu n'as vraiment rien ?

— J'ai bien un petit défaut, mais je ne suis pas sûr que cela puisse vraiment t'intéresser.

— Dis toujours.

— C'est un passionné de poker. Il est présent dans beaucoup de tournois et parties improvisés. Mais d'après mes sources, ce n'est pas un foudre de guerre.

— Effectivement, tu ne m'apprends rien…

Audrick tire quelques taffes, laissant son esprit à la réflexion.

— Apparemment, reprend-il, il aurait quitté son domicile depuis plusieurs jours, sans laisser d'adresse ni de point de chute. Comme

Diego. Pourrais-tu essayer de me retrouver sa trace ?

— C'est comme chercher une aiguille dans une meule de foin, tu n'as pas plus simple comme demande ?

Un sourire ponctue cette remarque.

— Je ne te le demanderais pas si ce n'était pas important.

— Ce type va t'aider à retrouver Diego ?

— Je n'en sais rien. Je l'espère. La similitude avec la disparition de Diego est assez troublante.

— Tu penses qu'ils auraient…

— Cela n'a peut-être rien à voir, en fait. Je suis tombé sur deux types très louches chez ce Teddy. Ils n'avaient pas l'intention de plaisanter. Apparemment, il leur doit de l'argent et ces deux gros bras étaient plutôt motivés à le récupérer assez rapidement.

— Effectivement, il n'a pas l'air net, ton gars.

— Bon. Je vais te laisser. Dès que tu as quelque chose de concret, tu me rappelles.

— À ton service.

En mettant fin à la communication, Audrick aperçoit la réception d'un nouveau message. Il active aussitôt l'icône de l'index.

« Êtes-vous toujours disposé à retrouver Diego ? »

L'homme ne répond pas.

Il hésite.

Pourtant, il doit se l'avouer, c'est la seule piste sérieuse qu'il possède.

Il active les doigts sur l'écran.

« Puis-je faire autrement que de me soumettre à la volonté de Diego ? »

« Prenez cela pour un compliment ; j'en suis heureuse. »

« Sauriez-vous où se trouve ce Teddy, par hasard ? »

« C'est possible. »

« C'est possible ! Ce n'est pas une réponse. »

« C'est la seule que je peux vous fournir pour le moment. Êtes-vous prêt à poursuivre ? »

« Ce Teddy doit apparemment de l'argent à des personnes importantes, à cause de son addiction au poker. Quel rapport avec Diego ? »

« Soyez patient. Le puzzle prendra forme lorsque vous aurez toutes les pièces. »

« Je n'aime pas ce genre de casse-tête. »

« La vie de Diego est en jeu. Soyez coopératif, je vous en prie. »

« OK… Quelle est la suite ? »

La Suzuki s'immobilise entre les bandes blanches. Poignée de places délimitées et peintes sur le macadam d'un parking proche d'un groupe d'immeubles d'un quartier populaire. Des bâtiments sagement alignés en épi, face à l'une des voies principales de l'agglomération. La rue Sadi-Carnot.

Une artère importante, très fréquentée, de la ville d'Haubourdin.

Comme à son habitude, Audrick allume une cigarette en sortant du véhicule. Manie récurrente. Cela lui permet de faire le point avant toute action. Ses yeux fixent le trottoir lui faisant face. Plus précisément les vitrines brouillées d'un cabinet d'avocats.

Il tire vigoureusement sur la clope. Pensif.

Après avoir écrasé la cigarette et traversé la rue, Audrick pousse la porte de l'établissement des experts en droit. Un comptoir l'accueille, investi par une jeune femme visiblement occupée. De part et d'autre, deux bureaux se font face et une salle d'attente est aménagée à l'entrée.

— Que puis-je pour vous ? lance sèchement la secrétaire, la tête dans des polycopiés.

— Je suis venu voir Maître Odile Mérinauce.

— Vous aviez rendez-vous ?

— Non, du tout.

— Maître Mérinauce ne reçoit que sur rendez-vous.

— J'entends bien, mais je n'ai eu ses coordonnées que récemment.

— Il vous faut un rendez-vous si vous souhaitez voir Maître Mérinauce.

— Puis-je, peut-être, en prendre un ?

— Pour quel type d'affaires ?

— C'est au sujet d'une disparition et…

— Nous ne nous occupons pas de disparitions, coupe-t-elle froidement, faut aller voir la police pour ça.

L'homme sourit, presque narquois. La secrétaire continue de s'affairer sans lever le visage.

— Maître Mérinauce, justifie Audrick, possède des informations importantes sur cette disparition justement. J'aurais aimé en débattre avec elle.

Les yeux de la jeune femme se lèvent et viennent fustiger l'homme insistant. Ce dernier tire les commissures au plus près des oreilles.

— Possible, ce rendez-vous ?

Résignée, l'employée tapote sur le clavier de l'ordinateur.

— Je n'ai rien avant la semaine prochaine…

Audrick ressort du cabinet, moyennement satisfait. Il saisit son smartphone et pianote sur l'écran.

« Avocate non disponible. C'était à prévoir. Quel intérêt ? »

La réponse n'étant toujours pas instantanée, il s'autorise une nouvelle cigarette. Il s'immobilise sur le trottoir et laisse son regard vagabonder sur les immeubles de l'autre côté de la rue, notamment les balconnets plus ou moins fleuris. Les appartements sont très certainement des logements sociaux, mais aucune importance.

La réception d'un nouveau SMS se fait entendre.

« L'avocate est la référence. Franck Bonze est le rapport. Renseignez-vous au garage le plus proche. »

Le visage d'Audrick affiche une moue d'exaspération. Ce jeu de piste l'agace, mais il n'a pas le choix. Diego semble imposer les règles. Il doit pourtant le retrouver, c'est sa mission absolue.

Une personne l'aborde. C'est un homme, il est jeune, la vingtaine. Il porte un pantalon de survêtement et un pull à capuche. Une des célèbres marques de *sportswear* est inscrite en rouge sur la poitrine.

— Excusez-moi, vous n'auriez pas une cigarette ? mendie-t-il.

Audrick présente, indifférent, le paquet ouvert, l'inconnu en saisit une.

— Du feu aussi ? insiste-t-il grossièrement.

Les yeux d'Audrick se plongent dans ceux du jeune homme. Ils expriment un regard noir, comme sorti des ténèbres. Le quémandeur effectue un mouvement de recul.

— Je ne veux pas d'ennui, *man*, prie-t-il.

— Sais-tu où se trouve le garage le plus proche ?

— Oui, bien sûr. À sept cents, huit cents mètres en remontant vers le centre-ville.

L'homme tourne la tête dans la direction indiquée par la main tendue.

— En deux minutes, vous y êtes, poursuit-il, vous êtes en panne ?

— Je te remercie, balance Audrick en voulant congédier son interlocuteur.

— Et pour le feu ?

Les effluves d'essence, d'huile et de graisse, si caractéristiques des établissements professionnels de dépannage automobile, viennent chatouiller les narines d'Audrick, dès son approche. Des bruits métalliques sont également perceptibles, ainsi que des ronronnements de moteur.

Il reste, quelques secondes, planté devant l'entrée réservée aux

véhicules, afin de s'imprégner des lieux. Il a toujours aimé la mécanique, surtout les jolies cylindrées. Celles présentes restent toutefois des citadines de type classique. Trois mécaniciens en tenue s'affairent autour de certaines d'entre elles.

Audrick entre. Il tente d'apostropher le plus disponible, de son point de vue. Ce dernier, par amabilité, saisit un torchon et se frotte les mains. Un sourire courtois anime son visage.

— Veuillez m'excuser, s'avance Audrick, je cherche Franck Bonze.

— Franck ?

— Oui.

— C'est celui qui est sous la Mégane, là-bas.

— Merci.

L'homme rejoint immédiatement le désigné. L'employé est effectivement dans une fosse, sous le châssis de la Renault, secouant vigoureusement la ligne de pot.

— Excusez-moi, vous êtes bien Franck ?

Le mécanicien se tourne dans sa direction. Il est de stature athlétique et son visage exprime un certain charisme. Son nez droit et ses pommettes saillantes, surplombant des joues creuses, le gratifient d'un physique de jeune premier. Son regard émeraude éclaire avec efficacité l'ensemble de ce faciès affable. Il porte à peine la vingtaine d'années.

— Oui. Je peux vous aider ?

— J'aurais besoin de discuter avec vous d'un sujet, disons assez délicat.

— Je vous connais ?

— Non, du tout.

— Vous êtes de la police ?

— Non, rassurez-vous, mais je préférerais que nous soyons dans un endroit moins bruyant, plus à l'écart.

— C'est urgent ?

— Cela peut le devenir.

— Si vous pouvez patienter, et si ce n'est pas trop long, j'ai ma pause dans une vingtaine de minutes.

— OK, je peux attendre, sourit le visiteur.

— Vous avez un distributeur de café près du comptoir, dans la salle d'attente à l'entrée. Je vous rejoins après…

Audrick s'installe dans la pièce indiquée.

L'employé derrière le comptoir, certainement le responsable d'atelier, l'accueille d'un sourire avant de s'échapper par une autre sortie. Une table basse et des fauteuils en cuir se trouvent près de l'automate aux boissons lyophilisées. Il sélectionne un espresso long sur celui-ci, après avoir inséré la monnaie correspondante. Il agrippe le gobelet et se place devant la grande baie vitrée, laissant son regard

s'abandonner sur l'activité de la rue.

Le mécanicien fait son apparition, les mains lavées, les manches retroussées. Il tend la droite en guise de salut.

— J'ai le temps de me prendre un café, sollicite-t-il ironiquement.

— Faites.

L'employé n'incruste aucune rondelle de métal comme son prédécesseur, mais une clé de couleur accrochée à un porte-clés.

— Je vous écoute, prie-t-il.

— Connaissez-vous Maître Odile Mérinauce ?

— Oui, rétorque-t-il d'un air inquiet.

— Vous pouvez m'en dire plus ?

— Elle a été mon avocate.

— Un litige avec votre employeur ?

— Non, du tout… Mais pourquoi me posez-vous toutes ces questions ? Et puis, qui êtes-vous, d'abord ?

Audrick s'était préparé à recevoir ce genre de réticences. Il se devait de posséder une raison valable afin de justifier cet interrogatoire. Une explication crédible surtout.

— Mon frère a disparu, ment-il, et je soupçonne cette avocate de ne pas être étrangère à cet évanouissement bizarre et soudain dans la nature.

— Je suis désolé pour votre frangin, mais qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ?

— Vous la connaissez bien ?

— Sans plus. Pourquoi vous n'allez pas la voir ?

— Je ne peux pas m'engager dans un affrontement direct, elle se braquerait aussitôt. Il me faut comprendre ses méthodes de fonctionnement, au travers des dires de ses anciens clients. Vous comprenez ?

— Non, pas du tout… Il n'y aurait pas une histoire de secret professionnel ?

— De sa part, oui, effectivement. Pas de la vôtre.

— Et pourquoi vous aiderais-je ?

Audrick baisse la tête, plaçant le front dans l'une de ses paumes de main. Il expire vigoureusement.

— Je ne veux pas vous supplier, reprend-il, ni tomber dans la psychose de bas étage, mais je crains que mon frère ne se soit fait embobiner et qu'il risque d'en payer fortement le prix, ainsi que sa famille, d'ailleurs.

De longues secondes s'égrènent avant que Franck ne reprenne la parole.

— Je me doutais bien qu'elle n'était pas nette, cette gonzesse.

— Que voulez-vous dire ?

— Écoutez, je dois reprendre le boulot, les clients n'attendent pas,

ni mon patron. Je termine dans deux heures. Si vous voulez, on peut en parler après, devant une bonne bière. Enfin, si vous l'offrez.

— J'en serais ravi. Vous avez un endroit précis où je peux vous attendre ?

— Dans le centre, face à la mairie, il y a un bar-tabac…

— Je connais, coupe Audrick.

Franck pousse la porte vitrée et pénètre dans l'établissement. Il salue plusieurs clients accoudés au bar et plus précisément le gérant derrière son comptoir. Un rapide coup d'œil vers les tables lui confirme la présence de l'homme à la veste sombre.

Il lui sourit.

— Comme d'habitude, Franck ? sonde le barman.

— Ouais, mais je vais m'installer à table.

Le mécanicien tourne les talons et rejoint son visiteur. Le serveur lui amène la chope de bière, prenant soin, au préalable, de placer dessous un sous-bock cartonné.

— Elle est pour moi, précise Audrick en saisissant le ticket de caisse.

Franck saisit le verre et le brandit devant lui.

— Eh bien, santé, alors !

— Santé ! imite timidement Audrick.

Le mécanicien ingurgite une bonne lampée avant de reposer le verre presque vidé de la moitié de son contenu.

— Ça fait du bien, une bière bien fraîche après l'boulot, commente-t-il.

L'attitude hardie du jeune homme est assez paradoxale avec ce physique de bellâtre que les magazines et les affiches publicitaires répandent avec outrance. Il pourrait être en toute quiétude l'égérie d'une grande marque de cosmétiques pour homme, mais son parfum demeure cette calamine souillée absorbée par les pores de la peau.

— Alors comme ça, votre frangin s'est fait agripper par la veuve noire ?

— La veuve noire ?

— C'est une expression, ricane-t-il, c'est en rapport avec la robe d'avocat… Cela dit, elle n'est pas farouche, la demoiselle.

— Pas farouche ?

— Elle aime séduire. C'est une chasseuse.

— Une mangeuse d'hommes ?

— Vous avez vu, elle est assez jolie et elle le sait. Elle en joue, même. Les mecs normaux ne restent pas de marbre devant son charme et… ses formes, si vous voyez ce que je veux dire.

— Et vous, vous êtes resté insensible ?

— Je n'ai rien eu à faire, c'est elle qui m'a sauté dessus. Pas pour me déplaire, je dois l'avouer. Elle était vachement amoureuse et j'en ai

profité. J'étais un jeune con à l'époque.

— À l'époque ?

— Ouais, il y a un peu plus de deux ans.

Franck termine son verre. Audrick se sent presque obligé de proposer.

— Vous en reprenez une ?

— Je ne vais pas repartir sur une jambe, plaisante-t-il.

Après la commande passée, Audrick tente de recentrer la conversation.

— Elle était votre avocate, il y a deux ans, c'est ça ?

— Ouais, j'étais mineur à l'époque. Elle était commise d'office.

— Mineur ?

— Oui, dix-sept ans à peine.

— Sans indiscrétion, pour quelles raisons ?

Avant de répondre, le mécanicien porte son verre aux lèvres.

— Comme je vous le disais, j'étais un jeune con d'adolescent. Je voulais jouer les caïds, impressionner les potes, prouver que j'en avais dans le pantalon, vous voyez ?

Audrick reste muet, mais affiche une moue compréhensive.

— Je me suis collé à une bande de petits braqueurs, poursuit-il en baissant volontairement la voix, des potes de collège. Ils se spécialisaient dans le nettoyage de petits pavillons. Télévision, *home* cinéma, ordinateur portable… enfin, vous voyez le genre. Un mec les avait lâchés et il leur fallait un remplaçant, j'avais besoin de fric, ça s'est fait tout naturellement.

Audrick reste impressionné. Se confier ainsi au premier inconnu le surprend. Aucune crainte d'être contredit ou dénoncé. Certainement cette vanité de jeune mâle en quête d'identité forte.

— Tout se passait plutôt bien lors de nos visites, c'est cet abruti de receleur qui s'est fait pincer. Il ne lui a pas fallu longtemps pour balancer tout le monde, à cette p'tite merde. Heureusement pour lui qu'il a quitté la région, je me serais fait un plaisir de lui apprendre le respect.

— Vous êtes donc passé devant le tribunal.

— Oui, en comparution immédiate, comme ils disent.

— Et vous avez écopé d'une condamnation ?

— Pas moi. Mes potes, eux, oui, mais ils n'avaient pas mon adorable avocate blonde. J'avais un avantage sur eux, elle était amoureuse de moi. J'ai profité de la situation, je sais, c'est cruel, mais vous auriez fait la même chose à ma place. C'était un beau p'tit lot, quoiqu'un peu trop vieille pour moi. Notre histoire n'a pas duré longtemps, mais j'ai beaucoup apprécié.

Il saisit de nouveau sa bière.

— Ce que je ne comprends pas, c'est ce qu'a pu faire votre avocate

pour vous éviter une peine de prison.

— Vous ne connaissez pas les pouvoirs de l'amour.

— J'avoue avoir quelques lacunes…

— Je lui ai donné le change. Je lui ai fait gober que j'étais aussi très amoureux d'elle et que si j'allais en taule, notre histoire serait compromise. J'y ai versé quelques larmes pour l'effet, ça a tout de suite fonctionné.

Un sentiment de dégoût prit Audrick à la gorge.

— Vous faisiez partie de la dénonciation ?

— Exact, mais Odile, j'avais oublié de préciser son prénom, s'est arrangée pour me trouver un alibi en béton et, de ce fait, m'innocenter de la liste du receleur.

— Un alibi ?

— Oui, une très bonne amie à elle venue se porter témoin de ma présence à ses côtés, les soirées des jours des cambriolages recensés. Pour appuyer ma crédibilité, sur les conseils d'Odile, j'ai avoué connaître effectivement les autres types, mais que j'avais refusé leur offre, étant occupé ces jours-là. Du coup, non-lieu. Parfait.

— Depuis vous n'êtes pas resté en contact avec l'avocate ?

— J'ai dû mettre fin à notre relation, elle devenait pénible. Déjà, elle était beaucoup trop vieille pour moi, presque vingt ans de différence d'âge, vous vous rendez compte ? Et puis, je ne suis pas du genre à m'investir dans une relation durable. Les plans cul me suffisent largement.

— Elle a dû mal la prendre, cette rupture, surtout après tout ce qu'elle a fait pour vous.

— C'est la vie.

— Bon, tente-t-il de conclure en se levant de la chaise, je pense que j'en sais suffisamment.

— Vous savez, elle a plus grave que la peine de cœur.

— …

— J'ai reçu un coup de fil, y a quelques jours m'annonçant qu'une personne était au courant du faux témoignage.

— Qui ?

— Il ne m'a pas donné son nom, mais c'était un mec, c'est sûr…

10

Aujourd'hui

Martine replie la lettre, l'insère dans l'enveloppe et la place sous une pile de pulls, ne pouvant la garder en main. Elle émet toutefois l'espoir qu'elle ne soit pas découverte par un tiers. Sa nouvelle quête est désormais de retrouver celle recelant l'indice numéro un.

Cependant, son intuition était bonne ; on lui cache bien des choses. Les mots de l'avocate prennent de suite un sens. Sa peur de mourir vient de là. Odile doit être au courant, elle a dû certainement lire la lettre. Mais d'après ses dires, elle ne serait pas la seule. Martine se remémore justement cette phrase « Ils ne vous ont rien dit ? ».

D'autres sont donc au courant.

Lesquels ?

Ce qui perturbe l'épouse du docteur en laboratoire, c'est l'avertissement bien précis de la lettre.

« Je me dois d'imposer une règle simple. Vous devez impérativement, seul, je précise, trouver le dénominateur commun à tous les convives. Le respect de cette règle est primordial, votre vie et celle de vos compagnons d'infortune en dépendent ».

Ont-ils mis la vie de tout le monde en danger ?

Martine sort du dressing et s'approche d'Odile, ses sanglots semblent s'être atténués. Elle détaille son visage, dégage quelques mèches blondes, ses yeux sont éteints. L'avocate s'est assoupie, certainement abattue par toutes ces émotions. Martine sourit d'apaisement.

Elle retourne rapidement dans la penderie et attrape une fine couverture. Puis, elle recouvre l'avocate et la borde en évitant de trop la chahuter.

Elle quitte la chambre, marquant toutefois un arrêt dans l'encadrement de la porte. Elle jette un dernier regard sur ce corps endormi, sourit de nouveau, puis s'échappe en tournant les talons.

Martine rejoint la salle à manger, s'assoit à côté de son mari, le visage fermé mais les yeux inquisiteurs. Le docteur en laboratoire l'interroge.

— Que se passe-t-il ? Tu en fais une tête !

— Je me fais du souci pour Odile, rétorque-t-elle presque machinalement.

— Je pense qu'elle est un peu trop sensible…

— Tout le monde ne possède pas un cœur de pierre comme toi.

Raymond ne répond pas, il se contente de porter son verre de vin aux lèvres.

— Justement, comment va-t-elle ? s'enquiert Thierry.

— Elle s'est endormie.

— C'est une bonne chose.

— C'est parfait, s'insurge Christophe, la demoiselle s'accorde une petite sieste pendant que nous sommes là à nous morfondre, coincés comme de vulgaires cobayes.

— Des personnes sont plus sensibles que d'autres, commente Johanna.

— En parlant de souris justement, recentre Martine, elle ne semblait pas être traumatisée par ce rongeur, mais plutôt par autre chose…

— Vous lui avez parlé ?

— Très brièvement, mais assez pour m'avouer être en panique pour sa vie et les nôtres d'ailleurs. Et cela n'avait rien à voir avec une quelconque souris.

— Pour nos vies ? s'étonne Raymond.

— Une personne parmi nous, reprend-elle, peut-être même plusieurs, sait quelque chose. Je n'ai aucune idée de son identité, mais Odile la connaît. Cette personne détient une information apparemment très grave au point d'avoir choqué notre pauvre avocate.

Tous les regards se croisent.

— Et je certifie qu'elle est à cette table en ce moment.

— Nous étions déjà au courant qu'un complice était parmi nous, atteste Johanna, vous n'allez pas nous refaire le coup d'Odile.

— Oui, mais cette fois-ci, les circonstances sont un peu plus sérieuses.

— De quoi veux-tu parler, Martine ? réagit son époux.

— Nous sommes menacés de mort.

— Qu'est-ce que vous racontez ? bondit Christophe.

— Martine, voyons !

— Je suis très sérieuse, et je vais vous en apporter la preuve.

L'épouse du laborantin se lève brusquement et s'échappe par le couloir, laissant l'assemblée dubitative.

Elle réapparaît quelques minutes plus tard et jette immédiatement l'enveloppe bleue sur la table.

— Voilà ce que j'ai trouvé dans le dressing de la chambre.

Tous les yeux se focalisent sur l'objet azuré.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Raymond.

— Indice n° 2 ? lit Christophe.

Thierry reste muet, attentif.

— C'est le petit jeu de notre ami Martin et de son complice.

— Un jeu ?

Le banquier saisit le rectangle de papier, le décachette et déplie la lettre. Il la lit à haute voix. Au fur et à mesure, les yeux de certains

convives s'écarquillent.

— Qu'est-ce que cela signifie ? grogne le docteur.

— J'aimerais bien le savoir, confirme son épouse.

Christophe brandit la feuille manuscrite.

— Qui a bien pu écrire ça ? Et dans quel but ? Nous faire peur ?

— Plutôt nous mettre en condition, avance le géologue.

— En condition de quoi ?

— Je pense saisir ce que veut dire Thierry, s'intercale Johanna.

— Pouvez-vous nous éclairer ?

— Le meurtrier nous a placés dans une situation d'*Escape Game*. Très tendance. Nous sommes enfermés dans un endroit clos dont la seule sortie possible est la résolution de plusieurs énigmes. Les nôtres sont dispersées un peu partout dans l'appartement, à nous de mettre la main dessus.

— Pourquoi dîtes-vous le meurtrier ? souligne Martine.

— Euh… Meurtrier ? J'ai dû faire un lapsus involontaire… Voyez, je suis déjà conditionnée, s'amuse l'assistante.

— Eh bien, grogne le banquier, je n'ai pas envie de jouer.

— Et moi, je commence plutôt à perdre patience, appuie Raymond.

— Apparemment, intervient Rémi, il y aurait aussi un indice numéro 1 ? Vous l'avez, Martine ?

— Justement, je le cherche. Mais peut-être que l'un d'entre vous, lance-t-elle en fustigeant du regard les autres convives, sait où il se trouve ?

Personne ne répond.

Elle saisit la missive et la place devant les yeux.

— Le respect de cette règle est primordial, prononce-t-elle, votre vie et celle de vos compagnons d'infortune en dépendent. Vous pensez que nous sommes vraiment menacés ?

— Je pense que c'est dans la continuité de la plaisanterie, tente d'apaiser Christophe, rien de bien alarmant. En revanche, j'aimerais bien mettre la main sur l'auteur. J'avoue qu'il m'intrigue à présent.

— Je ne dirais pas comme vous, s'intercale Rémi.

— Je suis assez d'accord.

— Voyons, Martine, gronde Raymond, tu lis un peu trop de romans policiers. Ça te monte à la tête, ma chérie. Nous sommes juste invités ce soir par une connaissance commune, certes absente pour le moment, et, pour pimenter la soirée, il a mis en place ce genre de blague puérile pour instaurer une ambiance lugubre. Nous nous connaissons à peine, donc plus facile à mettre en situation. Franchement, vois-tu, ou plutôt, imagines-tu un tueur parmi nous ?

L'épouse ne sait que répondre, elle se contente de pincer les lèvres de doute.

— Cette histoire de guacamole cité dans l'indice, souligne

l'assistante du maître d'ouvrage, c'est pour l'avocate ? A-t-elle un rapport avec toute cette histoire ?

— Je l'ignore encore. L'indice numéro 1 pourrait peut-être nous éclairer.

— Vous n'allez tout de même pas cautionner cette mascarade ?

— Et pourquoi pas ? Nous n'avons rien d'autre à faire de toute façon.

— Pff…

— Cela pourrait s'avérer amusant, tout compte fait, approuve Rémi.

— Et toi qu'est-ce t'en penses ? demande Johanna en se retournant vers Thierry. Tu ne dis plus rien depuis tout à l'heure.

Le géologue laisse volontairement s'évaporer quelques secondes dans l'atmosphère.

— Ouais, ouais, pourquoi pas…

Christophe se lève brusquement, prêt à quitter la table. Il sourit courtoisement aux convives avant de tourner les talons.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? apostrophe Johanna.

— Je viens de penser à une chose…

— Comme ça, d'un seul coup ? ajoute le médecin.

— Je dois certainement me tromper, mais je préfère vérifier.

— Vérifier quoi ?

— À quoi pensez-vous ?

— Une chose qui me chiffonne…

— Dites-le-nous, s'il vous plaît.

— OK, je vais vous exposer mon raisonnement…

Tous les visages se tournent vers le banquier.

— Vous êtes tous d'accord avec moi, que la lettre déposée sur le carton tout à l'heure était bien manuscrite…

Personne ne contredit.

— Que celle que nous avons à présent est aussi manuscrite…

Toujours aucune réaction.

— J'aimerais assez comparer les deux écritures. Je suis sûr et certain que ce sont les mêmes. De plus, nous avons oublié le carton, dans toute cette histoire. Il doit certainement renfermer la solution ou l'explication de tout ceci. Les lettres ne sont pas juste là pour nous y amener tout au long de la soirée, à peu près vers minuit, si j'ai bien compris le petit manège de Martin.

— Sherlock Holmes, nous voilà, raille Rémi.

— Je n'avais pas pensé à ça, admet volontiers Martine.

— Nous n'avons plus qu'un seul moyen de le savoir, déclare Raymond.

C'est au tour de Thierry de se lever précipitamment.

— Laissez tomber pour l'indice numéro 1…

Tous les yeux se dirigent immédiatement vers lui. Le géologue sort

une enveloppe pliée en deux et la dépose sur la table.

— La voilà…

— Et tu comptais nous le dire quand ? enrage Johanna.

— Je sais, mais…

— La fameuse lettre du cagibi, souligne l'architecte d'intérieur.

— J'aurais cherché encore longtemps, grogne Martine.

— C'est donc vous le fameux complice de Martin.

— Absolument pas, se justifie Thierry, je suis tombé dessus par hasard, comme Martine pour la numéro deux.

— Pourquoi ne pas nous en avoir dévoilé son existence auparavant ?

— Je ne sais pas. Je pensais avoir un avantage sur tout le monde, notamment le complice. C'était idiot, je vous l'avoue. Je me suis bêtement laissé convaincre par cette phrase de menace. J'en suis désolé.

— Merci pour la confiance, souligne Johanna.

— Au moins, nous gagnons du temps, se permet Raymond sur un ton sarcastique.

— Et que dit-elle ? interroge Christophe.

Thierry saisit de nouveau l'enveloppe et la tend à Johanna.

— Moi, je la connais déjà, confesse-t-il.

L'assistante déplie délicatement la lettre et laisse ses pupilles parcourir les phrases calligraphiées.

— À haute voix, s'il vous plaît, s'impatiente le banquier.

Les paroles de l'assistante du maître d'ouvrage font mouche. L'auditoire est absorbé, concentré. Plusieurs phrases sont similaires à la précédente, et à présent, tout le monde se focalise sur l'indice.

« Les pèlerins de Saintonge ont-ils reposé leurs pattes devant les falaises anglaises ? »

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de pèlerins ? râle Raymond.

— Peut-être des moines anglicans, suggère son épouse.

— Quel rapport ?

— Et si nous demandions à notre spécialiste en étude des sols, bifurque Rémi, il doit certainement avoir une petite idée là-dessus.

Comme à l'accoutumée, les yeux de Thierry fustigent ceux de l'architecte.

— En as-tu une ? appuie Johanna.

Le géologue marque volontairement un temps d'arrêt, scrutant le regard de chaque convive.

— Les pèlerins de Saintonge sont des insectes, entame-t-il, des termites pour être exact, très voraces. Ils n'ont pas comme résidence connue le nord de la France. Notamment la Côte d'Opale, lieu défini face aux falaises britanniques. Cependant, pour des raisons que je qualifierais de professionnelles, ils furent amenés en grand nombre dans la région, plus précisément sur nos belles côtes bordant la

Manche.

— Et que viennent faire ces termites dans l'histoire ?

Thierry sourit.

— Je viens de vous le dire, les termites sont des insectes. Et, d'après vous, qui parmi nous est spécialiste de ces petites bébêtes ?

— L'entomologiste !

— Teddy !

— Exact.

— Où est-il justement ? souligne Martine.

— La dernière fois que je l'ai quitté, confesse le géologue, il était dans la cuisine en train de siroter une bière.

— Faudrait lui demander la raison de cette invasion voulue, propose Johanna.

— J'ai mieux…

Toute l'assemblée reste pendue aux lèvres de Thierry.

— Pourquoi, reprend-il, ne pas demander directement à Christophe ?

— Je ne saisis pas, rétorque ce dernier.

— Voyons, monsieur le banquier.

— …

— C'est vous qui avez proposé ce contrat à Teddy, pour le compte de Martin.

Les autres convives affichent des moues interrogatives.

— Il ne m'a pas laissé le choix, confesse Christophe, monsieur Savarin savait que…

11

Le récit du banquier.

Christophe s'approche de la chaise, mais ne s'assoit pas. Il saisit la bouteille de vin et remplit son verre.

— Vous permettez ? lance-t-il en levant le bras.

N'attendant aucune réponse, le financier enfile d'un coup sec le liquide grenat.

— Comment avez-vous appris que j'étais à l'origine de ce contrat ? poursuit-il.

Le géologue sourit.

— Je tiens cette information directement de la personne concernée.

— Vous n'avez pas fait que de parler souris, apparemment, dans cette cuisine.

— Tout à fait.

— Soit. Je ne peux donc le nier.

— Pourquoi deviez-vous engager un entomologiste ? intervient Raymond.

Le banquier pose finalement son fessier sur l'assise.

— C'est une assez longue histoire, mais je me suis permis de rendre ce petit service à monsieur Savarin.

— Martin avait besoin de termites ? ajoute Johanna.

— Excusez-moi, reprend Thierry, j'ai oublié de vous communiquer une donnée importante : l'invasion des insectes a provoqué le rapport d'insalubrité.

— Dans quel but ?

— Martin en avait besoin afin de pouvoir faire passer rapidement le permis de démolition du bâtiment infesté et, de ce fait, entreprendre à l'endroit libéré son projet immobilier que nous connaissons tous.

— Ce n'est pas très honnête comme procédé, souligne Martine.

— Tu sais, ma chérie, parfois, dans les affaires, des choses se font au détriment d'autres. Comme le dit l'expression : on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

— Et tu cautionnes ce genre de pratique ?

— Pourquoi rendre ce genre de service, monsieur le banquier ? recentre Rémi. Martin était tout à fait capable de s'en charger lui-même.

Christophe se frotte le front.

— Disons que monsieur Savarin était fort occupé à cette période. Je me devais également de lui renvoyer l'ascenseur en rapport avec une autre affaire. Cela m'a paru tout à fait naturel lorsqu'il me l'a demandé.

— Quelle affaire ?

— Rien de bien important.

— Je crois que si au contraire, insiste l'architecte.

Le visage de Christophe se ferme brusquement.

— Ne serait-ce pas cette sombre histoire de harcèlement sexuel ?

Tous les regards se focalisent sur le faciès du banquier.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Rappelez-vous, accentue cyniquement l'architecte, cette stagiaire, cheveux longs, noir ébène, yeux en amande…

— C'est une très vieille histoire… J'ai oublié depuis.

— Apparemment pas notre cher ami Martin.

— Possible… Et puis, d'abord, comment êtes-vous au courant de ça ?

— Des coupures de presse de l'époque étaient posées, parmi d'autres documents, sur le bureau de Savarin, lorsque je suis passé le voir. Il était absent, mais je n'ai pu m'empêcher de lire les articles.

— C'était un coup monté de toutes pièces.

— Vous vous en souvenez quand même un peu, raille Johanna.

— Que disaient ces articles ? s'intéresse Martine.

Rémi fouille dans sa mémoire.

— Ils disaient à peu près ceci : une jeune employée de banque porte plainte contre son tout jeune directeur, nommé récemment à ce poste. Elle l'accuse de harcèlement sexuel, de pressions subies au quotidien…

— Rien n'a été prouvé, gronde Christophe, que des affabulations. Certaines sont prêtes à tout pour obtenir de l'argent.

— Oui, mais la mauvaise publicité lorsque l'on démarre une grande carrière, c'est plutôt malvenu.

— Elle a été déboutée. Elle a eu beaucoup de chance que je ne me sois pas retourné contre elle. Un procès en diffamation lui aurait certainement causé un très grand préjudice.

— Le tribunal ne l'a pas condamnée justement pour faux témoignage ? réagit l'assistante.

— Elle n'a jamais été déboutée, comme vous dites, recadre Rémi, le procès n'a jamais eu lieu.

— Ah bon ?

— Elle a retiré sa plainte, confesse le banquier.

— Elle est devenue raisonnable ?

— Vous avez dû obligatoirement vous en séparer, de ce fait ?

— Elle a démissionné d'elle-même.

— Le remords…

— L'argent, justement, coupe l'architecte.

— L'argent ? répète de stupéfaction Martine.

— Ce qu'a oublié également de vous dire notre ami le banquier ici présent, c'est que le silence de la jeune femme a été acheté.

— Vous dites n'importe quoi, conteste le financier.

Les yeux des autres convives dévisagent de nouveau Christophe.

— Je n'ai jamais soudoyé qui que ce soit, affirme ce dernier.

— Vous, peut-être, mais pas Savarin. Vous étiez parfaitement au courant de cette petite transaction…

— Je ne sais pas ce qui me retient de vous mettre mon poing dans la figure, fulmine le directeur de banque en bondissant de son siège.

— La vérité, peut-être, provoque Rémi.

Thierry est obligé de retenir Christophe, prêt à sauter à la gorge de l'architecte.

— Calmez-vous, voyons ! ordonne le géologue.

— Comment savez-vous tout ça ? interroge immédiatement Martine.

— Je suis de nature curieuse et j'ai fait ma petite enquête. J'ai rencontré cette stagiaire, qui ne l'est plus depuis d'ailleurs. Elle m'a tout avoué. La somme était assez rondelette. L'accalmie d'une fonction de cette importance doit être à ce prix.

Le banquier laisse choir son corps entier sur la chaise, dépité.

— Quel était l'intérêt de Martin, s'enquiert Johanna, de payer cette jeune femme ?

— Ce sont des pratiques que Savarin affectionne tout particulièrement. Provoquer une espèce de chantage, afin d'obtenir tout ce qu'il veut des gens, quand il le veut.

— Un véritable requin d'affaires, commente Raymond.

— Vous avez l'air de l'avoir cerné mieux que moi, avoue l'assistante.

— J'aime bien tout connaître sur les gens avec qui j'entretiens des relations commerciales.

— Tout ça, attaque de nouveau Martine, ne nous dit pas la raison de ce contrat avec l'entomologiste.

— Christophe ?

Le banquier se redresse, prenant soin de caler sa colonne vertébrale dans l'arrondi du dossier. Il saisit la bouteille de bordeaux, mais renonce à remplir le verre.

— C'est plus raisonnable, approuve Johanna.

— Je pense que nous sommes tout ouïe, ajoute Raymond.

Christophe prend une grande respiration.

— Tout a été dit, enfin presque. Effectivement, Martin s'est arrangé pour que cette histoire coupe court, mais je ne lui avais rien demandé. Sans que je m'en rende compte, j'ai été pris au piège de son stratagème diabolique. Il garantissait la fin des agissements de cette stagiaire, en contrepartie je me rendais redevable, au besoin.

— Si, comme vous disiez, elle affabulait, coupe Thierry, qu'aviez-vous à craindre ? La combine de Martin devenait caduque.

Christophe ne répond pas, il se contente de baisser la tête.

— J'ai bien l'impression que vous ne nous avez pas tout dit, appuie

Martine en agitant son index.

— Effectivement, une information est à prendre en compte, mais je n'ose la dire, enfin l'avouer aussi facilement.

— Vous connaissiez cette jeune femme, renchérit Johanna.

— Oui.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que je la côtoyais fréquemment.

— Intimement ?

— Voilà.

— Bon, grogne Raymond, arrêtez de tourner autour du pot. Vous avez eu des rapports très intimes avec cette jeune femme.

Christophe se sert finalement un verre. Il ingurgite aussitôt son contenu.

— Effectivement. Et monsieur Savarin le savait, je ne sais comment, mais quoi qu'il en soit cela aurait pu avoir des conséquences néfastes durant le procès.

— Malin, ce Martin, souligne Thierry.

— Quand il m'a proposé de lui rendre ce petit service, je n'ai pas hésité, vous pensez bien. Cela payait ma dette, si je puis m'exprimer ainsi, me dégageant de toutes obligations.

— Ça va, ce n'était pas cher payé, commente Johanna.

— Détrompez-vous. Il me fallait un entomologiste ne pouvant refuser la proposition. Je devais trouver un moyen de pression. Teddy était endetté, l'occasion était trop belle. J'avoue ne pas être très fier, mais je n'avais nul autre choix. J'étais manipulé.

— Cela vous donne une bonne raison d'en vouloir à Savarin, rétorque Rémi.

— J'admets qu'au début je ressentais une certaine haine à son encontre. Je ne suis pas friand de ce genre de chantage. Nous avons eu une grande conversation et nous sommes tombés d'accord sur un point : l'intérêt professionnel. Ma conscience a fait le reste.

— Êtes-vous sûr qu'il ne s'en servira pas de nouveau pour obtenir d'autres petits services ?

— La plainte a été retirée. Je ne risque plus grand-chose à présent. Tout le monde y a trouvé son compte en définitive. Je ne suis peut-être pas irréprochable et je crois sincèrement au respect du code d'honneur de monsieur Savarin. Après tout, il m'a aussi invité à cette soirée, je pense que c'est un gage de garantie…

Johanna saisit les deux lettres. Elle les parcourt de nouveau brièvement.

— Qui me dit que vous n'êtes pas ce fameux complice ?

— Pourquoi le serais-je ?

— Votre chantage n'est peut-être pas tout à fait terminé ou vous trouvez ça amusant.

— C'est ridicule.

— Et si nous procédions à un petit test ?

— …

— Recopiez une partie de la lettre, nous pourrons ainsi comparer les écritures.

— Il n'est pas fiable ton test, Johanna, intervient Thierry, il peut tout à fait la modifier.

— Ce n'est pas aussi facile que tu le crois. Et puis, des similitudes ressortent toujours. À nous de les dénicher.

— Je n'ai pas besoin de votre test pour savoir que je ne suis en aucun cas le complice de qui que ce soit, enrage le banquier.

— Vous avez peur ?

— C'est ridicule, je vous dis !

— Pourquoi ne pas tous le faire ? propose Martine.

— Tout à fait d'accord avec vous, enchérit Rémi, faisons-le tous !

— Hors de question que je m'adonne à ce genre d'enfantillages, grogne de nouveau Christophe.

— Qu'est-ce que vous risquez ?

— Raymond, dites quelque chose, demande-t-il en appui.

— Je suis d'accord avec Thierry. Qu'est-ce que nous risquons ?

— Et pour Teddy et Odile ? s'enquiert l'épouse du laborantin.

— Ils feront le test dès qu'ils nous auront rejoints, quoique…

— C'est ridicule, répète plus impassible le banquier.

— En revanche, il va nous manquer du papier, constate Johanna.

— Je pense avoir vu une ramette de papier dans le cagibi, lorsque je suis passé prendre le tournevis, affirme le géologue, elle doit même être entamée, si je ne me trompe pas. Rémi, puis-je vous demander d'aller la chercher, s'il vous plaît ?

— Oui, bien sûr.

— Je vais en profiter, reprend Thierry, pour ramener Teddy parmi nous.

— Bonne idée, intervient Martine, je vais faire de même avec notre avocate. Si elle en est capable, évidemment.

— Bien, reprend à son tour Christophe, qui dit interlude, dit pause urinaire. Veuillez m'excuser, mais quand la vessie se fait pressante…

Ils quittent le séjour. Cependant, Thierry s'immobilise et tourne brusquement la tête.

— Tu entends cette sonnerie ? lance-t-il interrogatif à Johanna.

Cette dernière tend l'oreille.

— C'est mon téléphone, s'ébahit-elle.

— Il est où ?

— Dans l'entrée.

— Allons-y…

12

Quelques jours plus tôt

Le poste de télévision est allumé. Il diffuse des images d'informations en boucle. Le gros appareil est posé sur une table basse, calée entre deux grandes portes-fenêtres donnant sur un ridicule balconnet. Le garde-fou est en fer forgé. Il surplombe une rue pavée, une des plus connues du vieux Lille. Plusieurs bars et restaurants animent cette artère en sens unique. À cette heure avancée, les consommateurs sont pourtant nombreux, l'activité y est intense, le bruit aussi.

À l'intérieur de l'appartement, correctement meublé, une porte s'ouvre. Elle sépare la pièce principale de la salle d'eau. Une légère vapeur translucide s'en échappe, laissant apparaître la silhouette d'un homme presque nu. Seule une serviette-éponge lui encercle la taille. Les pieds sont enfoncés dans des mules synthétiques de couleur noire.

Son torse imberbe dévoile un tatouage assez particulier. Il représente une bougie blanche, dont la flamme est d'un rouge assez vif, accompagnée d'un prénom masculin inscrit sur la droite, au niveau de la base.

Audrick approche du petit plan de travail où trône une cafetière à dosettes. Un mug est déjà positionné sous le bec verseur, prêt à recevoir le liquide noirâtre. Le rond rouge lumineux indique la bonne température de l'eau.

Il appuie dessus.

Il rejoint le canapé. Une boîte de médicaments ouverte l'attend sur la table de salon. Le blister apparent présente des compartiments vides, utilisés. Audrick le saisit et extirpe une gélule bicolore. Il l'ingère à l'aide d'une gorgée de café.

Ce traitement, il doit le prendre à vie. Audrick est atteint de leucémie myéloïde chronique. C'est une maladie du sang. Elle se caractérise généralement par une production excessive et constante de leucocytes au sein de la moelle osseuse. Plus communément appelés globules blancs, certains d'entre eux se transforment en cellules immatures et n'ont pas achevé leur développement lors de la pénétration dans le sang. Une anomalie, de ce fait, provoquée par l'apparition d'un chromosome anormal : le chromosome Philadelphie.

Une infection supportée depuis, mais pour combien de temps ?

Le téléphone portable fait également partie des objets séjournant sur la table basse. Machinalement, Audrick l'agrippe et déverrouille l'écran du pouce. Aucun appel manqué ou message non lu n'est

signalé.

Il soupire.

Il abandonne l'appareil sur l'assise libre du fauteuil et vient se placer, toujours la tasse en main, devant les portes vitrées, le regard perdu sur les bâtiments érigés de l'autre côté de la rue.

Il soupire de nouveau.

Il aimerait allumer une cigarette, mais son paquet est vide. Effet de manque irrémédiable. Le temps lui a fait défaut pour passer par un débit de tabac. Hypocritement, il s'était convaincu de pouvoir tenir, résister. Quelle idiotie.

Pour contrer cette dépendance, il active les rouages de son cerveau. Faire le point sur sa mission. Analyser les récentes informations acquises en rapport avec Diego. Cette volonté absolue de connaître son interlocutrice mystérieuse. Accomplir ce devoir afin de réintégrer les principales fonctions établies avant cette sombre histoire de disparition.

L'avertisseur sonore d'une voiture, dont le conducteur ne peut garder son calme, le ramène à l'instant présent. Son regard descend instinctivement sur la rue, des dizaines d'inconnus s'entrecroisent dans une indifférence totale. Le brouhaha des conversations instaure une musicalité urbaine, rassurante et perturbante à la fois.

Ultime soupir.

La soirée reprend ses droits. Audrick vide la tasse et l'abandonne dans l'évier. Il est temps pour lui d'enfiler des vêtements. La chemise blanche et le pantalon à pinces sont nécessaires, ils font office de tenue de travail. Tenue quasi quotidienne.

Cependant, il doit mettre l'impératif de sa mission en *stand-by*. Diego a parfaitement brouillé les pistes et toutes celles investiguées se sont soldées par des impasses. Seul ce jeu de piste, relayé par cette énigmatique Sandrine, semble être l'alternative disponible. Le point dont il est sûr à présent est que ladite disparition n'est autre qu'une fugue orchestrée par Diego lui-même. Mais voilà, après avoir découvert l'addiction au jeu de l'entomologiste et la relation immorale de l'avocate, il reste toujours en attente du rapport avec cette fuite.

Les réponses ne pourront être apportées que par l'intéressé. De ça aussi, il en est certain. Il lui faut donc temporiser de nouveau, attendre le bon vouloir de sa complice téléphonique. Guetter la venue d'un prochain SMS afin de découvrir une nouvelle personne.

Le jeu est ainsi.

Soit.

Audrick a finalement opté pour un jean, laissant toutefois la chemise blanche sur les épaules. Idem pour la veste généralement utilisée, remplacée par un blouson fin en similicuir.

Un peu de détente lui fera le plus grand bien.

Il quitte l'appartement et se retrouve à son tour dans cette artère très fréquentée. L'addiction à la nicotine refait surface, il lui faut l'assouvir. Aucune carotte de débit de tabac n'est visible. Taxer un des badauds est en inadéquation avec sa discrétion naturelle. Il doit se résoudre à arpenter les pavés des trottoirs lillois jusqu'au Saint-Graal représenté par une enseigne lumineuse en forme de légume rougeâtre.

Les ruelles pavées du vieux Lille expriment une ambiance tamisée, du fait de leurs illuminations très caractéristiques. Les vitrines pigmentent cet éclairage en une guirlande étirée, accompagnée de lanternes confuses. Les semelles des passants claquent sur les pierres asymétriques, le bruit accentué par la réverbération des bâtiments.

L'un des établissements recherchés est en vue. Audrick s'y précipite. Au moment où il tente d'y pénétrer, son regard est attiré par un couple approchant dans sa direction. Il ne reconnaît pas la femme, mais se rappelle parfaitement l'homme.

Serait-ce une coïncidence ? Surtout qu'il ne lui est absolument pas étranger, bien au contraire. Ce genre de circonstance l'interpelle toujours. Son expérience lui a souvent prouvé, par le passé, l'utilité de sa persévérance à se concentrer sur le petit détail prépondérant pouvant paraître complètement futile. Rien n'arrive par hasard. Sa curiosité prend donc le dessus. Audrick se dérobe légèrement derrière l'encadrement de la porte et les observe attentivement. Ils ont l'air de bien se connaître et sourient abondamment. Le couple s'arrête devant la façade d'un restaurant placé à une dizaine de mètres. Ils consultent le menu affiché sur la devanture. Plusieurs minutes s'écoulent en discussion avant qu'ils ne finissent par se décider à y entrer.

Audrick abandonne l'achat du paquet de cigarettes et s'empresse de rejoindre l'entrée du restaurant.

Il est immédiatement accueilli par un serveur au sourire commercial. Audrick le snobe et, du coin de l'œil, aperçoit le couple se faire installer par un autre employé endimanché.

— Vous dînerez seul ou êtes-vous accompagné ? s'enquiert le garçon de salle.

— Seul.

— Veuillez me suivre…

Ce dernier prend la direction opposée.

— Excusez-moi, apostrophe Audrick, vous n'auriez pas une table plutôt de ce côté ?

Le serveur ne semble pas apprécier, mais acquiesce toutefois.

— Derrière ce couple, cela pourrait vous convenir ?

— Parfait.

Audrick prend soin de dissimuler son visage et s'assoit de façon à

tourner le dos aux deux personnes suivies. Il tente aussitôt de capter leur conversation, après avoir commandé un apéritif.

— Alors, comment vas-tu depuis le mois dernier ? Tu as fêté Halloween avec les enfants ? demande la femme.

— Je n'ai jamais adhéré à ce genre de mascarade, rétorque l'homme, laisser les enfants arpenter les rues pour réclamer de vulgaires sucreries. C'est bien une idée des Américains, ça.

— Je ne te croyais pas aussi rabat-joie.

— Peu importe. Et toi ?

— Mes parents se font vieux, j'essaie d'être avec eux le plus souvent possible. Mais c'est loin d'être évident avec tout le retard que j'ai accumulé.

— En parlant de boulot, tu as bien récupéré tous les documents que je t'ai indiqués dans les projets de cette vieille canaille de Savarin ?

— Bien sûr, qu'est-ce que tu crois ?

— Et qu'est-ce que cela a donné pour l'Alberge marine ?

— Rien. Projet impeccable. Tout s'est goupillé à la perfection. C'est une très belle résidence face à la mer. Tous les appartements ont été vendus. Je pense que Martin s'est fait une belle petite plus-value dans ce projet immobilier.

— Il a le nez fin pour ces choses-là. C'est bien pour ça que je ne l'ai jamais cru honnête.

— Nous avons de quoi faire avec les autres affaires, tant pis pour celle-là.

— Exact. Nous allons le faire…

Le serveur interrompt l'écoute d'Audrick en apportant le whisky. Il exhibe également un PDA muni d'un stylet.

— Avez-vous fait votre choix, monsieur ?

Cet intermède lui fait perdre de précieuses minutes dans l'espionnage des paroles du couple. Des choses importantes se sont très probablement dites et il regrette de ne pas les avoir entendues. Cependant, il remercie la chance de lui avoir donné ce petit coup de pouce. Il ne sait pas pourquoi, certainement une intuition, mais il reste convaincu de pouvoir dénicher un élément essentiel pour la suite de sa mission.

— Tu penses qu'il a invité beaucoup de personnes ? poursuit l'homme.

— Je n'en ai aucune idée pour le moment. Je devrais recevoir la liste logiquement demain. La seule chose que m'a demandée Martin, pour le moment, est la réception à son appartement de tous les invités.

— Je pensais que tu étais au courant de tout.

— Pas cette fois-ci. En plus, je n'ai jamais mis les pieds dans son appartement.

— Tu penses qu'il se doute de quelque chose ?

— Je ne pense pas. J'ai été on ne peut plus discrète.

— C'est tout de même étrange ce genre d'invitation surprise.

— Étrange ? Tu es trop méfiant. Je connais assez Martin pour te dire que cela fait partie du personnage de toujours prendre les gens à contre-pied. Il adore déstabiliser le monde qui l'entoure.

— Oui, mais là, il est tombé sur un os.

— Je préfère te mettre en garde, Martin est assez rusé pour trouver une parade.

— Avec les preuves collées sous le nez, je pense qu'il sera loin de vouloir faire le malin.

— Permets-moi d'émettre quelques doutes.

— C'est à mon tour de te trouver pessimiste.

— Je n'ai pas envie de me retrouver le bec dans l'eau. Je joue ma carrière sur ce coup.

— Justement…

Le second employé interrompt à son tour la conversation en présentant les deux plats chauds. Après validation, il place les assiettes respectives et conclut par une formule de politesse. Audrick déplore ce nouvel entracte. Les phrases émises par le couple viennent de se transformer en futilité gastronomique. Sans intérêt.

Patient, l'espion porte le verre de whisky aux lèvres…

Une carbonade flamande attend dans l'assiette d'Audrick. Il n'a pas spécialement d'appétit, mais il lui fallait donner le change afin de pouvoir épier le couple. Elle a l'air cependant tout à fait appétissante.

Les deux espionnés ne conversent plus. Les coups de fourchette cadencent à présent leur tête-à-tête. Cet interlude chatouille l'impatience d'Audrick. Autre agacement, il stimule continuellement sa mémoire afin de placer le visage de l'homme dans un de ses souvenirs. Pourtant, son intuition le persuade d'une chose importante à découvrir, à savoir absolument. Elle le convainc évidemment que cette simultanéité n'est pas le fruit du hasard. La chance joue parfois les bonnes samaritaines dans son quotidien, l'orientant avec justesse dans la bonne direction.

Amusant paradoxe si on associe cette fée du destin avec sa maladie incurable.

Le couple se fait apporter les desserts. Coupes de glace, surmontées de crème chantilly, sous coulis chocolaté. Des dames blanches, à première vue. Ils sont admiratifs de la décoration festive apportée. Audrick se dépêche de terminer les frites colorées de sauce à la bière trappiste.

Il tend toutefois l'oreille.

— Tu as bien fait de m'emmener dans ce restaurant, remercie la femme, c'est vraiment de la bonne cuisine et leurs glaces sont

succulentes.

— Je savais bien qu'il te plairait. Je sais être complaisant avec les papilles.

— C'est sûr, je peux te faire confiance.

— Et pour notre petite affaire, je peux à mon tour te faire confiance ?

— Je ne suis pas du genre à me défiler à la dernière minute. Et puis, je te rappelle que c'est moi qui t'en ai parlé en premier.

— Alors, nous sommes d'accord.

Audrick ne saisit pas toutes les subtilités de cette conversation, mais il sent que quelque chose se trame entre ces deux-là. Il ne sait pas pourquoi, mais le manque de compréhension le démange fortement. Il ne voit aucun rapport entre ce qu'il vient d'entendre et la disparition de Diego, mais son instinct de fouineur lui martèle le cerveau.

Les images passées de ce visage deviennent obsessionnelles.

L'homme s'essuie correctement la bouche et termine le verre d'eau qu'il vient de servir.

— Souhaites-tu commander un café ?

— Non, merci. Mais tu peux en prendre un si tu veux.

— Moi non plus, cela ne me dit rien.

— On partage ?

— Laisse-moi t'inviter aujourd'hui, tu le feras la prochaine fois.

— Ça marche.

Les deux convives se lèvent et se dirigent vers le comptoir où la caisse enregistreuse les attend. Le serveur attitré les rejoint aussitôt.

— Ça a été, messieurs-dames ?

— Parfait, conforte l'homme en tendant sa carte bleue.

Audrick se hâte de finir son assiette.

Le couple sort du restaurant et s'immobilise devant la façade de l'établissement culinaire.

— C'était sympa, commente à nouveau la jeune femme, je ne connaissais vraiment pas.

— J'ai toujours deux ou trois bonnes petites adresses dans le vieux Lille, plaisante-t-il.

— Je suis épatée.

— À part ça, quand est-ce que l'on se revoit ?

— Dès que Martin m'aura donné la date. Avant ça, je ne peux rien faire, je te l'ai dit.

L'homme semble se perdre dans ses réflexions.

— Tu veux que je te dépose à la gare ? propose-t-elle en sortant un trousseau de clés.

— Je te remercie, Johanna, mais je vais marcher un peu.

— Comme tu voudras… Bon, ben, on se tient au courant.

Une embrassade conclut leur tête-à-tête. Thierry regarde la jeune

femme s'éloigner et disparaître dans une des ruelles où l'attend sagement sa voiture. Il lâche un sourire et prend la direction opposée.

Audrick sort à son tour. Il les a épiés discrètement derrière les vitres, lorsqu'il était encore à la caisse. Il a repéré la séparation du couple. Il décide de suivre l'homme, évidemment. Il a cette intime conviction de découvrir une chose importante à son égard.

Beaucoup de personnes sont encore présentes dans les rues à cette heure avancée du début de la nuit. Une aubaine pour la filature, il passera plus facilement inaperçu. Il se doit toutefois de laisser une certaine distance entre eux. Le claquement des talons des noctambules, sur le sol pavé de cette partie de la ville, résonne comme de multiples coups de cymbales dans une orchestration festive.

Après plusieurs centaines de mètres et quelques trottoirs foulés, l'homme en rejoint un autre planté devant la vitrine d'une brasserie. La rue de Gand est en pente montante et moult petits restaurants proposent leurs sympathiques cartes, plus alléchantes les unes que les autres.

Les deux hommes ont une franche poignée de main. Très appuyée. Ils échangent quelques mots avant de rentrer tous les deux dans le bar.

Audrick accélère le pas.

Quand il pénètre à son tour dans l'établissement, bon nombre de tables sont occupées. Un rapide coup d'œil lui signale l'emplacement des deux clients recherchés. Il prend place sur un des tabourets vacants placés devant le comptoir. De là où il se trouve, il ne peut entendre leur conversation, perturbée par un brouhaha collectif, mais il a la possibilité d'épier le moindre de leurs mouvements.

Il commande un espresso.

Il décale légèrement son buste afin que son regard puisse discrètement détailler tout ce qu'il se passe à leur table. Un serveur leur apporte à chacun une bière spéciale dans un verre d'une trentaine de centilitres. Ils discutent un long moment avant que le second ne fasse glisser une grande enveloppe au premier. Ce dernier en sort plusieurs feuilles. Il semble les manipuler avec attention. Une nouvelle poignée de main s'en suit, saupoudrée de francs sourires.

L'homme du restaurant se lève subitement. Il avale en deux ou trois lampées le reste de bière et serre à nouveau la main de son acolyte. Il regagne la sortie.

Audrick fait de même, après avoir laissé quelques pièces sur le zinc.

L'homme glisse de nouveau rapidement sur les pavés luisants de lumière artificielle. Il récupère cette grande avenue du Peuple-Belge, la remonte en direction du quartier de la Nouvelle Madeleine. Audrick le suit toujours à bonne distance.

L'homme longe le majestueux porche de l'I.A.E., institut

universitaire pour futurs managers d'entreprises, et ses impressionnants murs de pierre, datant de plusieurs siècles, jusqu'au changement volontaire de direction. Audrick suit toujours, imperturbable.

L'autre rejoint la voie perpendiculaire, en sens unique. Après plus d'une centaine de mètres, elle bifurque vers la gauche et l'homme sort du champ de vision d'Audrick. Ce dernier presse le pas afin d'éviter de se faire distancer.

Malheureusement, lorsqu'il arrive au coude, il constate qu'il s'est volatilisé. Audrick peste intérieurement. Ce quartier est essentiellement composé de bâtiments en briques rouges de quatre à cinq étages. Il est illuminé par des réverbères en fer forgé de style début XIX^{e}. Tous les véhicules dorment paisiblement le long du trottoir, les uns collés aux autres.

L'endroit est extrêmement calme.

Il s'avance et marque une pause aux Quais des Chevillards. C'est un canal artificiel et privé. Bassin sans eau, en circuit fermé, surplombé par quelques ponts inutiles. Une originalité d'architecte. Audrick pose les bras tendus sur le parapet métallique. La douce mélodie apaisante d'un écoulement de ruisseau aurait pu apporter un réconfort appréciable en cet instant de doute.

Il se laisse porter par le silence.

Soudain, un son étrange vient troubler cette quiétude. Audrick tourne instantanément la tête et tend l'oreille. Il lui semble provenir du bâtiment derrière lui. Une plaque vissée au mur, mise en lumière par l'ampoule du réverbère, le nomme en tant que résidence La Poterne.

L'obscurité de la nuit, combattue toutefois par ces lampadaires téméraires, ajoute à son état d'angoisse. Les couleurs sont ternies, affadies, et les zones dissimulées sont nombreuses. Les ombres capricieuses se veulent joueuses, perturbatrices de nerfs.

Audrick reste attentif.

Le bruit se manifeste de nouveau. Le son s'apparente à celui d'un morceau de bois frappé sur un tuyau en plastique. Creux et écrasé. Sans grande conviction, mais sa provenance est plus facile à percevoir. Il s'échappe apparemment de l'arrière de l'immeuble.

Audrick effectue chaque pas avec précaution, l'audition en alerte. L'appréhension d'être surpris le dérange. La possibilité d'agression du supposé bâton de bois lui martèle le cerveau. L'homme qu'il poursuivait s'est certainement tapi dans un coin sombre, prêt à bondir. La discrétion d'Audrick s'est soldée par un échec. Le traqué veut en découdre, vraisemblablement.

Il longe la grille encerclant l'édifice. L'espace entre le fer et la

brique du mur est très étroit, peu probable pour favoriser une dissimulation.

Audrick s'immobilise quelques secondes à mi-chemin.

Troisième coup de semonce. Plus de doute, le cognement résonne bien à l'arrière du bâtiment. Il se demande toutefois si cela a bien un rapport avec la disparition soudaine de l'homme du restaurant. À présent, il trouve ridicule de l'avoir suivi aussi bêtement. Surtout sans moyen de défense. Il devra revoir ses méthodes de filature.

Son cœur tambourine dans la poitrine. Il tente de respirer silencieusement, jouer à armes égales avec son nouvel adversaire.

Une arme, justement, le rassurerait. De quelque nature que ce soit.

Audrick atteint la façade arrière, mais tout est toujours aussi calme. Il continue cependant d'avancer très précautionneusement, l'oreille attentive.

Le croassement d'un corbeau le fait légèrement sursauter. L'animal vient de se poser au sol, à une dizaine de mètres. Il picore les détritus disséminés sur la pelouse.

L'oiseau a repéré l'humain. Les deux restent inertes, observateurs. Plusieurs secondes s'écoulent dans le silence marmoréen. Puis, le volatile déploie les ailes et s'évade dans les airs, comme apeuré.

Audrick s'étonne.

Brusquement, deux mains l'agrippent par les épaules et le projettent contre la grille. Audrick n'a pas le temps de réagir. Son assaillant pose et appuie son avant-bras en travers de la gorge, bloquant sa trachée, et le reste de son corps. Il reconnaît son agresseur ; l'homme du restaurant.

— Pourquoi me suis-tu ? grogne-t-il férocement.

— Je t'ai reconnu, rétorque Audrick d'une voix étouffée.

— Reconnu ? On se connaît ?

— Moi, je te connais.

Un long échange de regards ponctue l'instant.

— Moi, j'te connais pas.

— Je sais.

— Qui es-tu ?

— Mon nom a peu d'importance.

— D'où me connais-tu ?

— Il est possible que vous me laissiez respirer ?

L'homme retire légèrement son emprise.

— Je t'écoute…

Audrick se racle la gorge et toussote plusieurs fois.

— Vous vous appelez Thierry Gornacon, vous êtes géologue…

— Mais encore ? coupe-t-il.

L'interrogé se caresse la pomme d'Adam, cherchant à gagner du

temps.

— Vous avez été mis en examen dans le procès des terrains du canton d'Abbeville.

— T'es quoi ? Flic ? Journaliste ?

— Du tout, mais j'ai suivi l'affaire de très près.

— Tu sais donc que j'ai été innocenté dans cette histoire, misérable fouineur…

— Personne n'a été innocenté, le procès s'est soldé par un non-lieu.

— Pour moi, c'est du pareil au même… Aucune preuve.

— Toutes les preuves ont été falsifiées, justement.

— À quoi tu joues ? Tu penses que je suis coupable de quelque chose ? T'es plutôt gonflé comme gars. Je t'avais déjà repéré au restaurant. Tu m'as juste suivi pour me balancer ta théorie à la figure ?

— Je sais la vérité.

— Tu sais que dalle.

— J'ai des documents écrits qui le prouvent, et…

Audrick n'a pas le temps de finir sa phrase, il reçoit un crochet du droit en pleine mâchoire. Il se plie en deux, tête baissée. Du sang dégouline de sa bouche.

— Tu vas surtout fermer ta gueule, gronde Thierry.

Il est prêt à lui en décrocher un second quand une voix se fait entendre au loin.

— Que se passe-t-il ? Vous avez des ennuis ?

Thierry attrape Audrick par les cheveux. Il penche son visage vers le sien.

— Cette fois-ci, tu as de la chance. Mais si je te revois dans le coin ou si j'entends parler de toi, je serai certainement moins gentil.

Le géologue s'éloigne, tandis que le samaritain de circonstance s'approche d'un pas rapide. Il découvre l'agressé plié en deux se tenant le visage.

— Vous allez bien, monsieur ? demande-t-il.

— On ne peut mieux, rétorque Audrick.

13

Quelques jours plus tôt

Audrick ouvre les yeux. Il a bien dormi. Peut-être trop. Il se sent cependant reposé. Les souvenirs de la veille lui reviennent immédiatement. Il esquisse un sourire nerveux. Sa main caresse son menton. Sa mâchoire est encore douloureuse. Il fait faire des mouvements à son maxillaire inférieur pour confirmer cet état de fait.

Il s'assoit sur le bord du lit afin que ses pieds touchent correctement le sol. Sensation de froid sur le parquet. Son dos accuse de légères courbatures. Il prend conscience en cet instant d'avoir certainement eu beaucoup de chance. Cela aurait pu se terminer de façon plus dramatique. Il chasse de son esprit ce pessimisme…

Une cigarette lui aurait apporté un certain réconfort. Malheureusement, à cause de cette rencontre inattendue, il n'a pas eu le temps d'en acheter. Le manque se fait sentir, déplaisant à souhait. Son corps le réclame, surtout son cerveau avide de nicotine. Il se convainc toutefois que l'abstinence ne peut lui être que bénéfique.

Il gagne la salle de bains.

Le miroir réfléchit son visage tuméfié. Un impressionnant hématome violacé lui colore une bonne partie des lèvres. Une pression de l'index atteste de l'état sensible. Il se satisfait de ne pas avoir abîmé ou perdu une dent au passage. D'autant que ce goût ferreux est toujours perceptible dans la bouche. La gencive a, en outre, subi des dommages, virant à l'aubergine.

Il ne peut sortir avec cette contusion apparente.

La douche reste une consolation agréable. Chaude et apaisante. Il se persuade de se poser aujourd'hui. Il en profitera pour refaire un peu le point. Il est aussi fort possible que Sandrine envoie un nouveau texto. Il l'avertira de son marasme imposé.

Il aura également son rapport quotidien à faire, jugé inutile pour l'heure tant le manque d'informations est trop important. Mais les ordres sont les ordres.

La présence du géologue, la veille, le perturbe toujours. Surtout la concordance. Il ne peut admettre que cela en soit une. Pourtant…

Cette torture psychologique le renvoie notamment à cette précédente affaire qu'il aurait tant aimé oublier. Cette mission catastrophique, lui coûtant sa crédibilité, le dégradant au poste d'Éteignoir.

Hier, il a laissé ses sentiments prendre le dessus sur son professionnalisme. Erreur stupide, soldée par une meurtrissure

indécente.

La serviette autour de la taille, Audrick fait de nouveau une pause devant la glace. Son torse nu dévoile ce tatouage d'une bougie blanche à la flamme rouge. Un prénom est présent, à droite de la base.

Christophe.

Audrick expire fortement, les mains posées sur le rebord du lavabo.

Il rejoint la chambre. Enfile rapidement un jean et un polo. Prend son café et deux croissants à la cuisine. Puis, il vient s'installer dans le canapé, face à la télévision. Il jette un rapide coup d'œil sur l'écran de son smartphone. Aucune alerte.

Le couple de présentateurs passe en revue les différents faits divers de la journée. Informations futiles, mais divertissantes. Audrick s'étonnera toujours de ce que ses contemporains sont capables de faire par intérêt. Lui, l'altruiste. Mais en y repensant, sa vie n'est pas devenue elle-même une affabulation ?

Il sourit à nouveau en détachant un morceau de viennoiserie.

Le téléphone portable se met à vibrer. Audrick ne se souvient pas de l'avoir passé en mode silencieux. Soit.

Sur l'écran, il constate l'arrivée d'un SMS. Il provient de Sandrine. Il n'est évidemment nullement étonné.

« Comment allez-vous ce matin ? »

« J'ai connu des jours meilleurs. »

« Un souci de santé ? »

« Pas tout à fait. Une mauvaise rencontre, dirons-nous. »

« En lien avec ceux que je vous cite ? »

« Une vieille histoire. »

« Vous me permettez d'en savoir davantage ? »

Audrick ignore volontairement la question.

« Faudrait vraiment que l'on se rencontre. »

« Je vous ai déjà avoué que cela était impossible pour le moment. »

« Quand le pourrons-nous ? »

De longues secondes passent avant que le tintement de réception de message ne se fasse entendre.

« Je vous promets cette rencontre quand tout ceci sera définitivement terminé. Je suis comme vous, tributaire de la

volonté de Diego. Ne m'en veuillez pas de ne pas en faire davantage. Aidez-moi à en finir, tout simplement. Pouvons-nous continuer ? »

« Pas aujourd'hui. Considérez que je ne suis pas d'humeur, si vous souhaitez une raison. Rappelez-moi demain. »

Audrick abandonne le téléphone portable sur la table basse. Ce dernier chancelle par les secousses du vibreur interne. Audrick s'en détourne. Il agrippe son mug et se cale dans le fond du canapé, pensif.

Satané manque de clopes.

Le visage du géologue l'obsède. Il ne peut se détacher de son image, agressive. Il ne croit pas non plus au hasard. Il ne l'a pas revu par hasard, il en est persuadé. Ces retrouvailles le rappellent à tous ses déplaisants souvenirs. Ce crime impuni. Cette mort collatérale déshonorante entraînant sa rétrogradation. Cette haine est toujours enfouie en lui, il le sait. La vengeance reste une véritable obsession.

Il saisit à nouveau le smartphone et pianote nerveusement. Le destinataire est référencé sous le nom de Patron.

« Je demande audience. »

Il est obligé de patienter plusieurs minutes avant qu'un retour ne lui parvienne.

« Si cela concerne votre rapport, il n'est nul besoin de demander. »

« Aucune évolution ce jour. Mais votre attention concerne tout autre chose. »

Des dizaines de secondes s'égrènent entre chaque réponse.

« L'audience vous est accordée, Éteignoir. Je vous écoute. »

« Hier, mes investigations m'ont amené à croiser la route de Thierry Gornacon. »

« En quoi cela vous perturbe-t-il ? »

« J'aimerais reprendre, en parallèle, cette affaire. »

« Hors de question. Vous connaissez les règles ! »

« Elle est à ma portée. »

« Vous êtes détaché de cette mission. Il n'est nul besoin de revenir là-dessus. Je vous prierai de rester concentré sur celle qui vous incombe. »

« Je tiens à me racheter. »

« Résolvez celle-ci et j'envisagerai la possibilité de vous accorder une seconde chance. Montrez-nous que vous en êtes capable. Fin d'audience. »

Audrick reste figé sur l'écran, les yeux posés sur la dernière phrase. Son visage se ferme. Il s'attendait évidemment à ce refus, mais il gardait toutefois un maigre espoir.

Famélique désormais, cet espoir.

Audrick enrage. Avoir ce Thierry à portée de main, dans la même ville. N'avoir peut-être qu'une centaine de mètres les séparant. Ne rien pouvoir faire. Il est vrai aussi que leur dernière rencontre ne fut guère à son avantage. Audrick se caresse le bord des lèvres afin de s'en souvenir. Il a joué de malchance, il s'est fait bêtement surprendre. Il sera plus vigilant la prochaine fois. Si l'occasion lui en est donnée.

Cependant, il ne peut se sortir cette image de sa tête. Ce regard noir, provocateur.

Cette assurance insupportable, malsaine. Audrick serre les dents. Il grogne de colère.

Il ne peut rester impuni.

Obsession. Véritable obsession.

Il enfile des chaussures et saisit le blouson accroché à la patère de l'entrée. Il lui faut absolument une cigarette. Seule cette quiétude en tube satisfera son cerveau en pleine ébullition. Au diable les marques violacées sur son visage. Il se trouve dans une grande ville, personne ne le remarquera de toute façon.

Il arpente de nouveau les pavés des trottoirs du vieux Lille, vers l'établissement à la carotte lumineuse. Le paquet de tiges de tabac acheté, il en allume une aussitôt et tire de grosses bouffées apaisantes. Le filtre lui brûle légèrement les lèvres, mais cela reste une véritable jouissance.

Il s'arrête devant la façade du restaurant où il a dîné la veille. Il reste de longues minutes, immobile, face aux vitrines calligraphiées. À cette heure de la matinée, il est évidemment fermé. Audrick esquisse néanmoins un sourire amusé.

Cette adresse restera tout de même pour lui un excellent endroit.

Apaisé par la nicotine, il décide de s'aérer la tête et de s'abandonner à l'ambiance des ruelles de ce célèbre quartier touristique de la capitale des Flandres.

Après la deuxième cigarette, Audrick s'accorde une pause dans l'un des petits bars sympathiques environnants. Son choix s'est porté sur un nom à consonance festive, à moins que ce ne soit l'élégance de

l'enseigne. Quoi qu'il en soit, il s'installe au bar et commande un café.

En voyant l'hématome, le barman s'autorise.

— Dure soirée ?

Audrick le dévisage avant de répondre.

— Mauvaise rencontre.

À la mine patibulaire de son client, le serveur n'insiste pas. Il s'échappe du comptoir afin d'accueillir de nouveaux arrivants attablés.

Cette rencontre avec Thierry le perturbe au plus haut point et en permanence. Audrick s'en rend compte. Ce n'est pas non plus dans ses habitudes d'être aussi sombre. Ce coup de poing reçu en plein visage a certainement déclenché un choc psychologique. Lui, si positif, si combattant. Même sa maladie, d'ailleurs, ne l'affectait plus. Son acceptation fut certes longue, mais acquise à présent. Il a, toutes ces années, ressenti un moral à toute épreuve. Et en un instant, tout est en train de s'écrouler.

Audrick se prend la tête entre les mains. Il ne doit pas se laisser dominer par ses émotions. La dernière fois, cela lui a porté préjudice.

Il doit rester concentré, professionnel.

Peut-être n'est-il pas fait pour ce genre de mission ?

Un homme s'approche et le sort de ses pensées.

— Bonjour, lance-t-il timidement.

Audrick se tourne vers ce nouveau visage.

— Bonjour, rétorque-t-il sèchement.

— Vous ne vous souvenez plus de moi ?

— Pas vraiment.

— Nous nous sommes quittés pourtant il y a peu de temps.

— …

— J'ai peine à le croire, s'étonne l'individu en affichant une moue dubitative.

— Je suis vraiment désolé.

— Je peux comprendre. Vous étiez sous le choc.

Le visage d'Audrick s'éclaircit.

— Vous êtes la personne d'hier soir.

— Voilà… Enfin, je reste surpris que vous ayez oublié aussi vite mon visage.

— Je ne suis pas physionomiste, feint Audrick.

— En tout cas, quel heureux hasard tout de même de vous revoir le lendemain.

— Je déteste les coïncidences…

— Je peux vous offrir un autre café ?

— C'est plutôt à moi de le faire, vous ne pensez pas ?

— J'accepte volontiers.

L'homme s'assied sur le tabouret à proximité et tend la main.

— Gregory, enchanté.

— Audrick.

— Pas courant comme prénom. Quelle origine ?

— Germanique, je crois.

Le barman apporte les deux tasses fumantes.

— Vous êtes encore bien marqué, souligne Gregory en désignant les lèvres.

— J'avoue, il a frappé fort.

— De nos jours, les gens sont de véritables brutes.

— Je ne vous le fais pas dire…

— Sans vouloir paraître trop indiscret, rien de grave, j'espère ?

Audrick lui lance un regard vague.

— Une idiotie, confesse-t-il, une vieille histoire sans importance… Des remords qui n'ont plus lieu d'être… Le passé, c'est le passé. Pourquoi s'acharner, en fait ?

— Vous avez raison… Si je peux me permettre, faut toujours se tourner vers l'avenir et avoir confiance en lui.

Audrick acquiesce d'un signe de tête.

— Je vais vous donner un précieux conseil que j'applique toujours à la lettre, poursuit Gregory. Dans la vie, va à l'essentiel !

Après avoir remercié son acolyte, Gregory s'échappe de l'estaminet en lâchant un dernier au revoir. Audrick lui renvoie un sourire amical. Cette rencontre lui a quelque peu remonté le moral. Il ne sait que trop bien que chaque instant de vie a son importance. Tout comme les synchronicités, d'ailleurs. Il s'amuse même à y repenser. Paradoxe incroyable. Une circonstance vous plonge dans les abîmes, une autre vous apporte maturité et obstination. Comme l'affirmait son samaritain, toujours avoir foi en l'avenir.

Il saisit son téléphone portable, ignore les récents messages de Sandrine, et pianote aussitôt le sien.

> « Sandrine. Veuillez accepter mes excuses pour tout à l'heure, j'ai manqué de tact. J'ai conscience que vous m'apportez toute l'aide nécessaire, sous certaines conditions, celles imposées par Diego. Ainsi soit-il. Je ne peux que me plier à cette volonté. Sans entrer dans les détails, j'ai malheureusement fait une mauvaise rencontre hier soir. Une ancienne affaire dont je tairai l'histoire pour le moment. Ce qui a eu pour effet, cependant, de diminuer ma motivation parfois capricieuse. Mais à présent, tout est rentré dans l'ordre. J'attends donc la suite de vos instructions. »

Audrick n'espère évidemment pas une réponse immédiate. Il est mal placé pour juger les humeurs de chacun. Prendre un troisième café ne serait pas raisonnable. D'autant plus qu'il a omis de prendre son traitement ce matin.

Il s'apprête à quitter l'établissement quand son smartphone se manifeste brusquement.

Réception de SMS.

Sandrine.

« Vous n'aviez pas besoin de vous excuser, je comprends tout à fait. À mon tour d'avoir conscience du caractère original, pour ne pas dire étrange, de nos rapports téléphoniques. Je peux également vous assurer que mes intentions sont tout à fait louables. Mais je ne peux décevoir Diego. Ainsi soit-il, comme vous le disiez. »

Deuxième texto.

« Êtes-vous prêt à poursuivre ? »

« Laissez-moi une heure et je suis à vous. »

« D'accord. Je vous envoie les prochains noms et adresse dans une heure. »

14

Quelques jours plus tôt

La Suzuki Swift est garée dans la rue d'Isly à Lille. Un seul côté de stationnement est possible. Audrick est à l'intérieur. Il observe une grande bâtisse collée au trottoir d'en face, à une dizaine de mètres de sa planque. Une maison de briques rouges s'élevant sur plusieurs étages. Des marches de pierres proposent l'accès à la porte d'entrée en chêne massif. Un judas grillagé s'impose en décoration.

Audrick termine son sandwich au filet américain et contemple à nouveau le SMS de Sandrine.

« Patientez au 127 rue d'Isly. »

Le début d'après-midi s'annonce agréable. Quelques rayons de soleil tentent de percer au travers d'imposants nuages blancs.

Audrick jette un rapide coup d'œil à l'horloge du tableau de bord : 13 h 47. Il remonte dans les messages reçus par sa comparse invisible.

« Monsieur et madame Bambin. Raymond, le mari. Martine, l'épouse. Lui, médecin-biologiste, elle, peintre amateure. »

Il glisse le bout de l'index sur l'écran du smartphone.

« Il travaille essentiellement l'après-midi. Elle peint en son absence. Sauf le jeudi. »

Audrick relève la tête, l'air absorbé. Aujourd'hui, c'est jeudi, justement. Il comprend mieux la raison de la manifestation de Sandrine et son insistance.

Il poursuit.

« Elle sort peu après 14 h, pas longtemps après le départ de son époux. Devinez ce qu'elle mijote ? »

Audrick s'attend à tout. Comme pour les deux personnes précédentes, il est certain de découvrir une défaillance chez la dame.

13 h 53.

Il a le temps d'en fumer une.

Soudain, la porte s'ouvre. Un homme, légèrement dégarni, la soixantaine bedonnante, dévale les trois marches grisâtres. Affublé d'un costume cravate sombre, il tient fermement un attaché-case en cuir noir dans l'une de ses mains. Sans attendre, il emprunte le trottoir

par la gauche, en longeant la façade des maisons.

Audrick observe. Il patiente quelques secondes avant de lui emboîter le pas de l'autre côté de la chaussée. Il s'évertue à rester le plus discret possible. Dans les grandes villes, personne ne fait attention à personne. Mais sait-on jamais.

Le sexagénaire bifurque dans une nouvelle rue, à gauche également. Audrick est obligé de traverser pour ne pas le perdre de vue. Les individualistes véhicules ne lui rendent guère cette tâche facile. Des coups de Klaxon pourraient même dénoncer sa présence. Le suivi ne semble pourtant pas en être perturbé outre mesure.

Raymond s'approche d'une grande double porte couleur châtaigne, assez ternie et taguée de façon vulgaire, puis il insère une clé dans la serrure. Il écarte les deux battants et s'y engouffre. Audrick passe à proximité et jette aussitôt son regard à l'intérieur. Des boxes sont visibles où sont stationnées plusieurs voitures. Ils appartiennent certainement aux résidents alentour.

Audrick s'arrête plus loin et s'appuie sur l'un des rebords de fenêtre. Il en profite pour allumer une nouvelle cigarette.

Quelques minutes passent. Une Audi noire pointe le bout de sa calandre. Le médecin-biologiste est au volant. Il avance la berline sur une partie de la chaussée avant de sortir refermer les portes du bâtiment. Une fois terminé, il rejoint la circulation routière.

Audrick ne peut le suivre. Ce n'est pas ce qui lui est demandé d'ailleurs.

Il retourne auprès de sa Suzuki, gardant cet œil sur la porte d'entrée du couple désigné. D'après les dires de Sandrine, l'épouse devrait sortir à son tour.

Audrick espère simplement que sa correspondante a raison et que cela ne dure pas une éternité.

Effectivement, après un bon quart d'heure, la porte s'ouvre à nouveau. La dame se présente sur le petit perron. Elle aussi est vêtue élégamment. Sa courte chevelure blanchâtre est parfaitement soignée. Un foulard en soie ceinture son cou. Le reste du corps est enveloppé dans un long manteau gris basalte, surmonté d'un col en fausse fourrure.

Elle reste immobile. Elle semble attendre quelque chose, ou quelqu'un.

Audrick ne la quitte pas des yeux.

Un taxi fait son apparition et vient se positionner au niveau de la sexagénaire. Celle-ci s'engouffre immédiatement à l'intérieur.

— Merde ! Je ne suis pas dans le bon sens, s'énerve Audrick.

Il met rapidement le contact et pratique un demi-tour, tant bien que

mal. À nouveau, la circulation se manifeste hargneusement. Il l'ignore.

Le taxi s'est offert une bonne avance, mais le feu tricolore à l'extrémité de la rue affiche un orange flamboyant, avant d'arborer un rouge écarlate. Audrick peut rattraper son retard, laissant toutefois une demi-douzaine de véhicules devant lui.

Au travers des différents pare-brise, il perçoit brièvement la chevelure de l'épouse du laborantin. Il détaille également la voiture. Elle est blanche et, a priori, c'est une Peugeot.

Le feu passe au vert.

Le véhicule sort de la ville et s'engage sur l'autoroute A25. Audrick la distingue mieux, c'est une Citroën C5. L'auto emprunte les voies se dirigeant vers Dunkerque. La circulation est assez fluide et Audrick n'a aucune peine à les suivre, à distance raisonnable.

Le chauffeur respecte les limitations de vitesse, ce qui n'est pas pour déplaire au poursuivant.

Le taxi s'engage sur la bretelle de sortie numéro sept. Direction Lomme, Roubaix, Tourcoing. Il poursuit sa route sur la rocade nord-ouest, et emprunte la sortie numéro cinq, vers le centre commercial de Lomme. Il ne se gare pas sur l'une des places disponibles de l'imposant parking à deux étages, mais effectue un simple arrêt, permettant à sa passagère de descendre du véhicule en toute sécurité.

Audrick se doutait bien qu'il la déposerait forcément à un moment donné, mais il n'avait pas envisagé ce genre d'endroit. Il doit à son tour abandonner sa Swift afin de continuer sa surveillance. D'autant que l'épouse s'est engouffrée dans le grand magasin par les doubles portes automatiques.

Quand il les franchit à son tour, il se met immédiatement en quête de la sexagénaire. Deux options s'offrent à lui. La galerie ou l'hypermarché. Ce qui paraît évident, c'est qu'elle n'est certainement pas venue faire ses courses. Les nombreux magasins éclectiques ornant le passage le long des caisses semblent plus judicieux.

Audrick se remémore les mots écrits dans le SMS.

« Devinez ce qu'elle mijote ? »

Il semble peu évident qu'elle fasse le déplacement chaque jeudi, dans cet endroit, pour s'adonner simplement au shopping. Il est fort probable qu'une amie ou une connaissance travaille dans l'une des boutiques. Mais dans ce cas, quelles seraient les raisons de Sandrine de vouloir qu'il l'espionne ?

Serait-ce la visite d'un autre homme ?

D'un pas nonchalant, d'un air distrait, il arpente le parquet luisant, laissant vagabonder son regard au travers des vitrines. L'objectif est de dénicher l'épouse du médecin.

Il la repère, presque inconsciemment. Elle n'est nullement affairée

auprès d'une vendeuse, mais tranquillement assise à une table de la petite brasserie, dont le mobilier occupe une partie de la galerie.

Elle attend quelqu'un.

Audrick prend également place, un peu plus éloigné dans l'établissement, et commande un café. Il reste attentif, sans trop se focaliser sur la dame.

Celle-ci manipule son téléphone portable. Elle semble légèrement agitée, énervée. D'où il se situe, Audrick n'a aucune chance de voir la moindre information sur l'écran digital.

Elle commande un second espresso. Audrick fait de même. Il commence à trouver le temps long et se demande si sa surveillance sert véritablement à quelque chose. Rien n'est extraordinaire ni inquiétant dans l'attitude de l'épouse du médecin. Son envie d'abandonner se fait sentir. Perdre ainsi sa journée n'est pas dans ses habitudes. Se retrouver à faire le pied de grue dans un centre commercial ne fera pas avancer son objectif principal : la recherche de Diego. Il ne sait pas ce que Sandrine a voulu lui montrer, mais il en restera là. D'autant qu'il soupçonne que les nombreux messages reçus par la sexagénaire sont l'annulation du rendez-vous, si rendez-vous avait lieu.

Avant de partir, il saisit son smartphone. Il tient toutefois, par courtoisie, à en aviser la complice du disparu.

Il est en train de pianoter sur l'écran, quand une femme fait son apparition et se plante devant l'artiste peintre amateure aux cheveux blancs. Elle en parait vingt de moins.

— Excuse-moi pour ce retard, lance-t-elle aussitôt, mais tu sais ce que c'est…

— Pourtant, ton cabinet est fermé le jeudi.

— Je sais…

— C'est d'ailleurs pour ça que nous avons choisi ce jour pour nous voir.

— Accepte mes excuses, s'il te plaît.

Martine esquisse un large sourire.

— Idiote ! Tu n'as pas besoin de t'excuser. Allez, assis-toi. Tu prends un café ?

— Volontiers.

Audrick abandonne son texto, range l'appareil et tend l'oreille.

— Alors, qu'est-ce qui t'as retenu ?

La nouvelle arrivante expire un grand coup.

— C'est le père des enfants.

— Encore ! C'est quoi, cette fois-ci ?

— Ne t'énerve pas, s'il te plaît.

Le serveur apporte la tasse fumante et la place devant sa nouvelle cliente.

— Merci, ajoute-t-elle.

— Alors ? revient à la charge Martine. Qu'a-t-il encore fait, ton imbécile de mari ?

— Ex.

— Oui. Ex.

— Il n'a pas voulu conduire Enzo à la danse.

— Pourquoi ?

— Il dit que les garçons, ça doit faire du foot ou du basket, pas des entrechats. Il ne veut pas que son fils devienne une tafiole, comme il dit.

— Il ne connaît pas Rudolf Noureev ou Patrick Dupond, cet inculte ?

— J'ai dû aller le conduire moi-même. Tu sais, il adore ça, la danse. À la maison, il ne fait que ça. Il saute dans tous les coins.

— Un futur danseur étoile.

— En tout cas, je le vois s'épanouir. Cela me rend heureuse.

Martine saisit délicatement la main de sa compagne.

— Et moi, est-ce que je te rends heureuse ?

Audrick écarquille les yeux. Il n'avait pas pensé à ça. Il avait évidemment émis l'éventualité que la sexagénaire trompe son mari, mais que ce soit avec une femme ! Il esquisse un sourire amusé.

Mais peut-être se méprend-il ?

Peut-être ont-elles un véritable lien de parenté ?

Sandrine a tenu à ce qu'il voie cette rencontre se déroulant apparemment chaque jeudi. Il est donc indéniable que l'épouse du médecin a quelque chose à se reprocher, comme les précédents. Une fille cachée ou une relation homosexuelle sont tout à fait des secrets inavouables de tout un chacun.

Cependant, quel est celui de l'épouse du médecin ?

Le doute n'est plus permis lorsque les lèvres de deux femmes se collent les unes aux autres.

À présent, Audrick est fixé.

Après avoir laissé de la monnaie dans la coupole présentant le ticket de caisse, elles quittent leurs chaises et s'éloignent de la terrasse. Elles ne se séparent pas. Audrick leur emboîte le pas.

Elles flânent tranquillement, laissant parfois des commentaires devant les vitrines. Elles sont joyeuses, rieuses, aucunement perturbées. Tout en les suivant avec attention, Audrick pianote sur son portable.

« Effectivement, ça méritait le détour. »

Il doit patienter plusieurs secondes avant de recevoir un retour de

Sandrine.

« Je suppose que cela vous paraît surprenant. »

« C'est le moins que l'on puisse dire. »

« Imaginez la réaction de l'époux. »

« Une véritable bombe à retardement, tant au point de vue privé que professionnel. »

« Dans son domaine, l'époux n'est pas irréprochable, croyez-moi. »

« Ah, bon ? »

« Nous verrons ça en temps voulu. »

Audrick range le smartphone et continue de surveiller du coin de l'œil le couple illégitime. Il est fasciné par ces deux femmes. Elles expriment une telle joie, une si grande osmose qu'elles en deviennent déroutantes. De ce fait, Audrick accuse l'inutilité d'entretenir cette hypocrisie du couple parfait d'hétérosexuels. Il ne remet pas en cause les motivations de chacun, mais rien ne devrait parasiter ce captivant sentiment d'amour. Malheureusement, chaque époque possède ses garde-fous, ses bien-pensants, prêts à imposer une limite absurde de démarcation à ne surtout pas franchir.

Elles quittent le centre commercial par la sortie opposée. Audrick, sans trop réfléchir, entraîné par la filature, fait de même.

Ce genre de concentration mercantile regorge de suggestions, ou de tentations, aux plaisirs de la dépense monétaire, plus ou moins assouvie. L'avantage pour Audrick est que l'affluence de consommateurs y est quasi permanente. Plus facile pour se fondre dans la foule et passer inaperçu.

Elles poursuivent leur balade, passant devant divers restaurants aux thèmes variés et un complexe impressionnant de salles de cinéma. L'immense parking adjacent en confirme la fréquentation. Elles pénètrent dans le bâtiment afin d'atteindre l'autre sortie, à l'arrière. Audrick en profite pour contempler les nombreux écrans répertoriant les films en projection. Ces endroits sont tamisés, très certainement pour motiver la sensation de détente, d'apaisement. Elles se laissent captiver par l'ambiance et, en traversant le hall, s'amusent de certaines affiches, dont l'une présente deux jeunes femmes enlacées.

Deux de leurs mains se joignent et les doigts se croisent.

L'accès débouche sur un espace entretenu de verdure, avec en son centre un plan d'eau dominé par une sculpture ésotérique, mais

colorée. Une autre aire de stationnement s'élève à l'extrémité.

Cependant, le couple emprunte la voie macadamisée s'échappant vers la droite. Audrick jette son regard vers l'horizon et distingue un groupement d'hôtels. Il continue de les suivre, voulant confirmer ses hypothèses. Malheureusement, les badauds se font plus rares et il est obligé de se laisser distancer. Il se risque toutefois à les maintenir en vue.

Elles s'engouffrent dans le bâtiment à l'enseigne de notoriété publique et sans équivoque.

Le doute n'est plus permis désormais.

Un sourire amusé tapisse le visage du poursuivant. Une véritable sympathie se déclenche dans le cœur d'Audrick. La décence modère ses émotions.

Il fait demi-tour.

15

Aujourd'hui

Johanna et Thierry débarquent dans le hall d'entrée. Le smartphone de l'assistante est toujours présent sur le guéridon. Elle le saisit immédiatement. Elle le déverrouille et découvre la raison de la courte mélodie entendue depuis la salle à manger. C'est un rappel de rendez-vous.

— Alors ? s'impatiente le géologue.

— Je ne comprends pas…

— Tu as du réseau ?

La jeune femme ne répond pas, elle reste médusée devant l'écran. Elle place la paume de sa main sur sa bouche, déconcertée.

— Johanna ? Johanna ? JO-HA-NNA ?

— Euh… Oui ?

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu as reçu un message de Martin ? plaisante-t-il.

— C'est… C'est un rendez-vous…

— Un rendez-vous ? Mais avec qui ?

Johanna tourne la tête en direction de son compagnon.

— Quelqu'un a touché mon téléphone.

— Vas-tu enfin me dire ce qu'il se passe ? s'agace Thierry.

— Le tueur connaît mon code, balbutie-t-elle.

— OK, d'accord, temporise le géologue, j'en suis ravi, mais c'est quoi ce rendez-vous ?

— Regarde, lâche-t-elle hébétée en tendant le bras.

Thierry saisit l'appareil et pose les yeux sur l'écran. Il lit à haute voix.

— Punition, deux points, la mort, entre parenthèses, dans la poche intérieure.

Les deux regards se croisent, interrogatifs.

— Qu'est-ce que c'est que ça encore ?

— Je ne sais pas, avoue la jeune femme.

— La poche intérieure ? souligne Thierry.

Johanna se dirige vers les manteaux pendus aux patères. Elle ôte le sien et plonge la main dans l'une des poches de la doublure. Elle en sort une enveloppe de la même couleur que les deux autres : bleue.

Elle déchiffre aussitôt son intitulé :

« avertissement numéro 1 »

Johanna, effarée, fait part de sa découverte au géologue.

— Eh bien, ouvre-la ! suggère-t-il avec évidence.

La jeune femme s'exécute et extirpe la lettre. Comme les précédentes, elle est pliée en trois. Elle est également manuscrite. Johanna n'a aucune difficulté à reconnaître la calligraphie identique, très soignée.

— C'est encore la même écriture, précise l'assistante.

— Et tu n'avais pas remarqué qu'elle était dans ta poche depuis ton arrivée ?

— Elle n'y était pas. J'ai justement sorti mon téléphone portable de cette poche. Je l'aurais sentie en le prenant.

Thierry lui lance un regard suspicieux.

— Tu ne crois tout de même pas… rétorque-t-elle offusquée.

— Comment a-t-elle pu atterrir dans ton manteau ?

— Je n'en sais rien, je suis aussi surprise que toi !

— Ton téléphone. Ton manteau. Permets-moi de me poser des questions.

— Je ne sais pas comment il a fait ni qui l'a fait, mais je te jure que ce n'est pas moi. Je n'y comprends rien, c'est une histoire de fous.

— Bon. Qu'est-ce qu'elle raconte ?

Johanna déplie la lettre et prend une grande respiration.

« Vous m'avez désobéi, c'est une grave erreur de votre part.
Je vous avais pourtant avertis.
Je me vois donc contraint de punir l'un d'entre vous.
J'espère ainsi que vous me prendrez un peu plus au sérieux.
Vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-mêmes.
Si vous ne suivez pas respectueusement mes directives dans le prochain indice, je serai obligé d'imposer un nouvel avertissement.
À présent, vous êtes prévenus ! »

La jeune femme détache les yeux de la lettre et plonge son regard dans celui de son compagnon. Ce dernier affiche une mine interrogative.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demande-t-elle.

— Qu'il tient absolument à nous maintenir sous contrôle, à nous soumettre à son bon vouloir, à nous imposer son autorité.

— Comment a-t-il pu écrire cette lettre ? Quelqu'un l'aurait vu faire, c'est évident. Il n'est tout de même pas invisible. Il ne se cache pas dans les murs.

— Je pense qu'elle était déjà écrite.

Johanna affiche une moue dubitative.

— Déjà écrite ? Comment pouvait-il savoir ?

— J'ai à présent l'intime conviction que nous avons affaire à quelqu'un de très intelligent et de très déterminé. Il a tout prémédité ou prévu plusieurs scénarios possibles. Je me demande ce qui le motive autant…

— Comment fait-il pour placer ces lettres sans que quelqu'un le remarque ?

— J'avoue, il est très fort.

— Et combien en possède-t-il ? Il y a une fin à tout ça ?

Les yeux de Thierry s'écarquillent et son index désigne la jeune femme.

— Tu viens de mettre le doigt sur un détail important.

— Ah bon ?

— Les lettres, où les planque-t-il ? Certainement pas sur lui.

— Tous les manteaux sont là, dit-elle en désignant du doigt les patères du hall d'entrée.

Le géologue et l'assistante du maître d'ouvrage fouillent avec attention chaque poche des pardessus. Malheureusement, ils ne trouvent rien.

— Elles doivent être ailleurs, abdique Johanna.

— Bon sang, mais où ?

— Faudrait fouiller tout l'appartement.

— Il est plus malin que ça. Cette éventualité, il l'a envisagée, crois-moi. Nous allons devoir surveiller les autres de plus près. Les moindres faits et gestes. Chaque mouvement. Personne ne doit se déplacer seul. L'un de nous deux doit toujours accompagner.

— Cela ne va pas être simple, il risque de se méfier.

— C'est la seule solution pour le moment.

— En tout cas, il y en a une que nous pouvons effacer de la liste.

— Qui ?

— L'avocate.

— Je ne tiens à écarter personne. À l'heure où nous en sommes, n'importe qui reste suspect. Elle peut très bien jouer la comédie.

— T'exagères, conteste Johanna, elle est très affectée, tu l'as vue comme moi. Si elle simule, c'est une excellente actrice. Elle mérite le César.

— Restons prudents.

— En tout cas, proteste l'assistante en exhibant de nouveau la feuille de papier, cela ne nous dit pas qui l'a écrite et ce qu'il a l'intention de faire.

— Cela paraît évident.

— C'est-à-dire ?

— Quelqu'un va payer notre indiscrétion.

— Payer ? Qu'entends-tu par là ?

— Le meurtrier de Martin va s'en prendre à l'un d'entre nous.

— De quelle manière ?

— Pour le moment, je n'en ai aucune idée. Dorénavant, nous ne pouvons faire confiance à personne. Juste toi et moi. Nous ne connaissons pas ses réelles intentions, mais nous ne pourrons sortir de

cet appartement que lorsque nous aurons mis la main dessus.

— Je n'ai pas envie de me retrouver seule avec lui, angoisse Johanna.

— Ça n'arrivera pas.

— Ah bon ?

— Nous le coincerons avant, je te dis.

— Et comment comptes-tu t'y prendre ?

— Nous allons l'empêcher d'agir, c'est tout.

— L'en empêcher ? Mais nous ne savons même pas qui il est.

— À nous de le confondre.

— J'ai peur, Thierry.

— Calme-toi, tente-t-il d'apaiser en agrippant la jeune femme par les épaules, je pense que j'ai un plan qui devrait nous faciliter la tâche.

Le couple réintègre la salle à manger. Tout le monde est déjà présent dans la pièce, sauf Martine et Odile. Tous les regards se tournent vers les nouveaux arrivants.

— Alors ? Vous avez récupéré du réseau ? s'enquiert aussitôt Rémi.

— Euh… Non, balbutie Johanna, c'est un vieux rendez-vous que j'avais omis de retirer de mon agenda.

— Dommage.

— C'est quand même étrange que personne ne puisse avoir du réseau, intervient Christophe, cela ne me semble pas du tout naturel.

— La volonté de Martin, rétorque le géologue.

— Comment est-ce possible ?

— Un brouilleur, tout simplement.

— Un brouilleur ? s'exclame Raymond.

— Un brouilleur d'ondes. Un appareil rendant impossible la propagation des ondes dans un périmètre bien défini.

— Comme dans les films d'espionnage ? souligne Teddy.

— Cela paraît grotesque.

— Il faut l'avouer, Martin est très fort, souligne le banquier.

Thierry recentre l'intérêt sur ce qui était prévu avant leur départ vers le hall d'entrée.

— Rémi, demande-t-il, vous avez le papier ?

— Tout à fait, j'ai trouvé une vingtaine de feuilles, ça devrait suffire. Une aubaine, j'ai aussi trouvé un pot à crayons. Pas de jaloux, tout le monde aura le sien, s'amuse-t-il.

Tous les invités prennent place autour de la table. Rémi fait immédiatement la distribution des feuilles et des stylos à bille.

Thierry prend la parole.

— Johanna nous dictera la lettre.

— Ah bon, s'insurge Christophe, pourquoi ne ferait-elle pas le test comme nous tous ?

— Il s'avère qu'elle n'est pas l'auteure de cette lettre, vu qu'elle s'en est plainte. Et puis, il faut bien que quelqu'un nous la lise.

— Elle peut l'avoir fait écrire par une autre personne ?

— Comme nous tous dans ce cas.

— Soyez raisonnable, intervient le biologiste, qu'avez-vous à perdre ? Si vous n'êtes pas ce fameux complice, vous n'avez rien à craindre.

— Si vous y tenez, rassure Johanna, je la recopierai après vous. Comme le soulignait à juste titre Raymond, je n'ai rien à me reprocher.

— Nous devrions peut-être attendre le retour de ces dames ? suggère Rémi en plaçant le carré de papier devant les deux places libres.

— Après une bonne sieste, elle devrait être en forme, l'avocate, raille Christophe.

— Je vous en prie, tonne Raymond.

— Rien ne nous empêche de commencer, s'impatiente Thierry, Martine et Odile prendront le relais avec Johanna.

— C'est ce que j'allais proposer, ajoute Teddy, d'abord les hommes, ensuite les femmes. Question de galanterie.

— Galanterie, répète narquois le banquier, c'est tout à fait de circonstance.

— Trêve de bavardages, stoppe le géologue, s'il vous plaît, messieurs, pouvons-nous commencer ?

Le mutisme des autres participants valide la requête.

Johanna s'apprête à énoncer les phrases de la missive, quand Martine fait brusquement son apparition. Elle a le teint livide et les yeux rougeoyants, des traces de larmes sur ses joues. La lèvre inférieure tremble d'émotion.

— Que t'arrive-t-il ? réagit son époux en bondissant de sa chaise.

— Odile, sanglote-t-elle, Odile est morte…

Tous les regards restent figés sur le visage de la peintre amateure, pendus à ses lèvres. Des sanglots lui montent en permanence à la gorge.

— Elle est morte ? s'écrie l'assistante.

Les yeux de Johanna basculent aussitôt vers ceux de Thierry, effaré.

— Comment est-ce arrivé ? questionne ce dernier.

— Je… Je ne sais pas, balbutie Martine.

— Comment ça, tu ne sais pas ? objecte son époux.

— Je ne sais pas, répète-t-elle, abattue.

— Vous êtes avec elle depuis tout à l'heure, souligne Christophe.

— Comment êtes-vous sûre qu'elle soit morte ? s'enquiert Rémi.

— Elle ne respire plus…

— Raymond, demande le géologue, vous êtes médecin, pouvez-vous

aller vérifier ?

— De suite…

— Je vous accompagne, ajoute Johanna en lui emboîtant le pas.

Teddy rejoint Martine et l'aide à s'asseoir.

— Nous devrions tous aller voir, suggère l'architecte d'intérieur.

— Laissons faire le médecin, temporise Thierry, il est plus apte que nous. Nous n'avons pas besoin de tous aller constater le décès, si décès il y a. Dans le cas contraire, laissons-la reprendre ses esprits, et surtout l'oxygène.

— Je peux vous avouer, confesse Teddy, que je serais assez choqué si elle était vraiment décédée.

— C'est impossible, oppose le banquier, on ne meurt pas comme ça. À moins que…

— À moins que quoi ? gronde Thierry.

— À moins que l'on ne l'ait aidée.

— Vous ne pensez tout de même pas que Martine… ? se révolte Teddy.

— Ce n'est pas moi, sanglote de plus belle cette dernière.

— Je n'accuse personne en particulier, se ravise Christophe, j'émets juste une hypothèse.

— Gardez-les pour vos comptes en banque, vos hypothèses, laisse échapper l'entomologiste énervé.

— Patientons encore un peu, propose Thierry, nous devrions être fixés très rapidement.

Raymond refait son apparition. Tous les regards se tournent dans sa direction, attentifs au verdict. Le médecin ôte ses lunettes et les essuie à l'aide de son bas de chemise. Geste rituel lors de l'annonciation de mauvaises nouvelles.

Il expire fermement.

— Elle est effectivement décédée.

— Ce n'est pas possible, conteste Teddy.

De nouveaux sanglots font tressaillir la sexagénaire.

— De quoi est-elle morte ? demande Thierry.

— Je ne suis pas médecin légiste. À première vue, je dirais une crise cardiaque ou un simple arrêt du cœur.

— Une crise cardiaque ?

— Vous pensez que le choc émotionnel aurait pu provoquer ça ? interroge Rémi.

— Je ne peux rien vous garantir.

— Tout ça pour une vulgaire peur des souris ? se moque Christophe.

— Cela reste étrange, confesse le biologiste, mais je ne pense pas que le rongeur y soit pour grand-chose.

— Que voulez-vous dire ?

— Je n'ai pas beaucoup d'expérience en médecine légale pour les

êtres humains, mais ce que je peux vous certifier est que, si la peur en était la cause, l'arrêt serait survenu lors de la découverte phobique, et non une heure après. De plus, il a été démontré que des stigmates physiques apparaissent lors de ce genre de décès. Elle n'en possède pas. Du moins, je n'en ai vu aucun.

— Qu'est-ce qui aurait pu provoquer sa mort ?

Le médecin rejoint son épouse afin de lui apporter du réconfort. Celle-ci se lève, totalement anéantie, et étreint fermement son mari.

Teddy montre des signes de nervosité.

— Faut prévenir la police. Nous ne pouvons pas rester avec une morte sur les bras.

— Comment voulez-vous que nous fassions ? Aucun réseau ne passe dans cette saloperie d'appartement.

— Il faut que nous trouvions impérativement ce brouilleur, ordonne le banquier, au diable l'arrivée de Martin, nous devons sortir d'ici.

Rémi se tourne vers le sexagénaire.

— Dites-moi, Docteur, pensez-vous vraiment que la mort de l'avocate soit naturelle ?

— Je ne comprends pas.

— Êtes-vous convaincu que son décès soit un banal arrêt du cœur ?

— Je ne vois pas d'autre explication.

— Serait-il possible qu'un facteur inconnu puisse avoir précipité cet arrêt ?

— Tout est possible en effet. Je vous l'ai dit, je ne suis pas médecin légiste. Pour ma part, je pencherais pour une santé fragilisée. Du genre, malformation cardiaque ou une forte sensibilité neurologique. Seule une autopsie peut le déterminer.

— Elle a bien choisi son moment pour nous révéler sa pathologie, commente avec cynisme Christophe.

— Vous n'avez aucun respect, fulmine l'entomologiste.

— Quand je parlais de facteur inconnu, revient à la charge l'architecte d'intérieur, je voulais dire élément étranger.

— Je ne vous suis plus, avoue Raymond.

— Vous pensez à quoi ? intervient Thierry, intéressé.

— Le poison. Peut-il en être la cause ?

— Du poison, s'insurge Teddy, où, du poison ? Dans la nourriture ?

— Nous serions tous morts, si tel était le cas, ironise le banquier, réfléchissez !

— Vous, vous commencez sérieusement à me prendre la tête.

— Docteur ? insiste Rémi.

— Oui… Possible. Sans autopsie…

— Quel genre de poison, s'enquiert le géologue, et de quelle manière l'aurait-elle ingéré ?

— Par voie orale.

— Soyez plus précis. Dites-nous le fond de votre pensée.

— Les médicaments.

— Qu'est-ce que vous insinuez ? s'offense le médecin.

Martine bondit de la chaise, où elle s'était rassise, et frappe violemment sur le bord de la table.

— Vous traitez mon mari d'assassin ?

— Pas forcément lui.

— À qui pensez-vous ? relance Thierry.

— À son épouse. C'est elle la pseudo-infirmière.

La sexagénaire écarquille les yeux et reste la mâchoire ouverte de désolation. Elle se laisse choir sur la chaise, dépitée.

— Je suis médecin, proteste Raymond, j'ai vocation à sauver la vie des gens, pas celle de les voir mourir.

— En laboratoire, précise l'architecte, en laboratoire.

— Du calme, du calme, du calme, tente d'apaiser le géologue en se levant à son tour, rien ne nous affirme que quelqu'un ait voulu sa mort.

— Le contraire non plus, oppose le banquier.

— Certes. Mais quelles en seraient les raisons ? Personne d'entre nous ne la connaissait avant ce soir.

— Vous ne trouvez pas étrange que nous soyons enfermés, expose Christophe, sans aucune possibilité de sortir ni de prévenir qui que ce soit, et que, justement l'un de nous meure ?

— C'est peut-être une coïncidence ? feint Thierry.

— Arrêtez, intervient Teddy, soyons lucides. Dans une situation pareille ?

— Tout comme Martin, taquine Rémi.

Le géologue le fustige du regard.

Le biologiste sort la boîte de médicaments de sa poche.

— Mon épouse me l'a redonnée tout à l'heure, justement, lâche-t-il énervé en exhibant le flacon, vous voulez une preuve ?

— Comment voulez-vous que l'on vérifie ? Nous ne sommes pas chimistes ?

Avec calme, Raymond ôte le capuchon et place un comprimé au creux de la main.

— Je n'ai pas à me justifier ni à vous prouver quoique ce soit, mais je tiens à lever ce doute honteux me concernant.

Il avale le cachet, s'aidant du fond de verre de vin.

— Satisfait ? conclut-il.

— Nous ne mettions pas votre parole en doute, rassure Thierry.

— Si. Lui l'a fait.

— Je me suis trompé, voilà tout, s'excuse Rémi.

— Sa mort est donc naturelle ? s'enquiert aussitôt Teddy.

De nouveaux sanglots agitent la sexagénaire.

Le banquier s'extirpe de sa chaise.

— En ce qui me concerne, entame-t-il, la plaisanterie a assez duré. Le petit jeu de Martin est bien gentil, ou celui de son complice, peu importe, mais j'en suis arrivé au bout. Cela ne m'amuse plus, je suis désolé. La clé cassée dans la serrure, toutes les fenêtres condamnées, le réseau téléphonique impossible, et maintenant, une morte. C'est bon, j'abandonne.

— Que comptez-vous faire ?

— Il faut défoncer la porte d'entrée.

— D'après ce que j'en ai vu, précise le géologue, c'est une serrure cinq points, probablement blindée.

— Vous êtes spécialiste des portes à présent ?

— Non, mais j'ai eu l'occasion de la cogner tout à l'heure. Croyez-moi, c'est un immeuble de standing, la sécurité doit être primordiale.

— Je ne baisserai pas les bras avant d'avoir essayé.

— Sans outils, vous mourrez d'épuisement avant d'y parvenir.

— On pourrait éviter de parler de mort, s'il vous plaît, commente Teddy.

— Peut-être, reprend le banquier, mais le boucan que je ferai inquiétera certainement tous les voisins.

— Nous pourrions casser un carreau et appeler à l'aide ? propose l'entomologiste.

— Au douzième étage ? rappelle l'architecte d'intérieur.

— Les voisins peuvent nous entendre.

— Vous avez raison, accorde Thierry, nous devons agir, peu importe la méthode. Nous devons organiser des groupes afin de…

C'est à ce moment précis que Johanna fait son apparition, imposant immédiatement le silence autour de la table. Elle a la tête baissée et les bras ballants le long de son corps. Elle prend de grandes respirations.

Elle lève son visage.

Ses yeux sont rougeoyants, humides.

— C'est trop dur… Je ne peux plus faire semblant… Je me dois de vous l'avouer…

16

Quelques jours plus tôt

« Ce n'est pas elle qui est directement concernée, mais sa fille. »

« Pourquoi ne pas plutôt m'avoir donné son nom et son adresse ? »

« Parce qu'elle est morte. »

Audrick souffle de consternation en gonflant les joues.
Il active de nouveau les doigts sur l'écran.

« Si cette personne est décédée, que dois-je découvrir ? »

« Les raisons de sa mort et surtout les mobiles de son meurtrier. »

« Elle a été assassinée ? »

« Une histoire morbide. »

« C'est son assassin, l'intérêt ? »

« Je vous laisse découvrir son histoire auprès de sa mère. »

« Elle vient de m'envoyer balader, sa mère ! »

« Je suis sûre que vous arriverez à rattraper la situation. J'ai toute confiance en vous. »

Audrick peste contre cette réplique, la considérant plus comme une boutade qu'un véritable compliment. Son exaspération vient de monter d'un cran. Il a le sentiment d'être pris pour une boule de flipper, dont les deux leviers sont Sandrine et Diego. Si le parallèle est possible, il comparerait les personnes citées en targettes. L'*extra ball* serait la révélation de l'endroit où se cache le soi-disant disparu. En tant que piètre joueur, il ne se voit pas exploser le compteur des scores. La partie risque d'être longue.

Audrick réfléchit. Il s'efforce de trouver une solution pour aborder plus efficacement madame Grindort. Une solution rapide et crédible. Une solution reprenant les informations qu'il a déjà évoquées. Une solution qui ne fera pas tilt cette fois-ci.

Il sonne à la porte.

La porte d'entrée s'ouvre. La propriétaire fronce d'emblée les

sourcils lorsqu'elle découvre son visiteur.

— Si vous continuez de m'importuner, j'appelle la gendarmerie, gronde-t-elle.

— Je vous en prie, c'est très important.

— Je vous ai déjà dit que je ne connaissais pas votre monsieur machin.

— Je sais, je sais… Mais votre fille le connaissait.

Une violente tempête éclot dans les yeux de la quinquagénaire.

— Ma fille n'est plus de ce monde.

— Je suis au courant de cette tragédie. Je vous présente mes plus sincères condoléances, madame Grindort. S'il vous plaît, j'ai vraiment besoin de vous.

Le visage de la dame se détend. Son regard se perd sur le sol macadamisé.

— Elle est morte il y a bien longtemps. Ce n'était encore qu'une enfant…

— Je suis sincèrement navré de réveiller ces affreux souvenirs, madame Grindort, mais la vie d'une autre personne est en jeu.

Son visage se relève.

— Vous êtes qui ? Un journaliste ?

— Non, du tout. Je suis un proche parent de Diego Dypsis, ment-il, il a disparu voilà plusieurs mois à présent. Les autorités ne font pas grand-chose. Alors, j'ai décidé de mener l'enquête moi-même, depuis le début. C'est pour cela que je suis devant vous aujourd'hui, madame Grindort, j'explore toutes les pistes à ma disposition. Votre fille est l'une d'elles.

— Mon petit bébé ?

— Vous êtes apte à comprendre ce que je peux ressentir. Cette angoisse.

La propriétaire plonge son regard dans celui de son visiteur.

Ses lèvres se serrent de compassion.

— Vous avez une pièce d'identité ?

— Bien sûr…

Audrick est prié de s'asseoir sur l'une des chaises en bois composant le mobilier de la salle à manger. La décoration de la pièce est composée essentiellement de moult cadres photo et de bibelots en plâtre ou céramique pour la plupart. Les murs sont tapissés et leur éclat s'est terni avec les années.

Il patiente à table, tandis que la maîtresse de maison s'affaire dans la cuisine.

Elle revient avec un plateau argenté, supportant deux tasses, un sucrier, des cuillères et la verseuse remplie à moitié.

— Vous prenez du lait avec votre café ?

— Non, merci, madame Grindort.

— Appelez-moi Christine.

— Avec plaisir.

— J'ai dû vous paraître froide, confesse-t-elle en versant le liquide chaud, mais vous savez, par les temps qui courent…

— Ne vous excusez pas, je comprends tout à fait.

— On entend tellement de choses, à la télé ou à la radio.

Audrick compatit en pinçant les lèvres.

— Vous savez, lorsque l'on perd un enfant dans ces circonstances, on ne fait plus confiance à personne.

— Si j'ose, avec toute humilité, j'aimerais beaucoup les connaître, ces circonstances.

— Je ne vois pas très bien en quoi elles pourraient vous être utiles, mais si vous y tenez, je peux vous raconter.

— J'y tiens.

Se sentant sereine, Christine s'assoit et se plonge dans les souvenirs.

— Je n'ai mis au monde qu'un seul enfant, ma fille Élodie. À l'époque, j'étais jeune et insouciante. Je profitais de la vie, je la croquais à pleines dents. Je n'étais pas très bonne à l'école, donc je pensais plus à m'amuser qu'à étudier. J'ai rencontré son père assez tôt et nous nous sommes tout de suite plu. Un coup de foudre, comme on dit. Élodie est arrivée moins d'un an après…

Sa voix se fait plus mélancolique.

— Elle était très belle avec ses petits yeux bleus, comme son père. Elle était blonde aussi, comme lui. En tant que fille unique, elle n'a jamais manqué de rien. Elle était très sociable, elle se faisait beaucoup de copines. Elle en ramenait d'ailleurs à la maison et, souvent, pas la même. À l'adolescence, son père s'est retrouvé en prison. Ça l'a énormément perturbée. Elle ne voulait plus le voir. Elle disait même, à qui voulait l'entendre, qu'il était mort. Je n'étais pas tout à fait d'accord avec elle, on se disputait souvent à ce sujet. Un père reste un père. Lui, il l'aimait… Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça, d'ailleurs, coupe-t-elle subitement.

— C'est normal, cela vous fait du bien de repenser à elle, rétorque-t-il avec courtoisie.

— Certainement, confirme-t-elle par dépit. Voulez-vous des biscuits pour tremper dans votre café ? J'en ai dans mon armoire. Offerts par la voisine.

Audrick acquiesce afin de ne pas contrarier son hôte.

Plusieurs dizaines de secondes lui sont nécessaires pour revenir avec une boîte cartonnée ouverte, dévoilant diverses friandises.

— Servez-vous.

Audrick s'exécute.

— Si cela ne vous dérange pas, demande-t-elle, je vais tout de suite

passer à l'essentiel.

— Je vous en prie.

Elle saisit également une sucrerie avant de poursuivre.

— Cela me fait bizarre à chaque fois que j'y repense.

— Je n'en doute pas. Prenez votre temps… Ils sont excellents, ces chocolats.

— Ce jour-là, entame-t-elle, comme tous les vendredis soir d'ailleurs, Élodie et ses amis sortaient en discothèque. Elle et sa meilleure amie n'avaient pas le permis, mais un des garçons du groupe, oui. Ils allaient en Belgique, elles étaient plus nombreuses dans ce coin-là, paraît-il. Élodie me répétait souvent que tous les jeunes du nord de la France s'y rendaient. C'était l'endroit incontournable et à la mode. Je me disais : faut vivre avec son temps…

Christine porte la tasse de café aux lèvres.

— Si je peux me permettre, s'incruste Audrick, cela doit remonter à quelques années, si je ne me trompe ?

— Oui, soupire-t-elle, 2003.

— Elle n'était pas mineure ?

— Non, mais tout juste dix-huit ans…

Elle sort un paquet de mouchoirs en papier de sa poche et en extirpe un. Des larmes lui traversent les joues.

— Excusez-moi, souffle-t-elle.

— Je vous en prie, compatit Audrick, désarçonné.

Christine s'essuie les yeux et les parties du visage mouillées.

— C'est toujours aussi dur, confesse-t-elle la voix étranglée.

— Je suis désolé, c'est de ma faute.

— Non, non. Ça me fait du bien d'en parler au contraire, mais j'ai toujours cette boule dans la gorge dès que je repense à elle.

— Croyez bien, madame Grindort, que je ne suis pas venu réveiller cette douleur insupportable, mais…

— Je sais, coupe-t-elle, ne vous inquiétez pas. Si cela peut vous aider à retrouver votre ami, j'en serais ravie. Pourtant, je n'ai jamais entendu ma fille prononcer son nom. Il est vrai que je ne connaissais pas non plus toutes ses fréquentations. Après toutes ces années, il est fort possible que j'ai oublié certains noms.

— Elle ne le connaissait peut-être pas directement.

— Pourquoi seriez-vous là dans ce cas ?

— J'essaie de trouver un lien dans tout ça.

— Quel lien aurait ma fille ?

— Comme je le suppose, pas directement. Mais c'est une piste que je me dois d'explorer depuis le début. C'est aussi pour ça que ce doit être important que je connaisse son histoire. Enfin, ce qu'il lui est arrivé, vous comprenez ?

— Pas vraiment, mais si mon bébé peut vous aider à sauver une vie, cela me réconfortera le cœur.

— Je vous promets de tout faire pour, dit-il avec compassion, au nom de votre fille.

Christine remplit de nouveau les tasses.

— Le copain chauffeur, Frédéric, si je me souviens bien de son prénom, devait brusquement rentrer avant minuit, je ne sais plus par contre pour quelle raison. Quoi qu'il en soit, les filles n'ont pas voulu rentrer avec lui, prétextant qu'il était encore tôt. Qu'elles trouveraient bien une connaissance charitable…

De nouvelles larmes inondent les yeux de la quinquagénaire.

— Excusez-moi, réitère-t-elle en s'épongeant les paupières.

— Je vous en prie, prenez votre temps.

— Vers deux heures du matin, reprend-elle, elles décidèrent enfin de rentrer. Si elles m'avaient appelée…

Nouvelle pause due aux sanglots.

— Je serais venue les chercher, poursuit-elle, mais les jeunes n'en font qu'à leur tête. Tout ça, parce qu'elles ont honte d'être vues avec une mère. Elles voulaient se débrouiller seules, faire les grandes.

— C'est le problème récurrent de chaque génération, commente Audrick.

— C'est vrai. On s'en rend compte une fois que l'on devient, à notre tour, parents.

— Elles ont réussi à trouver quelqu'un ?

Une moue plus prononcée de tristesse déforme le visage de la quinquagénaire.

Audrick temporise en restant muet. Il sent qu'il approche de l'instant fatidique du drame.

Christine prend une grande respiration pour se motiver à continuer.

— Elles ont décidé de faire de l'auto-stop. Vous vous rendez compte ? De l'auto-stop !

Il approuve la sottise d'un geste de la tête.

— Deux ravissantes jeunes filles comme elles, vous pensez bien qu'elles n'ont pas attendu bien longtemps.

— Surtout en pleine nuit, souligne-t-il.

— C'est là que le type au pick-up blanc est arrivé et s'est arrêté près d'elles. Il les a fait monter. Elles ne se sont même pas méfiées. Incroyable.

— À leur âge, on ne pense pas à mal, tente-t-il de rassurer.

— Elles auraient dû, sanglote Christine, ma petite fille serait encore vivante…

— Elles ont été assassinées ?

Madame Grindort s'essuie une nouvelle fois les yeux et les joues.

— On n'a jamais retrouvé son corps.

— Elles étaient bien deux ?

— Son amie s'est échappée, mais elle n'a pas réussi à emmener Élodie, malheureusement. C'est grâce à elle que l'on a su ce qu'il s'était passé.

— Il est possible que vous le relatiez, ce qu'elle vous a dit ?

Christine toussote pour s'éclaircir la gorge et prend de grandes respirations afin de se donner le courage nécessaire.

— Sa meilleure amie m'a raconté qu'elles étaient montées confiantes dans le pick-up, le garçon était beau et souriant. Elles l'avaient déjà repéré à l'intérieur de la discothèque. Ils ont discuté, ri, pendant toute la route du retour. Elles pensaient finir la soirée en toute tranquillité.

La narratrice, plus détendue, se mouche.

— C'est lorsqu'il s'est engagé sur l'autoroute A1, reprend-elle, qu'elles ont commencé à se douter de quelque chose. Elles le lui ont fait remarquer, d'ailleurs. Il a prétexté que le pick-up était à son cousin, prêté pour l'occasion, qu'il devait lui rendre et récupérer sa voiture. Elles lui ont suggéré de les déposer avant. Au départ, il a essayé de les convaincre gentiment par la parole, mais comme elles insistaient de plus en plus vivement, il a sorti une arme. Il les a menacées pour qu'elles se taisent. Elles avaient peur. Elles étaient terrifiées.

Christine place la paume de sa main devant sa bouche et ferme les yeux. Audrick peut entendre le souffle long et saccadé de sa respiration dû à l'émotion.

Il doit patienter plusieurs secondes.

Elle rouvre les yeux et son regard semble s'excuser de cette interruption.

Audrick lui sourit avec courtoisie.

— Il les a emmenées dans le bois de Phalempin. Il les a obligées à se déshabiller. Elles étaient tombées sur un pervers, une ordure de la pire espèce. Elles étaient en sous-vêtements, elles avaient froid. C'est quand il s'est mis à chercher un endroit plus discret, certainement pour leur faire du mal sans être entendu ou dérangé, qu'elles ont pris le risque de se sauver. Elles ont couru droit devant elles, sans se retourner. Elles ont dû se séparer sous le coup de la panique. Elles évitaient de crier pour ne pas signaler leur position au monstre. Son amie a réussi à sortir du bois et est tombée sur un couple en voiture, rentrant de soirée. C'est la dernière fois qu'elle a vu ma petite Élodie…

Christine s'abandonne à de nouveaux sanglots.

Audrick est piqué de curiosité.

— Quel est le nom de cette amie ?

— Johanna.

17

Quelques jours plus tôt

— Elle a prévenu la police ?

— Oui, mais ça n'a pas servi à rien.

— Ils n'ont pas arrêté et jeté en prison le coupable ?

— Non…

— Comment ça, non ?

— La police n'avait aucune preuve contre lui.

Audrick fronce les sourcils.

— Johanna a témoigné.

— Oui, mais pour rien.

— Là, j'avoue, j'ai du mal à comprendre.

— Ils n'ont rien retrouvé.

— Même le pick-up blanc ? Ce n'est pourtant pas courant, ce genre de voiture.

— Volatilisé.

— Un véhicule ne disparaît pas comme ça.

— Tous ceux retrouvés par la police ne correspondaient pas. Soit ce n'était pas le bon modèle, soit le propriétaire n'avait rien à voir. Il avait réussi à s'en débarrasser.

— Son visage. Johanna avait vu son visage.

— Oui, c'est vrai. Ils ont fait un portrait-robot, mais, d'après ce qu'ils nous ont dit, trop commun pour être parfaitement identifié.

— Donc, ils n'ont arrêté personne ? s'insurge Audrick.

— Des garçons du même âge ont été suspectés, mais Johanna n'a reconnu aucun d'entre eux. Elle en faisait des cauchemars. Ça n'a pas été simple pour elle non plus.

— Personne n'a été jugé pour cette disparition ?

— Non.

— Du coup, personne n'a retrouvé la trace de votre fille ?

— Non, balbutie-t-elle en sanglots, la tête baissée.

— Je suis sincèrement navré.

— Mais elle a été vengée…

Audrick écarquille les yeux de stupéfaction.

— Vengée ?

Christine se mouche une énième fois.

— Oui. Johanna a retrouvé ce monstre. Par hasard.

— Vous pouvez m'en dire plus ?

— Johanna m'avait promis que tant qu'elle serait en vie, elle ne cesserait jamais de le chercher. Avec le recul, je pense que, comme

moi, ça la détruisait de l'intérieur. Ça la rongeait comme un virus. Elle se sentait redevable envers moi, et Élodie. Elle s'en voulait de ne pas avoir réussi à la sauver. De l'avoir abandonnée à son sort. Je ne la tenais pas pour responsable, évidemment, et j'essayais de la réconforter en précisant qu'Élodie ou moi, aurions certainement fait la même chose dans la même situation. Mais rien n'y faisait, elle était déterminée.

— Nous ferions tous la même chose, c'est humain.

— Oui, mais j'étais de plus en plus convaincue que je ne reverrais plus jamais Élodie. Qu'il avait dû se débarrasser d'elle aussi…

Nouvelle pause émotionnelle.

— Vous me parliez de vengeance, tente-t-il de rattraper.

— C'était tout ce qu'il me restait, punir celui qui m'avait enlevé mon bébé.

— Johanna a fini par lui mettre la main dessus.

— Je vous l'ai dit, par hasard.

— C'est incroyable, souligne-t-il, insistant sur l'impatience de connaître la suite.

— C'était à Roubaix, quatre ans après la disparition d'Élodie. En se rendant au rendez-vous d'embauche de son futur patron, elle l'a reconnu en sortant du métro. Son cœur s'est mis à battre très fort. Elle se sentait mal, à la limite de s'évanouir. Elle voulait surtout se convaincre qu'elle était en train de rêver, que ce ne pouvait pas être lui. Elle l'a donc suivi pour en avoir le cœur net. À l'air libre, à la lumière du jour, il n'y avait plus de doute. C'était bien lui.

— Elle a tout de suite prévenu la police.

— Non.

— Non ?

— Elle avait peur qu'ils ne la prennent pour une dingue.

— Qu'a-t-elle fait ?

Christine ne répond pas. Elle semble perturbée. Elle fuit le regard d'Audrick, comme un enfant s'étant rendu coupable d'une bêtise. Ce dernier reste dubitatif, hagard.

Elle se lève, troublée.

— Excusez-moi, je crois que je me suis laissé emporter.

— Que vous arrive-t-il ?

— J'ai moi aussi fait la promesse…

— La promesse ? La promesse de quoi ?

— Excusez-moi, je parle de trop, lance-t-elle échaudée, je me sens fatiguée… Je vais vous demander de me laisser tranquille, s'il vous plaît.

— Comme ça ? J'ai fait quelque chose de mal ?

— Je ne vous connais pas… Je ne sais pas vraiment qui vous êtes… Parfois… Parfois, je parle de trop… L'habitude d'être seule…

Audrick reste estomaqué par ce soudain revirement. Il observe cette femme tressaillant d'angoisse. Visiblement, elle craint quelque chose.

Qu'a bien pu faire cette Johanna pour que madame Grindort s'interrompe de façon si brutale ?

De quelle promesse parle-t-elle ?

Serait-ce si grave que ça ? Ou dangereux ?

Il n'en saura pas plus pour l'instant.

Audrick se lève à son tour, avec douceur.

— C'est Johanna qui vous met dans cet état-là ? demande-t-il d'une voix bienveillante.

— Je ne veux plus vous parler, s'énerve-t-elle en agitant les paumes de main devant elle, je vais vous demander de partir…

Audrick abdique. Il ne veut pas perturber davantage cette quinquagénaire déjà très ébranlée par cette histoire et la disparition de sa fille.

Épisode terminé.

Cependant, il commence à comprendre les raisons pour lesquelles Sandrine voulait qu'il rencontre cette femme. Cette volonté de marquer au fer rouge les émotions subies par les personnes désignées. Cette souffrance devant pénétrer les limbes hermétiques de son cerveau. Diego est très fort à ce jeu-là. Il ne saisit pas encore toutes les nuances de son projet final, mais il discerne bien les desiderata dictés par le pseudo disparu.

Même s'il possède une aversion pour la soumission, il est un pion. Un pion sur un grand échiquier aux couleurs imposées par Diego. Le noir ténèbres et le rouge sanglant. Passant d'une case à l'autre, sous le joug machiavélique de la pièce maîtresse, le roi. Le roi Dypsis, évidemment. Chaperonné par une autre pièce tout aussi importante, la reine Sandrine.

Il doit donc avancer d'une case.

Audrick n'insiste pas. Il salue d'un signe de tête et d'un sourire compatissant Christine, encore tremblotante.

Il sort de la maison.

Dehors, il laisse échapper un long souffle d'incompréhension. Parfois, les situations échappent à tout contrôle.

Il allume une cigarette, selon lui, bien méritée.

Il n'apprendra rien de plus auprès de Christine, c'est évident. Un secret trop lourd à porter, ou honteux, est à l'origine de ce stress. La promesse de se taire est une garantie de protection, pour l'une comme pour l'autre.

Il en profite pour faire un rapide point sur ce qu'il a découvert. Une tentative d'enlèvement de deux jeunes filles a eu lieu il y a plusieurs années. Elles étaient adolescentes. L'une d'elles a réussi à s'échapper,

tandis que l'autre fut considérée comme disparue, voire morte. La survivante s'est apparemment vengée de l'agresseur, ou assassin, quelques années après, lors d'une rencontre tout à fait fortuite.

Vengée, certes, mais de quelle manière ?

Serait-ce cela le secret ?

Dans un premier temps, il doit retrouver cette Johanna. Étant donné l'impossibilité d'obtenir la moindre information supplémentaire auprès de la mère de l'amie disparue, il se tourne vers Sandrine.

Il saisit son smartphone et pianote en se dirigeant vers sa voiture.

« J'ai discuté avec la mère d'Élodie. »

La réponse ne tarde pas à arriver.

« Parfait. »

« Je pense qu'elle n'était pas la personne visée ? »

« Tout juste. »

« L'intérêt de cette visite était la découverte de Johanna, je suppose ? »

« Vous supposez bien. »

« Mme Grindort a tout de suite coupé court lors de son évocation. Sans m'avoir donné ni nom ni adresse. Vous pouvez m'aider là-dessus ? »

« Bien sûr, mais qu'avez-vous appris sur elle ? »

« Qu'elle se serait vengée du meurtre de son amie. »

« Parfait. »

Audrick ne fait aucun commentaire sur cette satisfaction exprimée.

« Vous savez où elle se trouve ? »

« Tout à fait. Laissez-moi cinq minutes. »

Audrick tire les dernières taffes et jette le mégot à même le sol, avant de s'engouffrer dans la Swift. Il positionne le smartphone sur son socle et enclenche le contact.

La mélodie de réception de texto s'anime dans tout l'habitacle.

Audrick ne voit pas s'afficher sur l'écran les coordonnées de Johanna, mais celles d'un homme.

Il demande aussitôt :

« Qui est-ce ? »

« L'assassin d'Élodie. »

« Vous en êtes sûre ? »

« Oui. »

« Dois-je le rencontrer ? »

« Ce serait assez judicieux pour la suite de l'histoire. »

« Vu l'adresse fournie, il ne semble pas être en prison. »

« Pas exactement. »

« Pas exactement ? Que voulez-vous dire ? »

« Vous le verrez une fois sur place. »

« Est-ce dangereux ? »

« Non, rassurez-vous, mais le lieu vous surprendra. »

Audrick atteint l'une des agglomérations les plus au nord de la métropole lilloise, frontalière avec la Belgique, Roubaix. Une des villes les plus pauvres de France, à cause du déclin de l'industrie textile, la faisant passer de capitale mondiale au début du vingtième siècle à zone urbaine sensible de nos jours, avec une forte concentration d'habitants vivant sous le seuil de pauvreté. Elle reste toutefois attachante avec son architecture flamande instaurée par la bourgeoisie dominante de l'époque.

À l'aide du GPS, il se rend au 1 rue Chaptal, comme indiqué par le texto de Sandrine.

Elle ne s'était pas trompée, Audrick est frappé par l'établissement qu'il découvre.

Un cimetière.

Il sort du véhicule et allume une cigarette. Il reste de longues secondes à contempler les grilles métalliques de l'entrée.

« Le type serait mort », se met-il à réfléchir.

« L'aurait-elle tué ? »

Il s'apprête à sortir son téléphone portable afin d'en référer à Sandrine, mais il y renonce. Il sait évidemment qu'elle est déjà au courant. L'adresse communiquée n'est pas le fruit du hasard. Ce qui le préoccupe à présent, est l'intérêt de l'avoir emmené à cet endroit. Les morts ne parlent pas. Les pierres tombales non plus.

Sans plus de précision, il décide de continuer dans cette voie. Il se rend auprès de la tombe du défunt, peut-être en apprendra-t-il davantage sur place.

Dans un premier temps, il doit trouver son emplacement.

Proche de l'entrée, figure un plan détaillé avec des numéros et des noms. Audrick se met immédiatement en quête de celui qu'il recherche.

Antoine Tabassée.

Allée vingt-huit.

La sépulture est sobre. Aucune plante, aucune fleur. Aucun vase, fût-il vide. Seule, une plaque vieillie par le temps, recouverte de traces de moisissure et de toiles d'araignée, trône sur le marbre froid. Une épitaphe est encore lisible.

« À mon fils, mon bébé ».

Sur la stèle figurent les nom et prénom du défunt et de celle qui semble être sa mère, ainsi que l'année de naissance et celle de la mort. Aucune photo ni gravure.

Le caveau est à l'abandon.

Audrick reste de longues minutes à contempler le monument négligé. Il ne voit plus très bien où cette piste va le mener. Aucun indice n'est perceptible. La personne est morte, ainsi que la seule famille qui lui restait.

Une personne s'approche. C'est un employé municipal. Il tient un balai assez grossier entre les mains.

Il s'appuie dessus, dès qu'il est à proximité.

— Vous êtes de la famille ? balance-t-il.

Audrick tourne la tête dans sa direction, le visage fermé.

— Non, du tout.

— Vous les connaissiez ?

— Presque, feint-il, enfin pas la mère, mais plutôt le fils.

— Triste histoire.

— Pour être honnête, nous ne nous fréquentions plus. Nous nous sommes séparés durant l'enfance. Je n'ai eu vent de sa mort que très récemment, mais j'ignore de quelle manière cela est arrivé.

— Suicide.

— Suicide ?

L'employé de mairie, très bavard, pose son balai contre la tombe voisine, trop content de s'accorder une pause.

— Pour moi, poursuit-il, c'est une preuve de culpabilité.

— Il avait des choses à se reprocher ?

— Je pense, oui. Une histoire d'enlèvement et de meurtre. Pourtant, la police n'avait rien contre lui. Je crois bien qu'il n'était même pas soupçonné. Mais son suicide veut bien dire ce que ça veut dire.

— Pourquoi pensez-vous qu'il est lié à ce meurtre ?

— Les indices fournis par la police.

— Vous disiez qu'il n'était pas inculpé.

— Avant sa mort, non. Mais ils ont découvert, après coup, qu'il

possédait le même véhicule recherché. Un pick-up, je ne sais plus de quelle couleur. Et puis, l'amie de celle qui a été assassinée l'a formellement reconnu sur les photos. Je me souviens qu'elle avait aussi été enlevée, mais elle avait réussi à s'échapper. Malheureusement pour lui.

— Vous pensez qu'il a agi par remords ?

— Allez savoir ! Ça devait lui peser, certainement.

— C'est bien sa mère qui est enterrée avec lui ? demande confirmation Audrick en désignant la plaque de marbre horizontale.

— Exact.

— Elle est morte un an après lui.

— Oui… Pauvre femme. Elle a eu du mal à l'accepter. Pensez donc, un fils meurtrier. Je pense que peu de mères peuvent supporter d'avoir mis au monde un monstre pareil.

— C'est sûr.

Voulant que la conversation prenne fin, Audrick remercie et salue l'agent municipal par un signe de tête.

Il quitte le cimetière.

Les grilles métalliques d'entrée franchies, il porte une cigarette à la bouche, mais ne l'allume pas. Il rejoint la Suzuki Swift et pose les fesses sur l'aile avant bleue.

Il réfléchit, les yeux rivés sur le champ du repos.

Il saisit son smartphone.

« OK, le type est mort. Affaire terminée. Mon incompréhension est surtout portée sur les véritables causes de sa mort. »

Sandrine devait attendre la manifestation d'Audrick, car elle répond immédiatement.

« Qu'en pensez-vous ? »

« Tout ça me semble ambigu. »

« Mais encore ? »

« Excusez-moi d'être direct, mais je n'ai plus envie de jouer. » « Dites-moi tout de suite la raison de tout ceci ! »

Plusieurs dizaines de secondes passent avant qu'un nouveau texto apparaisse. Ces interludes ont le don d'irriter Audrick.

« Le repentir de Johanna. »

« Un employé de la mairie m'a parlé de suicide. »

« Croyez-vous vraiment à cette version ? »

« Tout est possible. »

« Soyons sérieux. Quel serait l'intérêt de vous parler de Johanna dans ce cas ? Croyez-moi, elle est très futée. Si vous m'accordez un peu de temps, je vous donne la vraie version, le temps de vous l'écrire »

« Pourquoi ne pas m'appeler tout simplement ? »

« Nous avons déjà eu cette conversation ! »

« OK. Faites, alors. »
« Merci. »

Dans l'attente, il allume la clope.

Audrick est assis derrière le volant, voiture toujours stationnée sur le parking du cimetière, lorsque la sonnerie de réception de message résonne dans l'habitacle. Cette dernière vient perturber le tube de la Mano Negra, *Pas assez de toi*, diffusé par l'autoradio.
Il baisse le son et commence à lire.

« La première année, Johanna s'est donnée corps et âme à la recherche de son amie Élodie et du kidnappeur. Sans succès. Il avait quitté la région. Résignée, elle reprit le cours de sa vie, tant bien que mal. Elle s'est mise à apprendre le droit à la fac. Elle supposait que cela l'aiderait lors de sa confrontation lors du procès. Si le procès avait lieu. La rancœur étant ce qu'elle est, elle s'épuise, elle vieillit, elle s'égrène. Les difficultés des cours s'ajoutant, Johanna abandonna et se tourna vers une autre possibilité de carrière, l'immobilier. Dans la construction immobilière pour être précise, assistante de maître d'ouvrage… »

Un deuxième texto s'annonce.

« Le souvenir de l'abandon de son amie venait la hanter en permanence. Les anxiolytiques ne suffisaient plus, ou n'étaient plus efficaces. Un démon la rongeait de l'intérieur. Un mal vous tordant les tripes. La vengeance. Mais comment faire ? Quatre années passèrent quand le destin lui tendit la main. Elle le reconnut dans le métro. Congruence impensable. Il était revenu dans le Nord. Les souvenirs réactivèrent la haine. Une idée fixe s'est forgée en cet instant. Une opportunité d'éradiquer cette turpitude pesant sur la conscience. Tuer le mal par le mal… »

Troisième SMS.

« La détermination est un trait de caractère avéré chez certains. Johanna fait partie de ceux-là. Elle verrouilla sa cible, laissant de côté son quotidien. Plus rien d'autre n'avait d'importance. Elle le suivit toute la journée. Elle ne pouvait l'aborder directement, il la reconnaîtrait et se méfierait. Elle réussit à s'introduire chez lui et à l'assommer à l'aide d'un objet lourd. Elle le plaça sur le lit. Elle lui entailla les veines et le laissa à son sort. C'est sa mère qui le découvrit inerte après plusieurs heures, vidé de son sang… »

« Il ne s'était pas réveillé ? »

« Là est toute l'énigme. Peut-être s'est-il laissé mourir ? Peut-être avait-il compris et accepté d'en finir ? Peut-être était-il submergé de remords ? Nous n'en saurons jamais rien, à présent. »

« Comment sait-on qu'il est lié à la mort de l'adolescente ? »

« Il tenait la photo d'Élodie entre les mains. L'enquête a fait le reste. »

« Un coup de Johanna. »

« Tout à fait. »

« La police ne l'a pas soupçonnée ? »

« Aucun élément de preuve la concernant. Ni empreinte ni ADN. Aucun objet contondant incriminant retrouvé. Une enquête éventuellement bâclée. Un intérêt amoindri. Tout a permis de déclarer le suicide en version officielle. »

« Qu'est-ce qui vous fait croire que ce n'est pas la vérité ? Que Johanna est bien la responsable de sa mort ? »

« C'est tout le travail de Diego. »

« Peut-on la rencontrer, cette Johanna ? »

« J'allais justement vous y convier. »

La Suzuki Swift quitte la rocade nord-ouest en empruntant la sortie numéro 10. Elle débouche sur un imposant rond-point, à l'entrée du parc d'activité de Wambrechies. La voix féminine du GPS lui suggère de prendre la première à droite, une succession de bâtiments presque identiques. Celui désigné en objectif n'est qu'à quelques centaines de mètres.

Audrick se gare sur le parking.

Il détaille la façade de la société et son enseigne. Il s'en confirme le

nom donné par Sandrine.

Il se voit autoriser à entrer après avoir appuyé sur un bouton d'interphone.

À l'intérieur, l'hôtesse le reçoit poliment derrière son comptoir.

— Bonjour, monsieur. Que puis-je faire pour vous ?

— Bonjour. Je suis venu voir madame Johanna Sicérone.

— Vous avez rendez-vous ?

— Non, désolé.

— Sans rendez-vous…

— Je me doute bien, mais je n'en ai vraiment que pour à peine dix minutes.

— Elle a un emploi du temps très chargé, vous savez.

— S'il vous plaît, charme Audrick, je ne la dérangerai pas longtemps.

Compatissante, et séduite, l'employée décroche le téléphone.

— Johanna… Il y a une personne pour vous à l'accueil…

— C'est important ?

— Vous venez la voir pour ? relaye la réceptionniste.

— Un gros projet d'immeubles sociaux dans le bassin minier.

L'hôtesse répète la phrase dans le combiné.

— D'accord. J'arrive.

Audrick est invité à patienter dans les fauteuils en cuir noir servant d'espace d'attente. Un café lui est même offert. Une table basse en verre et un palmier Areca garnissent l'endroit. Plusieurs lithographies sont accrochées au mur, mises en valeur par des leds.

La personne attendue fait son apparition en haut de l'escalier. Audrick tourne la tête dans sa direction lorsqu'elle descend les marches.

Ses yeux s'écarquillent de surprise.

Il la reconnaît.

C'est la femme qui était présente au côté du géologue dans le restaurant…

18

Aujourd'hui

Tous les regards sont tournés vers Johanna. Thierry bondit de sa chaise.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? lance-t-il, contrarié.

L'assistante pose son regard mouillé de larmes sur celui du géologue.

Ce dernier se ravise, compréhensif.

— Avouer quoi ? insiste le banquier.

Johanna baisse les yeux.

— Martin est mort.

L'indignation parcourt l'assemblée.

— Comment ça, il est mort ?

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Martin, mort ?

— C'est une blague, conteste Rémi.

— Si cela en est une, elle n'est pas drôle, souligne le médecin.

— Je ne pense pas que cela en soit une, confesse Thierry.

— Comment êtes-vous sûre de ça ? Et comment l'avez-vous appris ?

Johanna s'assied, abattue.

— Le téléphone, surgit Christophe, votre téléphone. C'était ça la sonnerie de tout à l'heure, n'est-ce pas ?

— Ne soyez pas ridicule, réplique le géologue, vous savez bien que nous ne captons rien dans cet appartement. J'étais présent, c'était bien une alerte de rendez-vous.

— Vous êtes peut-être complice, renchérit le banquier.

— Je pense que Teddy a raison, le fustige du regard Thierry.

— C'est-à-dire ?

— Je pense que vous avez une grande gueule et qu'il serait temps de vous la fermer.

— Des menaces ?

— Devinez ?

Les deux hommes se rapprochent, déterminés.

— Messieurs, tonne Rémi, restez calmes, je vous prie. Vous le disiez tout à l'heure, quel intérêt de se monter les uns contre les autres ?

— Vous savez, s'intercale Raymond, l'état de confinement peut provoquer ce genre de réaction parfois.

— Certes. Mais pour l'heure, nous avons plus urgent à régler.

Thierry et Christophe se séparent, résignés, mais se défient du regard, prêts à reprendre les hostilités.

Teddy se tourne vers l'assistante.

— Comment l'avez-vous appris ?

Johanna renifle.

— Le carton.

Thierry finit par s'asseoir, dépité.

— Quel carton ? continue de questionner l'entomologiste. Celui où il est inscrit de ne pas l'ouvrir avant minuit ?

— Oui.

— Vous l'avez ouvert ?

— Oui.

— Et ? intervient le médecin biologiste.

Johanna lance son regard à nouveau vers Thierry.

— Et nous avons découvert la tête de Martin, déclare ce dernier.

— Pardon ?

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Vous voulez dire, que sa tête ? Sa tête coupée ?

— Oui.

— Mais c'est horrible !

— Vous le savez depuis quand ? relance Teddy.

— Depuis qu'Odile l'a ouvert.

— Je comprends mieux ses hurlements à présent, interprète Christophe, on était loin de la vulgaire souris.

— Pourquoi ne nous en avoir rien dit ?

— Nous voulions éviter toute panique.

— Je savais bien qu'ils étaient complices, ces deux-là, commente le banquier.

— Martin, l'avocate, énumère à demi-voix Raymond.

— Odile était au courant, réagit Martine, et c'est à ça qu'elle faisait allusion en me parlant. Ils ne vous ont rien dit ? m'avait-elle demandé. À présent, je comprends la question. Vous nous avez caché la vérité.

Thierry et Johanna restent muets.

— C'est vous qui l'aviez assassiné, incrimine Christophe.

Le géologue bondit de la chaise, hors de lui.

— Je n'ai rien avoir avec sa mort, hurle-t-il menaçant, je l'ai découvert en même temps que les autres. Et si vous persistez à m'accuser, mon poing dans la gueule se chargera de vous la fermer une bonne fois pour toutes.

— Votre agressivité est une preuve, renchérit le banquier.

Fou de rage, Thierry saute sur Christophe. Ses mains agrippent le cou du directeur de banque. Teddy réussit à les séparer.

— Ça suffit ! crie-t-il à son tour. Vous ne pouvez pas vous tenir tranquilles ? Ce n'est vraiment pas le moment de s'entretuer, bon sang. Je pense qu'il faudrait plutôt se serrer les coudes et trouver un moyen de sortir d'ici.

— Teddy a raison, appuie Rémi, nous sommes véritablement

coincés.

Martine se lève, blême, les yeux rougeoyants.

— Excusez-moi, je ne vais pas pouvoir tenir…

La sexagénaire place la main devant la bouche et sort de la pièce en courant.

— Je l'accompagne, se propose Johanna.

— Je pense qu'elle y arrivera bien toute seule, objecte Raymond, d'ailleurs, c'est plutôt à moi de m'en occuper, si je puis me permettre.

L'entomologiste se prend le crâne entre ses mains.

— La tête de Martin était dans le carton depuis le début…

— Peut-on la voir ? demande Christophe.

— Je vous en prie, rétorque avec dégoût Johanna.

Le banquier se tourne vers l'architecte d'intérieur.

— Mais j'y pense, vous étiez avec eux quand l'avocate s'est mise à crier ?

— C'est exact, confirme Rémi.

— Donc, vous l'avez vue et vous étiez également au courant.

— C'est exact.

— Pourquoi n'avoir rien dit, vous non plus ?

— C'est Thierry qui m'a demandé de garder le secret afin de confondre le meurtrier. J'étais contre cette idée, je vous assure, mais j'étais en minorité sur ce coup-là.

— Ça ne vous a pas paru suspect ?

— Sur l'instant, non, mais maintenant que vous en parlez…

— C'est une blague, s'insurge le géologue.

— Non, ça se tient, intervient à son tour Teddy, la comédie de vouloir partir et la clé soi-disant cassée dans la serrure…

— Je ne l'ai même pas touchée, cette satanée clé !

— Je confirme, ajoute Johanna, j'étais là.

— Justement, accuse à son tour Christophe, quel surprenant hasard. Comme pour la sonnerie du téléphone, vous n'y êtes allés qu'à deux.

Thierry reste muet, consterné.

— Vous êtes tous devenus fous, explose l'assistante, vous ne nous pensez quand même pas capables d'avoir organisé tout ça ?

Teddy vient se placer derrière elle et se penche vers son oreille.

— Qui sait ?

— Mais dans quel but ?

— C'est ce que nous allons découvrir.

Johanna, outrée, bondit de sa chaise. L'entomologiste lui saisit les bras et la force à se rasseoir. Il les lui maintient dans le dos, à l'arrière du dossier.

— Lâchez-moi, hurle-t-elle.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? réagit le géologue.

— Vous allez nous sortir de là, ordonne le banquier.

— Si vous ne la lâchez pas, gronde Thierry, je ne réponds plus de moi.

— Si vous ne vous rasseyez pas, complète Teddy, je risque de lui casser le bras.

— Vous n'oseriez pas ?

— Si cela peut nous faire sortir de ce trou à rats, je n'hésiterai pas une seule seconde.

— Johanna a raison, vous êtes tous devenus fous.

— Asseyez-vous ! intime Christophe.

Le géologue s'exécute, résigné.

— Faudrait les attacher, suggère l'entomologiste.

— J'ai cru voir des cordes dans le cagibi, informe Rémi.

— Bonne idée.

— Je m'en occupe.

Le médecin biologiste rejoint l'architecte dans le couloir.

— Qu'est-ce qui se passe ? J'ai entendu Johanna hurler.

— On les soupçonne, elle et le géologue, d'être les instigateurs de cette mascarade.

— Vous êtes sûrs ?

— Qui d'autre ?

— Et que comptez-vous faire ?

— Les ligoter. Je suis venu chercher la corde dans le cagibi.

— Vous pensez sincèrement que ce sont les meurtriers ?

— En tout cas, ils ne tarderont pas à l'avouer.

— Je dois admettre que je n'aime pas du tout la tournure que prend la situation.

— Vous ne voulez pas sortir de cet appartement, doc ?

— Si, bien sûr.

— Alors, laissez-nous faire. Je vous le promets, nous allons enfin mettre un terme à tout ça.

— Puissiez-vous dire vrai !

Tandis que le biologiste reste dans l'encadrement de la porte, Rémi détaille les étagères à la recherche des torons.

— Comment va votre épouse, au fait ? demande-t-il au médecin.

— Je pense qu'elle ne doit plus avoir grand-chose à régurgiter de son estomac. Vous parlez d'un choc. J'ai moi-même des difficultés à réaliser.

— Croyez-moi, doc, Martin n'est plus de ce monde.

— Et la tête, vous l'avez mise à quel endroit ?

— Je l'ai laissée dans le carton.

— Ça, j'avais bien compris. Mais où avez-vous mis le carton ?

— Vous voyez la couverture tout en haut ? désigne-t-il, le corps

toujours penché dans les rayonnages.

— La rouge et jaune ?

— Magnifique, jubile l'architecte, je savais bien que j'avais vu des cordes.

Il se relève et rejoint Raymond.

— Il n'y a pas d'autre couverture, ricane-t-il.

— Il est dessous ?

— Gagné.

Le laborantin reste fixé un long moment sur le tissu bicolore, comme ensorcelé. Impossible de s'en détacher. La curiosité le démange. Il veut se convaincre de l'authenticité de cette tête coupée de ses propres yeux.

— Je vous le déconseille, doc, souffle Rémi proche de son oreille, ce n'est pas beau à voir.

— Oui, je pense que vous avez raison. Nous ne pourrons rien faire de plus de toute manière.

— Allons plutôt nous occuper de nos hôtes et trouver le moyen de nous faire sortir.

— D'accord. Je récupère Martine et je vous rejoins.

De retour dans la salle à manger, Rémi tend un des morceaux trouvés à Teddy. Ce dernier s'empresse de sangler l'assistante devenue docile.

— Il est hors de question que vous m'attachiez, grogne Thierry.

— Ne nous obligez pas à être violents, avertit Christophe.

— Rémi, implore le géologue, dis quelque chose. Tu sais très bien que ce n'est pas moi. Nous l'avons découvert ensemble.

— Peut-être, mais le carton était déjà là quand je suis arrivé, et toi aussi.

— C'est insensé ! J'ai du mal à le croire… Dans ce cas, Johanna était là avant moi…

— Je te remercie, coupe-t-elle, dépitée.

— Vous êtes les deux seules personnes qui se connaissaient vraiment avant cette soirée, souligne le banquier, c'est trop suspect pour que ce soit qu'une coïncidence. Et puis, si vous n'avez rien à vous reprocher, laissez-vous faire.

— Pour me retrouver à la merci du meurtrier ? Hors de question.

Thierry saisit un des couteaux encore présents sur la table et menace les trois hommes à tour de rôle.

— Que comptez-vous faire ? Nous étriper ?

— Je ne vous laisserai pas m'approcher.

— Tu confirmes par ton attitude, intervient l'architecte, que tu n'es pas tout à fait étranger à cette histoire.

— J'en ai rien à foutre de ce que vous pensez. Je ne l'aimais pas, c'est indéniable, mais je n'ai rien à voir avec sa mort.

— D'accord, on veut bien vous croire. Mais elle, montre du doigt Christophe, n'est pas innocente.

— Vous êtes tous fous, sanglote Johanna.

— Vous faites erreur, elle n'a rien voir non plus. Et je vous prierais de la détacher.

— Vous en demandez beaucoup.

— Je savais bien que vous étiez complices.

Thierry s'approche de Johanna, la lame menaçante, ordonnant à Teddy de s'écarter de la chaise. Ce dernier n'oppose aucune résistance et se décale vers les autres. Le géologue ne quitte pas des yeux les trois autres invités, se méfiant des moindres faits et gestes de leur part. De sa main libre, il tente de libérer la jeune femme.

— Bravo, félicite Christophe, vous avez bien réussi votre coup.

— Je n'ai rien réussi du tout.

— J'ai bien failli me faire avoir et marcher dans votre combine, les tourtereaux, ajoute Rémi.

Teddy essaie discrètement de s'approcher de la table et de saisir un des autres couteaux. Le géologue le repère.

— Tss, tss, tss, lui lance-t-il.

Cependant, dans cette position, Thierry est dos au couloir où se trouvent la cuisine, le cagibi, les toilettes et les chambres. Il s'abaisse pourtant légèrement afin de mieux défaire le nœud aux poignets de Johanna.

C'est à ce moment qu'il reçoit un violent coup derrière la tête.

Sous le choc, il s'écroule.

19

Aujourd'hui

Thierry ouvre les yeux avec difficulté. Une désagréable douleur au niveau de la nuque l'assaille. Il ne peut se caresser le cou pour l'atténuer, ses mains sont attachées dans le dos. Il est assis sur une chaise.

Il reprend immédiatement ses esprits.

Il écarte un peu plus les paupières pour distinguer et reconnaître la sexagénaire et les quatre hommes lui faisant face. Johanna est placée à l'autre extrémité de la table, à gauche, toujours ligotée.

Elle lui adresse un sourire de compassion.

— Veuillez me pardonner pour ce coup violent, se confond en excuses le médecin, ce n'est pas dans mes habitudes d'agir de la sorte. Mais qu'est-ce qui vous a pris ?

— Vous n'aviez pas le choix, doc. Il devenait très menaçant.

Le géologue se trémousse, tentant de défaire ses liens. Sans succès.

— À votre place, commente Christophe, j'éviterais de m'épuiser. Vous avez beaucoup de choses à nous raconter.

— J'ai rien à dire…

— À quoi bon le nier, à présent ? ajoute Teddy.

— Je vous jure que je n'ai rien à voir dans cette histoire.

— Il nous dit peut-être la vérité, s'émeut Martine.

— Allez dire ça à Odile, souligne l'entomologiste.

— Détachez-nous, intervient Johanna, je vous jure que nous n'avons rien fait. Quel serait notre intérêt à tous vous retenir enfermés dans cet appartement ?

— C'est ce que nous allons tenter de savoir, rétorque le banquier.

— Qu'ils nous disent comment sortir, que l'on en finisse, gronde Teddy, laissons plutôt la police régler ça.

— Justement, en parlant d'appeler la police, fait remarquer l'architecte, ce serait peut-être judicieux d'arrêter le brouilleur.

— C'est vrai. Je vous écoute, enjoint Christophe en pointant l'index vers le géologue.

— Je vous l'ai dit, j'en sais rien.

— Vous persistez ?

— Pourquoi vous ne voulez pas nous croire ? implore l'assistante.

— L'un des deux ment, c'est évident, commente Rémi, peut-être même les deux.

— Dites-nous comment sortir, supplie l'épouse du médecin, je suis fatiguée. Vous n'avez plus d'autre issue que de vous rendre et nous libérer. Je vous en prie.

— Je vous jure, Martine, que nous n'y sommes pour rien du tout. Je ne sais pas pourquoi vous pensez que nous…

— Ça suffit ! coupe Christophe. Ma patience a des limites et vous venez de les franchir. Vous ne bougerez pas de votre chaise tant que nous n'aurons pas obtenu satisfaction. Est-ce que c'est bien clair ?

Thierry baisse la tête de dépit.

— À votre guise, ponctue le banquier.

Les cinq accusateurs se réunissent dans la cuisine.

— Faut absolument prévenir la police, entame Teddy.

— Sans avoir mis la main sur ce brouilleur, c'est impossible, vous le savez très bien.

— Alors, que faisons-nous ? demande Rémi.

— Il faut sortir d'ici, je n'en peux plus.

— Les deux seules personnes à pouvoir le faire, souligne Christophe, sont attachées dans la salle à manger.

— Et s'ils se bornent à ne rien dire ? intervient Raymond. Après tout, ils sont coupables de meurtre.

— Vous n'avez pas un médicament ou une solution pour les faire parler dans votre mallette ?

— Je suis médecin biologiste, pas agent secret.

— On peut leur cogner dessus jusqu'à ce qu'ils avouent, suggère l'entomologiste.

— Pourquoi ne pas leur arracher les ongles ou les dents, tant que l'on y est ? s'indigne Martine.

— Faudra bien qu'ils nous disent comment sortir.

— Vous pensez qu'il était prévu que nous y passions tous ?

— C'est fort possible, mais ce que j'ignore, c'est la raison exacte. Nous savons que nous sommes tous liés par les projets immobiliers de Martin. Et plus précieusement, l'immeuble d'Ambleteuse. Qu'a-t-il de si particulier pour pousser deux individus à commettre l'irréparable ?

Dans l'autre pièce, Thierry se dandine sur la chaise. Il espère toujours influer sur la résistance du nœud.

— Pourquoi ne veulent-ils pas nous croire ? larmoie Johanna.

— Je t'avais prévenue qu'il ne fallait rien dire.

— C'était trop dur.

— Effectivement, maintenant, c'est mieux, ironise Thierry.

— Que vont-ils faire de nous ?

— Nous faire avouer le meurtre de Martin…

— Mais ce n'est pas nous ! coupe avec frénésie l'assistante.

— Je le sais bien, mais… Il faut leur faire entendre raison, et ça, ce n'est pas gagné.

— Je n'aurais jamais dû accepter, sanglote-t-elle.

— Comment pouvions-nous deviner ?

— Ça s'est retourné contre nous…

— Martin n'avait pas que des amis, c'est indéniable, mais quelqu'un est évidemment plus aigri que nous. Au point d'avoir opté pour la solution la plus radicale.

— Et, ça ne te fait rien, toi ?

— Je ne vais pas dire que sa mort me fasse la plus grande peine. En revanche, je reconnais qu'il nous a bien eus.

— Tu crois qu'il a aussi assassiné Odile ?

— Oui, je pense qu'il est déterminé.

— Déterminé à quoi ?

— Je n'en sais rien pour le moment, mais nous faisons partie de sa vengeance.

Johanna se met à pleurer de nouveau.

— Et le tueur, poursuit le géologue, se cache parmi les cinq autres…

Dans la cuisine, Teddy a la tête plongée dans le réfrigérateur.

— Quelqu'un veut une bière ?

— Vous pensez que c'est le moment de boire ? proteste Martine.

— Les discussions me donnent toujours soif, rétorque-t-il sèchement.

— Vous avez raison, acquiesce Rémi, filez-m'en une.

— Si nous revenions à ce qui nous préoccupe, recentre Christophe, quelqu'un a une idée pour leur faire cracher le morceau ?

— Je pensais à une chose, justement, réagit Raymond.

— On vous écoute.

— Les indices. Vous savez, les lettres dans les enveloppes bleues. Peut-être qu'elles nous révèlent la solution, enfin la dernière.

— Elles font partie d'un jeu macabre, pour détourner notre attention. Non, faut les faire avouer, ce sera plus simple.

— Je ne suis pas si sûr.

— Ça vaut le coup d'essayer, suggère la peintre amateure.

— Moi, je dis, balance l'entomologiste, avec de bonnes menaces…

— Nous ne sommes pas des barbares.

— Et où pensez-vous les trouver les autres lettres ?

— Sur eux, peut-être.

— Impossible, interfère Rémi, je les ai déjà fouillés.

— Comme ça ?

— J'avoue que j'y avais pensé.

— Dans le dressing, je n'en ai trouvé qu'une, déclare Martine.

— Elles doivent forcément être planquées dans un endroit précis, à l'abri des regards.

— Réfléchissons un instant. Nous pouvons éliminer la cuisine et la salle à manger, trop fréquentées. Ce qui nous laisse cinq pièces à explorer minutieusement.

— Cela tombe bien, signifie Rémi, nous sommes nous aussi cinq. Une par personne.

— Nous sommes encore en train de perdre du temps, conteste Teddy.

— Ça ne va pas nous demander des heures.

— D'accord, reprend le banquier, comment se les répartit-on ?

— Je ne retourne pas dans la chambre, en ce qui me concerne, signale Martine.

— Je la prends, se propose Raymond, tu n'as qu'à t'occuper de la salle de bains.

— En voilà deux, notifie Christophe, pour ma part, je choisis le hall. Et vous ?

— Je prends le cagibi, réagit Teddy.

— Super, j'ai les chiottes, conclut Rémi.

L'entomologiste allume la lumière.

Il prend une grande respiration. La présence potentielle du carton contenant la tête du propriétaire des lieux l'angoisse. Il évite de le croiser du regard. Rémi lui a approximativement précisé son emplacement et la couverture le camouflant. Il reste toutefois, plusieurs secondes, immobile, observant les grandes étagères remplies de multitude d'objets divers et variés.

L'ampoule est faiblarde, ce qui devient paradoxal pour ce genre d'endroit confiné. Les fouilles vont s'avérer plus complexes que prévu. Proche de lui, sur l'un des plateaux placés au niveau des yeux, il découvre une autre ampoule. Celle-ci est cassée. Il se fait cette réflexion instinctive que Martin aurait pu la jeter.

Une impressionnante quantité de boîtes en carton compose l'essentiel des rayonnages métalliques. La plupart sont vides, chose étrange. Il tombe néanmoins sur des morceaux de tissus, des prospectus déchirés, des rouleaux de scotch et autres petits objets insignifiants.

Des pots de peinture sont également présents dans le bas. Les boîtes positionnées à côté contiennent des pinceaux de différentes tailles. Certains neufs et d'autres utilisés, dont l'extrémité des poils est encore maculée. La similitude avec la couleur recouvrant les murs de l'appartement ne fait aucun doute.

Il poursuit son exploration par l'étagère opposée. Cette fois-ci, étant déjà accroupi, il l'entame à ce niveau et non par le haut comme la précédente.

Il découvre, sous un tas de journaux, une caissette remplie de polycopiés. Ce sont apparemment des documents reliés par des agrafes.

Il saisit les premiers feuillets attachés entre eux.

C'est un acte de propriété. Il concerne un appartement possédant la

même adresse que celui où il se trouve, à la différence que le numéro ne correspond pas. L'étage non plus, d'ailleurs.

Dixième étage.

Le nom n'est pas celui de Martin Savarin. Un nom que l'entomologiste ne connaît pas.

Diego Dypsis.

Il agrippe le paquet de feuilles suivant. C'est encore un acte de propriété. Au même nom. Toujours la même adresse, le même étage, mais un numéro de porte différent.

Teddy est surpris devant cette découverte.

Serait-ce le propriétaire de l'immeuble ?

Il détaille aussitôt les autres documents pour s'en assurer. Il y en a une demi-douzaine. Tous au même nom. Seuls les chiffres désignant l'appartement diffèrent. Ils se répartissent sur trois étages : les trois derniers.

Teddy se met à cogiter. Ce Diego Dypsis est donc le propriétaire de la partie haute du bâtiment, que louait Martin. Dans ce cas, pourquoi possède-t-il tous les actes de propriété de cette personne ?

Serait-il complice ou commanditaire de son assassinat ?

La porte du cagibi s'ouvre, laissant apparaître l'un des autres invités. Teddy tourne la tête dans sa direction et le reçoit d'un sourire amical.

— Déjà fini ?

— Oui, lui répond le nouvel arrivant.

— Tu les as trouvées ?

— Non.

— Moi non plus. Mais je pense que je suis tombé sur un truc très intéressant.

L'entomologiste tend une partie des papiers vers son visiteur.

— Ce sont des actes de propriétés, affirme-t-il, ils sont tous au même nom et à la même adresse. Tous les appartements des trois derniers étages.

— Et ?

— Ce n'est pas Savarin le propriétaire, justement. Toute cette partie de l'immeuble appartient à un certain Diego Dypsis. Tu ne trouves pas ça étrange ?

— Qui est-ce ?

— Je n'en sais rien, mais pourquoi sont-ils dans l'appartement de Martin ?

— Tu en es sûr ?

— J'ai tout vérifié, confirme-t-il en replongeant la tête dans la caissette, il y en a à peu près une demi-douzaine, je crois…

L'autre individu saisit le reste d'ampoule cassée. Il se place derrière l'entomologiste en plaquant la paume de sa main sur sa bouche, afin de l'empêcher de crier. Il lui tire la tête en arrière et plante

violemment le culot aux bords tranchants dans sa gorge. Aucun hurlement n'est perceptible, juste des gémissements rauques. Teddy gesticule de douleur, mais il est fermement maintenu par son agresseur. Ce dernier accentue l'égorgement en glissant le tesson vers l'oreille. Du sang suinte de la plaie devenue béante. L'assaillant le repousse et se débarrasse de l'arme improvisée. Teddy se saisit la gorge. Le sang dégouline au travers des doigts. Il ne peut prononcer aucun mot ni aucun cri. Il s'écroule sur le sol, agonisant.

Ses yeux se tournent vers le monstre. Regard d'incompréhension et de découverte à la fois. Le reste de vie s'échappe.

— Pour Daniella, conclut l'assassin.

20

Deux jours plus tôt

Une poignée de main se fait en conclusion de l'entretien passé entre Audrick et Johanna.

— Je vous envoie la proposition dès la semaine prochaine, ajoute-t-elle, je vous souhaite une bonne journée, monsieur Aronia.

— Parfait, j'attends donc de vos nouvelles. Encore merci, madame Sicérone.

Après un court salut de courtoisie à l'hôtesse d'accueil, Audrick sort du bâtiment. Il allume une cigarette et rejoint sa voiture. À sa hauteur, il frappe du poing sur le toit de la Swift bleue.

— Merde !

Il jette le reste non terminé de la tige de tabac et pénètre à l'intérieur du véhicule. Il saisit son téléphone portable.

« Vous m'avez bien eu. »

La réponse de Sandrine ne tarde pas à arriver.

« Je ne comprends pas. »

« Tout ce cirque, ces rencontres avec ces gens, tout ça pour en arriver là. »

« J'ai des difficultés à vous suivre. »

« Les miennes sont de comprendre la relation qu'ils entretiennent avec lui. »

« Avec qui ? Diego ? »

« Non, bien sûr, Thierry. »

« Thierry ? Thierry Gornacon ? »

« Oui. Qui d'autre ? »

« Excusez-moi d'insister, mais je ne saisis pas vos propos. »

Audrick hésite. Son interlocutrice ne semble pas être sur la même longueur d'onde. Pourtant, il a bien vu cette Johanna dîner avec Thierry. Sa mâchoire s'en souvient encore. La concordance est trop insolente pour que cela en soit une. D'ailleurs, Sandrine le connaît, elle le cite dans l'un de ces derniers messages.

Diego voudrait-il apporter son aide et favoriser une quelconque vengeance ?

Dans ce cas, pourquoi manigancer une disparition sans réel intérêt ?
Cela n'a pas de sens.

Son cerveau est en ébullition. Trop de questions restent en suspens. Tant qu'il n'aura pas le fin mot de l'histoire, il restera dans le doute. C'est une évidence.

« J'ai un passif avec Thierry, vous êtes au courant ? »

« Absolument pas. »

« Diego ne vous a rien dit ? »

« Pas en ce qui concerne un lien existant entre vous deux. »

Simultanéité avérée.

« Fait-il partie de votre liste ? »

« Tout à fait. Je vous sens perturbé. »

« C'est peu de le dire. »

« Vous pouvez m'en dire plus ? »

« Pas pour le moment. »

Audrick prend quelques secondes de réflexion avant de poursuivre. Sans le vouloir, il vient d'inverser les rôles. Sandrine doit être en attente d'information. Cette pensée est jubilatoire. Le cynisme est un de ses traits de caractère. Il aime en jouer.

« Permettez-moi de faire une pause dans ce jeu de piste. »

« Le temps nous est compté. »

« Nouvelle donnée.
Depuis quand ? »

« Diego m'a élaboré un programme très précis. »

« Eh bien, ça attendra ! »

« Votre assiduité est primordiale. »

« Diego comprendra. »

La Suzuki d'Audrick est encore sur les places de stationnement de la société où Johanna exerce ses talents d'assistante de maître d'ouvrage. Lui, toujours à l'intérieur, derrière le volant. Pour ne pas trop attirer l'attention des employés, un brin observateurs, il se doit de partir.
Il quitte la zone d'activité et se dirige vers l'extrémité de

l'agglomération. Le parking du supermarché fera très bien l'affaire. Il se gare un peu à l'écart pour plus de tranquillité.

Sur le smartphone, il sélectionne le contact Patron.

« Je demande une nouvelle fois audience. »

Audrick sait que la réponse ne sera pas immédiate. Cependant, il doit rester en attente de celle-ci. Les minutes paraissent interminables. Il est tiraillé entre l'envie de fumer et l'immobilité.

Il allume l'autoradio.

La mélodie de réception de message vient se mêler à celle du titre *Zombie* de Gims. Audrick baisse le son.

« Je vous écoute, Éteignoir. »

« Je viens de découvrir que Thierry Gornacon est en rapport avec la disparition de Diego. »

« Vous en faites une obsession. Ne vous ai-je pas prévenu ? »

« Oui, mais le lien est établi. »

« Que comptez-vous faire ? »

« Ma priorité reste la recherche de Diego. Cependant, je requiers votre autorisation de reprendre mon ancienne mission en parallèle, si elle y est attachée, bien sûr. »

« Cela apporterait-il une motivation supplémentaire à celle qui vous incombe ? »

« Tout à fait. »

« Aucun dérapage ne sera toléré. »

« J'en ai parfaitement conscience. »

« Mon autorisation est acquise. Elle n'est valable qu'une semaine. Je veux des résultats plus que rapides. »

« Je vous le promets. »

Les enceintes de l'habitable diffusent à présent *J't'emmène au vent* de Louise Attaque. Un sourire anime le visage d'Audrick. Il augmente le volume et démarre.

Une toux acide l'accapare. Il ouvre la boîte à gants et attrape les comprimés sous blister. Il en avale un. Il penche la tête en arrière et patiente quelques secondes.

Il ferme les paupières et intensifie sa respiration.

« Ne plus perdre de temps », martèle son cerveau.

La pause réclamée auprès de Sandrine devient inutile. Il doit au contraire passer à la vitesse supérieure. Comme précisé par son interlocutrice, le temps lui est compté. Sa réhabilitation en dépend. Enfin.

Il pianote sur l'écran du mobile.

« Cessons ce jeu stupide. »

Audrick a rejoint la rocade nord-ouest lorsque le téléphone portable se manifeste. Il ne lui prête aucune attention sur le moment. Il tient à reprendre le contrôle de la situation. Imposer son bon vouloir. Signifier qu'il préfère être sur le fauteuil du réalisateur plutôt que celui de l'acteur en attente du script.

Une attitude risquée, mais nécessaire.

Il a toutefois cette récurrence acerbe à essayer d'imbriquer la disparition de Diego et la présence de Thierry. Le cordon doit être très fin, quasi invisible, mais il existe. Il est surtout dévoilé et maintenu par cette Johanna. Ce qui l'amène à envisager une potentielle surveillance de celle-ci. Un doute subsiste dans les relations de ces deux-là.

Ils ont certes récemment dîné ensemble, mais se rencontrent-ils souvent ?

Des jours peuvent passer avant d'en avoir confirmation. Il ne peut se le permettre. La seule trajectoire est l'accélération du processus de Diego.

Un second avertissement de réception de texto se fait entendre.

Audrick sourit.

Décidé, il quitte la voie express en empruntant la sortie numéro cinq ; Lomme-Bourg, Centre commercial de Lomme. Il atteint le parking de cette grande enseigne d'hypermarché. Il se compose de deux niveaux. Son choix se fait sur la partie découverte, en hauteur.

Après avoir coupé le contact, Audrick consulte les messages reçus.

« Ce n'est pas un jeu. Qu'est-ce qui vous prend ? »

« Je ne trouve pas ce silence très drôle ! »

« Vous avez raison, ce n'est pas un jeu. Le temps m'est on ne peut plus précieux. Je suis fatigué de courir après des gens dont j'ignore le véritable attachement avec la démarche de Diego. J'ai été plus que patient. La limite est atteinte. «

« Soit vous me dites où il se cache, soit j'abandonne. Tant pis pour les conséquences. »

Audrick prend un énorme risque. Tout peut s'arrêter. Fâcheuses conséquences pour sa mission.

Mais a-t-il le choix ?

Une semaine lui est accordée pour obtenir des résultats. S'il n'en acquiert pas, il ne pourra pas réintégrer son statut initial. Il ne conçoit pas de rester encore des mois, voire des années, un simple subalterne. C'est hors de question.

Comme au poker, il fait tapis.

La réponse tarde à arriver. Il s'en doutait. Sandrine doit être tiraillée entre la volonté impérative de Diego et l'intimidation qu'elle vient de subir. Effet cynique et pervers. Mais son objectif reste primordial. De plus, s'il veut reprendre les rênes de sa mission, il doit à présent jouer le tout pour le tout.

« M'accorderiez-vous un instant, s'il vous plaît ? »

Il se réjouit d'avoir sensibilisé son interlocutrice.

« Tant qu'il ne dure pas une éternité. »

Sa réponse est fielleuse, mais nécessaire.

« Je vous recontacte très vite. »

Audrick sourit de nouveau. Sa démarche semble fonctionner. Il doit toutefois rester vigilant. Dans les parties de cartes, le bluff est utilisé avec un sens artistique et psychologique sans faille.

Il sort de la voiture et enflamme une cigarette.

La quasi-totalité des places de stationnement est inoccupée à cet étage. Les consommateurs préfèrent se mettre à l'abri au niveau inférieur, plus proches aussi des entrées du centre commercial. Beaucoup de Caddies sont rassemblés et liés entre eux dans les aires prévues à cet effet. Moult détritus jonchent le sol et se laissent chahuter par une petite bise automnale. Conséquence pitoyable d'une société consommatrice irrespectueuse.

Cela dit, le mépris de certains fait le bonheur des autres. Les charognards notamment. L'un d'eux se délecte d'un ridicule morceau de viande abandonné sur le sol. Cet opportun est un corbeau. Superbe volatile d'un noir de jais.

Audrick l'observe, amusé.

Son téléphone chantonne sa mélodie. L'oiseau apeuré quitte, pour quelques secondes, la scène du repas.

« Vous pouvez vous vanter de m'avoir posé un sérieux cas de conscience. »

« J'en suis désolé, mais il me reste peu de temps. »

« Du fait de votre maladie ? »

« Entre autres. »

« OK. Je prends sur moi et vous accorde une avancée majeure dans le plan de Diego. »

« Je vous en remercie. »

« Je vais vous dévoiler la cause de tout ceci. »

« J'attends ça avec impatience. »

« Des mots n'auraient pas le même impact que la vision elle-même du sinistre. »

« Que voulez-vous dire ? »

« Je tiens à ce que vous le voyiez de vos propres yeux, pour mieux comprendre. »

« Encore une énigme ? »

« Absolument pas. Faites-moi confiance. Votre patience et votre curiosité seront récompensées. »

« Ne me menez pas encore une fois en bateau ! »

« Je vous le promets. C'est important que vous le découvriez. »

« Soit. Dites-moi. »

« Tout d'abord, il faut que vous vous rendiez sur la Côte d'Opale. Plus précisément à Ambleteuse. »

« Si loin ? Vous exagérez ? »

« C'est très très important ! »

21

Deux jours plus tôt

La Suzuki Swift se gare sur l'une des nombreuses places de stationnements perpendiculaires au boulevard de la Liberté à Ambleteuse. C'est une voie partagée entre bord de mer, d'un côté, et l'étalement de plusieurs immeubles blancs de l'autre.

Dans le rétroviseur central, Audrick contemple cette étendue d'eau, nommée la Manche, brillant sous les reflets du soleil jusqu'à l'horizon.

Ambleteuse est une petite station balnéaire et touristique de la Côte d'Opale. Elle fut également un important lieu stratégique lors des conflits entre la France et l'Angleterre. D'ailleurs son fort, construit par Vauban pour la défense de la ville, les pieds ancrés dans l'eau, est classé monument historique depuis plus de cinquante ans.

Le GPS indique que la destination exacte n'est pas tout à fait là où il est situé, mais à quelques dizaines de mètres, faisables à pied.

Audrick sort du véhicule. L'air iodé stimule ses narines, le soleil sa motivation. Il s'apprête à sortir une cigarette du paquet, mais y renonce. Gâcher cet instant d'air pur serait un sacrilège. Il avale toutefois un comprimé, il ne tient pas à être dérangé par une toux incommodante.

Les bâtiments échelonnés le long du trottoir se ressemblent beaucoup en apparence. Ils ne possèdent, pour la plupart, que trois ou quatre étages, évitant ainsi de trop dénaturer l'environnement.

Audrick se présente devant celui dont le numéro apparaît en caractères gras : 40 ter. Rien de particulier ni de probant vis-à-vis des autres. Seul le nom placardé en fer forgé le différencie.

L'Alberge marine.

Il détaille les différents locataires de l'immeuble inscrits sur les boîtes aux lettres, très certainement tous propriétaires. Des personnes en villégiature ne sont pourtant pas à exclure. Il ne reconnaît cependant aucun nom. Aucune correspondance non plus avec les personnes citées lors de sa quête. Celui de Dypsis ne s'affiche pas.

Quel intérêt de venir jusqu'ici ?

Il se renseigne auprès de Sandrine.

« Pourquoi ces appartements ? Je vous avais prévenue de mon impatience ! »

Des secondes passent, ennuyeuses et acerbes.

« Ils sont le présent. »

« Le présent ? »

« Le résultat du projet immobilier instauré par Martin Savarin. »

Audrick fronce les sourcils. Ce nom lui dit quelque chose. Il l'a déjà entendu. Il fait d'intenses efforts de mémoire afin d'en découvrir l'origine. Il se remémore tous les épisodes vécus à la suite des rencontres avec les personnages cités par son interlocutrice.

Soudain, la scène du restaurant lui revient. Il la visualise. Il revoit Johanna et Thierry en discuter. Il lui manque des parties de la conversation, dues au service du serveur, mais le nom fut prononcé. Le rapprochement avec son ennemi Gornacon se précise.

« Quel rapport ? »

« La clé est le passé. »

« S'il vous plaît, arrêtez avec vos énigmes. »

« Promis. C'est la toute dernière. Mais elle est primordiale. Je voulais vous dire qu'il faut que vous découvriez ce qu'il y avait avant l'Alberge marine. »

« Vous ne me le direz pas, je suppose. À moi de me débrouiller ? »

« Tout à fait. »

Audrick peste intérieurement. Son triomphe est minime, avec un goût amer. Le voilà de nouveau plongé dans une devinette exténuante. La dernière, lui garantit Sandrine. Il essaie de s'en convaincre.

Il reste de longues secondes les yeux rivés sur les lettres en fer forgé.

L'Alberge marine.

Le nom a-t-il une réelle importance ?

Fait-il partie de la solution de l'énigme ?

Un vrai casse-tête en l'occurrence.

Mais parfois, la chance vous sourit. Une femme d'un certain âge, environ la soixantaine, fait son apparition dans le hall. Audrick lui envoie un sourire courtois. L'amusement est intérieur, il se souvient de celle au cabas dans les immeubles d'Haubourdin. Il tient à éviter qu'elle ne prenne également la fuite.

— Bonjour madame, lance-t-il aussitôt la porte entrouverte.

— Bonjour, monsieur.

La vieille dame ne montre aucune méfiance, l'inconnu présente bien. Costume-cravate et chevelure impeccable. Elle le confond cependant avec un visiteur de porte-à-porte.

— Je n'ai besoin de rien, merci, coupe-t-elle promptement.

— Loin de moi de vous vendre ou vous proposer quoi que ce soit, madame, je ne suis pas un représentant de commerce.

— Ah, bien. Vous savez, avec tout ce que l'on voit en ce moment.

— Je comprends, sourit-il de nouveau.

La sexagénaire s'apprête à poursuivre sa route, Audrick la harponne.

— Je peux me permettre de vous poser une question ?

Cette dernière le dévisage en fronçant les sourcils.

— Savez-vous ce qu'il y avait avant ce bâtiment ?

— Avant l'Alberge marine ?

— Oui.

— Non.

Audrick est saisi par la réponse brève.

— Il n'a pas l'air vieux, pourtant, insiste-t-il.

— Je viens d'emménager cette année, je ne peux pas vous en dire plus.

La chance est souvent relative.

— Connaîtriez-vous l'un de vos voisins résidant depuis le début ?

— Oui, monsieur Mailleux. C'est le tout premier propriétaire. Il est natif de la ville, il la connaît comme sa poche.

— Merci beaucoup, madame.

Elle ne répond pas. Elle se contente d'esquisser un sourire à son tour et de s'échapper vers les places de parking.

Audrick se tourne vers le tableau des sonnettes et recherche le nom indiqué. Il habite au rez-de-chaussée, appartement deux.

Il appuie sur le bouton.

— Oui, réagit une voix dans l'interphone.

— Monsieur Mailleux ?

— Oui, c'est pour quoi ?

— Excusez-moi de vous déranger, mais on m'a dit que vous pourriez me venir en aide.

— Ah bon ? En faisant quoi ?

— Ça risque d'être compliqué de vous expliquer ça au travers de l'interphone, mais je cherche des informations sur l'ancienneté de ce bâtiment, plus précisément, ce qu'il y avait avant.

— L'Abri côtier ?

— Veuillez me pardonner une nouvelle fois, mais je vous entends très très mal. C'est peut-être à cause des haut-parleurs.

— Ne bougez pas, j'arrive.

À travers la vitre, Audrick voit une porte s'ouvrir. Un homme d'un âge avancé surgit et emprunte le couloir. Le résident envoie un sourire pincé à son visiteur. Il est chaussé de mules et traîne légèrement les pieds. Audrick se fait la réflexion que cet immeuble recense probablement un nombre considérable de retraités. Pour eux, une

opportunité de finir leurs jours face à la mer.

Le vieil homme entrouvre la porte d'entrée, mais reste dans l'encadrement.

— Vous cherchez des informations, c'est ça ?

— Tout à fait. Surtout ce qu'il y avait auparavant.

— Pour quelles raisons ? Vous êtes un journaliste du coin ?

— Non, du tout, sourit Audrick, je suis romancier. J'aimerais écrire une histoire, un thriller pour être précis, avec Ambleteuse comme toile de fond.

— Romancier ?

— Oui. Je suis à la recherche d'un lieu un peu atypique et l'on m'a aiguillé sur cet endroit. Par contre, je n'ai aucune idée de ce qu'il y avait avant.

— Pour être atypique, il était atypique. Pourquoi moi ?

— J'ai reçu comme autre affirmation que vous étiez un vrai puits de science. Que vous étiez natif de cette belle ville côtière.

— Et j'y ai passé toute ma vie, accentue l'ancien, il est vrai que je connais beaucoup de choses. Vous êtes-vous renseigné en mairie ?

— Vous savez, l'administration… On n'a pas ce ressenti, ce vécu. Ces petites anecdotes croustillantes que peu de gens connaissent. Des gens comme vous, justement. Pour un écrivain, c'est important de capter toutes ces émotions liées à l'ambiance des lieux, afin de pouvoir mieux les retranscrire. Vous comprenez ?

— Vous êtes bien tombé…

Le résident invite Audrick à pénétrer dans son appartement du rez-de-chaussée. Sympathique F2 propre et aéré. Les murs sont restés dans le blanc d'origine, mais des tableaux, sans grande valeur, harmonisent avec efficacité la pièce. Le mobilier est essentiellement en bois et d'une autre époque.

Le vieil homme propose à son hôte de s'asseoir en désignant une chaise de la main

— Voulez-vous une tasse de café ? Je viens d'en faire.

— Avec plaisir.

La cuisine est surtout une kitchenette, séparée de la pièce principale par un comptoir d'un mètre de hauteur. Ce qui laisse le loisir au retraité de continuer à discuter en gardant un œil sur le visiteur.

— Du sucre ?

— Juste noir, je vous remercie.

— Y aura des meurtres, dans vot'bouquin ?

— Oui, bien sûr. C'est le principe du thriller.

— C'est pas mon genre de lecture, ces machins-là. D'ailleurs, je lis très peu. Le journal, des trucs comme ça.

— Il en faut pour tous les goûts.

Le retraité amène les deux tasses à table.

— C’est quoi vot'nom d’écrivain ?

— Audrick Aronia.

Seule vérité accordée.

— Connais pas. Vous en avez écrit beaucoup ?

— Non, c’est mon tout premier. Je suis un novice. Je me cherche encore.

— Pourquoi Ambleteuse ?

— Je trouve que cette ville a du caractère, charme-t-il.

— C’est pas faux.

Le septuagénaire avale une gorgée.

— Bon. Vous vouliez des renseignements sur la baraque qui était là avant, c’est ça ?

— Je vous en saurais gré, monsieur Mailleux.

— Appelez-moi Jean.

Le retraité se lève et rejoint le buffet de style normand. Il saisit une vieille pipe et un paquet de tabac.

— Vous permettez ? demande-t-il en exhibant la bouffarde.

— Je vous en prie.

— De vieilles habitudes de marin, confesse-t-il en bourrant la chambre, toute une vie.

Audrick en profite pour sortir ses cigarettes.

— Je peux aussi ?

— Faites.

Le vieil homme craque une allumette et la propose par courtoisie devant la clope de son visiteur, avant d’embraser le foyer de la pipe.

— Bon. Par où vais-je commencer ?

Jean tire quelques bouffées.

— Cet immeuble n’est pas vieux, à peine trois ans. Il s’est construit rapidement d’ailleurs. J’ai eu le tout premier appartement. Je dois vous avouer que j’ai fait jouer mes bonnes relations au sein de la région, si vous voyez ce que je veux dire. Mais bon, vous n’êtes pas là pour ça…

Il porte la tasse aux lèvres.

— En fait, il a été construit sur trois parcelles, poursuit-il, deux étaient des terrains vagues ou en friche, enfin des pâtures à moutons, si vous voyez ce que je veux dire. C’est celle du milieu qui devrait vous intéresser. Une vieille bicoque bouffée par les termites. C’était un beau petit pavillon, pourtant à l’époque. Mais vous savez, les temps changent. Elle appartenait à une femme célibataire sans enfant, une sorte de cas social, si vous voyez ce que je veux dire. Elle était pauvre et n’avait plus les moyens de l’entretenir. C’était une aubaine pour elle qu’un promoteur lui ait proposée de la racheter, avant que la municipalité ne décide de la raser.

— Vous connaissez le nom de cette dame ? coupe Audrick.

— Je ne me souviens plus très bien. C'était comment déjà… Rosso… Rassin… Un truc comme ça. À mon âge, ma mémoire me fait horriblement défaut, si vous voyez ce que je veux dire.

— Le nom de Diego Dypsis, vous dit-il quelque chose ?

— Non. Rien.

— Et le nom du promoteur, vous le connaissez ?

— Bien sûr. C'est à lui que nous avons acheté notre appartement. Monsieur Martin Savarin.

Audrick n'est guère surpris de la réponse. Il s'attendait à ce qu'il soit mentionné dans la conversation. Le point principal est l'intérêt que porte Sandrine à cette maison détruite.

— Est-ce que ce monsieur Savarin et l'ancienne propriétaire se connaissaient, à votre avis ?

— Alors, là… Je n'en sais rien du tout.

— Vous êtes sûr de ne plus vous rappeler de son nom ?

— Je suis désolé. J'essaie, mais ça ne me revient pas. Demandez à monsieur Savarin, lui, il doit connaître… Ou alors, lance-t-il dans un dernier sursaut d'empathie, allez vous renseigner à la mairie. Je pense qu'ils recensent tous leurs habitants, même les anciens.

Audrick termine son café en une seule gorgée et quitte la chaise.

— Bon. Monsieur Mailleux, j'ai assez abusé de votre temps. Je tiens à vous remercier pour ces riches informations…

— Mais, je vous en prie.

— Dès que mon roman est publié, promet-il hypocritement, je vous réserve un exemplaire. Dédicacé, bien sûr.

— Merci, c'est gentil. C'est peu de chose, vous savez. Et puis, j'aime bien discuter avec de nouvelles têtes, si vous voyez ce que je veux dire.

Audrick rejoint son véhicule, toutefois embarrassé. Il a certes appris l'existence d'une vieille bâtisse, mais il ignore le nom de la propriétaire. Elle doit être une pièce maîtresse de toute cette histoire. Son intuition l'en persuade. Le demander à Sandrine serait peine perdue, elle l'aurait déjà fait si elle en avait l'intention. Le seul choix qui s'impose pour le moment est l'hôtel de ville.

Il doit remonter toute la rue de Lille pour atteindre l'administration. C'est une construction moderne, au revêtement blanc également. Une vaste place goudronnée est disponible face à l'entrée. Elle sert aussi de parking pour un petit fast-food en préfabriqué.

Sa visite à la mairie ne lui apprendra que le patronyme complet de celle recherchée. Daniella Rousseau. C'est tout de même une avancée importante. Il n'a pu obtenir la nouvelle adresse, mais il possède d'autres moyens pour la découvrir.

Il sort son téléphone portable et sélectionne un contact.

— Salut, Williams, tu vas bien ?

— Impec' et toi ?

— Pareil.

— Alors, que me vaut l'honneur ?

— J'aimerais que tu me retrouves l'adresse actuelle d'une personne. Elle résidait à Ambleteuse, il y a trois ans. Elle aurait apparemment quitté la ville.

— C'est urgent ?

— Plutôt. Je suis encore présent dans la ville. Si elle s'est juste déplacée dans l'une des agglomérations voisines, je ne tiens pas à m'éloigner.

— Un lien avec la disparition du type que tu recherches ?

— Très certainement.

— Je vais voir ce que je peux faire. File-moi son nom.

— Daniella Rousseau.

— L'adresse ?

— 40 ter boulevard de la Liberté. Ah, si cela peut t'aider, la maison possédait aussi un nom, l'Abri côtier.

— OK. Je note tout ça et je te rappelle dès que j'ai trouvé quelque chose.

— Merci beaucoup, Williams.

L'heure du déjeuner approchant, Audrick s'autorise une pause repas dans le fast-food présent sur le parking. Il doit de toute manière attendre les informations de son contact téléphonique pour poursuivre sa mission. Autant joindre l'utile à l'agréable. Il n'est ni en surpoids ni en excès de cholestérol. Un « pain-frites fricadelle » devrait rassasier son appétit.

Il s'installe sur l'une des tables proposées à l'intérieur du préfabriqué et savoure ce plat typique de la région. Ce lieu semble être le rendez-vous gastronomique de tous les artisans et commerciaux de passage dans le secteur. Les fourgons et autres véhicules personnalisés dormant sur l'aire de stationnement en témoignent.

Lui-même fait partie de ces nomades éphémères.

Il a presque terminé lorsque son smartphone retentit. Il décroche.

— J'ai retrouvé la trace de Daniella.

— Ah ! Excellent. Tu as été rapide, dis donc. Alors ?

— Alors, tu t'es trompé, elle n'a pas quitté la ville.

— Quelque part, je m'en doutais. J'avais comme un pressentiment pour être honnête avec toi.

— Pourquoi la cherches-tu, au fait ?

— Tu en as de ces questions, Williams. Je te l'ai dit tout à l'heure, elle est le maillon manquant de la disparition de Diego. Allez, file-moi son adresse, s'il te plaît.

— 11 rue Louis Meigné.

— Ce ne doit pas être très loin de là où je me trouve, la ville n'est pas très grande.

— Tu as raison, c'est tout proche, mais ce n'est pas une maison ordinaire.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est une résidence un peu particulière.

— C'est l'adresse d'un foyer ?

— Non, d'un cimetière.

22

Deux jours plus tôt

Audrick est debout, immobile, les yeux rivés sur les inscriptions gravées dans le marbre de la pierre tombale. Il ne comprend plus. Daniella est morte et enterrée. Il ne peut l'interroger, lui soutirer des renseignements. Elle ne lui est donc d'aucune utilité. Il maudit Sandrine de s'être à nouveau jouée de lui. Son irritation l'empêche de lui demander des comptes dans l'immédiat. Il maudit son idiote crédulité.

Il doit pourtant garder son sang-froid. Il doit y avoir une explication à tout ceci. Il faut qu'il se concentre. Détailler avec plus de précision l'endroit où il se trouve. Ce qui le frappe dans un premier temps est l'absence d'autres noms. Daniella est la seule occupante. Ce n'est pas un caveau de famille, mais une sépulture unique. L'absence d'embellissement par des bouquets de fleurs est également à déplorer. Seule une plaque suggérant un soleil couchant, surmontée d'une inscription en lettres dorées, orne la tombe.

À ma sœur regrettée.

Un frère ou une autre sœur doit être tout ce qu'il reste de famille.

Piste désormais à explorer.

Il sort du cimetière et sélectionne un contact sur son téléphone portable.

— C'est encore moi, Williams.

— Pas trop déçu ?

— Je m'en remettrai… Mais, dis-moi, tel que je connais cette curiosité maladive d'agent d'assurance, tu as dû te renseigner sur sa famille ?

— Exact. Tu me connais bien. Surtout, je me doutais que tu allais me poser la question, c'est pour cela que j'ai pris les devants.

— Je t'écoute.

— Malheureusement, il ne reste plus grand monde. Les parents, des immigrés brésiliens, sont morts dans un accident de voiture quand ils étaient encore mineurs.

— Ils ?

— Elle et son frère.

— Oui, j'ai vu la plaque.

— La plaque ?

— Aucune importance. Laisse tomber.

— Par contre, je sais que tu n'aimes pas les coïncidences, mais le prénom du frère va te faire halluciner, crois-moi.

— Je suis pendu à tes lèvres.
— Diego.

Audrick reste de longues secondes abasourdi par cette surprenante révélation. Il était loin de se douter d'une pareille chose. À présent, il saisit l'importance de ce petit détail inspiré par Sandrine. Cette concordance n'est pas anodine, évidemment.

— Ton Diego avait une sœur ?

— Apparemment, non.

— Justement, j'ai vérifié. Rousseau est bien le nom de naissance de Daniella. Rien à voir avec celui de Diego. D'ailleurs, faudra que l'on en reparle du patronyme de ton gars, je ne trouve rien comme documents administratifs le concernant.

— Je sais qu'il a été adopté, souffle Audrick, absorbé.

— Cela n'empêche… Tu sais, je n'ai pas voulu t'en parler avant, je t'ai laissé agir comme tu l'entendais, mais Dypsis, aucune trace d'acte de naissance. En revanche, Diego Rousseau, oui. Ça, c'est étrange.

— C'est un nom d'emprunt, mais ne t'embête pas avec ça.

— Je comprends, mais tu ne me facilites pas les recherches.

— Je sais. J'ai désormais besoin que tu te concentres sur Daniella.

— Donc, c'est bien son frère ?

— Possible. Je vais vérifier. Peux-tu juste m'aider à trouver une personne de l'entourage de Daniella ? Une amie. Une collègue de boulot.

— Je vais essayer, mais cela va te coûter cher, ironise Williams.

— Tu vas finir par me ruiner.

— Je te rappelle.

Audrick tapote sur les lettres du clavier tactile de son téléphone portable.

« Avancée majeure. Précisions requises de votre part. »

Il a le temps de fumer une cigarette avant que l'appareil ne se manifeste.

« Quel genre de précisions, l'Éteignoir ? »

« La sœur de Diego. »

Cette fois-ci, ce n'est pas un texto qu'il reçoit en retour, mais l'appel du correspondant.

— Comment avez-vous appris l'existence de la sœur ?

— Je sors à l'instant du cimetière où elle repose en paix. Vous aviez omis de me révéler ce léger détail.

— Il n'avait guère d'importance. Il pouvait rester confidentiel. Je ne

vais pas vous réapprendre les règles de notre communauté ?

— Apparemment, ce n'est pas ce que pense Sandrine. Peut-être même pas Diego.

— Quel intérêt pour votre mission ?

— Je ne suis pas sûr, mais la disparition de Diego doit être liée à la mort de sa sœur.

— J'ai quelques difficultés à le croire.

— Connaîtriez-vous par hasard les circonstances de sa mort ?

— Cela ne fait pas partie des obligations d'admission.

— Je pense que c'est la clé.

— Tâchez d'en savoir plus dans ce cas, l'Éteignoir, et faites-moi votre rapport dès que vous en aurez appris davantage.

— Je n'y manquerai pas.

Audrick se tourne à présent vers Sandrine.

« D'accord. Diego avait une sœur. Il voulait que je sois au courant, c'est fait. Quel intérêt dois-je lui accorder ? »

« Elle est la clé. »

« Elle est surtout décédée. »

« Êtes-vous au courant des circonstances de sa mort ? »

« Pas pour le moment. »

« Elles doivent être votre objectif. »

« Je suppose que vous ne m'aiderez pas sur ce coup-là ? »

« J'aimerais bien, croyez-moi, mais vous trouverez facilement. »

« Sans plus aucune parenté, la tâche s'avère très difficile. »

« Faites confiance à ce vieil adage, on ne choisit pas sa famille, etc. »

La sonnerie mélodieuse du smartphone s'anime brusquement. À l'écran s'affiche le nom de Williams.

— Dis-moi que tu as de bonnes nouvelles, soupire Audrick en décrochant.

— Il n'a pas fallu longtemps pour en obtenir.

— Ne me fais pas languir, s'il te plaît.

— On aurait pu penser, à juste titre, que ce fut le frère qui se serait occupé des obsèques…

— Et ce n'est pas le cas.

— Eh bien, non.

— Un autre membre de la famille ?

— Non plus.

— Bon. Arrête tes devinettes. Je n'ai pas le cœur à jouer.

— OK. C'est une amie. Enfin, je le présume.

— Je suppose que tu possèdes les coordonnées de cette amie ?

— Je m'exaspère de ton manque de confiance…

— Si tu pouvais aussi éviter tes sarcasmes.

— Par contre, elle n'habite plus la région.

— C'est-à-dire ?

— D'après ce que j'ai constaté via son contrat d'assurance habitation, elle aurait acheté un pavillon à Talmont-Saint-Hilaire, en Vendée.

— En Vendée ? grogne Audrick.

— Oui, sur la côte Atlantique.

— Ça va encore me faire perdre une journée.

— Je suis désolé.

— De toute manière, je n'ai pas le choix. Quels sont ses nom et adresse ?

— Isabelle Goupile, 81 rue du rosais.

23

Aujourd'hui

Martine réintègre la salle à manger. Johanna et Thierry sont toujours ligotés.

— Tiens, s'étonne-t-elle, je suis la première à revenir ?

Les deux prisonniers ne commentent pas. Ils se contentent de lui jeter un regard froid.

— Inutile de m'en vouloir, rétorque la sexagénaire, c'est vous qui vous êtes mis dans cette situation.

— Nous sommes innocents, implore l'assistante.

— En toute honnêteté, ajoute le géologue, vous nous croyez capables d'avoir organisé tout ça ? Le meurtre de Martin. Celui de l'avocate.

— Vous savez, j'ai vu des gens, tout à fait respectables, faire des choses qui dépassent mon entendement.

— Vous ne pouvez pas dire ça de nous ! s'insurge Johanna.

— Je ne vous connais même pas. Ce soir, c'est la première fois que je vous vois. Comment pourrais-je avoir un quelconque avis favorable ? Ce que je sais, par contre, c'est que, vous deux, vous vous connaissez parfaitement bien.

— Ça ne prouve rien !

— Au contraire.

— Martine a vu juste, Johanna, abdique Thierry, nous sommes bien complices…

— Mais tais-toi ! hurle cette dernière.

— Non, elle doit savoir. C'est le seul moyen de nous disculper.

— Disculper ? J'en doute.

— Si vous me laissez le temps de vous expliquer, je vais tout vous raconter.

— Encore une de vos manigances ?

— Je vous jure que non. Laissez-moi juste vous expliquer, s'il vous plaît.

— D'accord, mais si je sens que votre histoire n'est pas crédible, je vous arrête tout de suite.

— Merci… Johanna et moi avions effectivement un projet concernant Martin…

L'assistante baisse la tête de dépit.

— Pas un projet de meurtre, poursuit-il, je vous assure. Martin est, était, ce que l'on peut appeler un promoteur véreux. Il a acquis des résidences et des immeubles en persécutant des gens, en en soudoyant d'autres, un véritable maître chanteur. Il possédait des dossiers

compromettants sur beaucoup de monde. C'était sa façon de fonctionner pour obtenir ce qu'il voulait.

— Vous étiez donc une de ses victimes, coupe l'épouse du laborantin, et vous avez voulu vous venger.

— Pas du tout. Je ne suis pas un assassin. C'était un nuisible, je l'avoue, et je me devais d'intervenir. Les raisons me sont propres, mais elles sont tout à fait louables. J'ai commencé à accumuler des preuves, des témoignages, et avec l'aide de Johanna, nous avons monté un dossier solide contre lui. Nous voulions profiter de cette soirée pour le discréditer aux yeux de tout le monde, et le ruiner par la même occasion.

— Votre histoire semble peut-être plausible, mais sa mort vous arrange.

— Quelqu'un nous a pris de court. Nous voulions juste le faire tomber, pas le tuer.

— Donc, si je résume bien, vous êtes en train de me dire que le meurtrier est parmi les trois autres invités ? J'exclus évidemment mon mari, si vous me le permettez.

— Oui, tout à fait.

— Un peu facile, vous ne pensez pas ?

— Tout est vrai, croyez-moi, appuie Johanna.

— Nous nous sommes fait avoir, confesse Thierry, tout comme vous…

Le médecin biologiste fait à son tour son entrée dans la salle à manger.

— Tu es déjà là, chérie, lance-t-il.

— Oui, je n'ai absolument rien trouvé dans la salle de bains.

— Pareil pour moi dans la chambre et le dressing.

— Tu as fouillé le lit ?

— Oui. Je n'avais pas vraiment le choix. Je t'avouerais que cela n'a pas été très plaisant.

Martine place la main devant sa bouche, affligée.

— Jamais je n'aurais pu. Pauvre Odile…

— Certes… J'espère que les autres auront plus de chance que nous.

— Si c'est bien eux les auteurs de ces lettres, objecte-t-elle en désignant les deux ficelés.

Raymond fronce les sourcils, interrogatif.

— Qu'est-ce que tu insinues encore ?

— Je ne suis pas tout à fait certaine de leur participation.

— Voyons, Martine, tu ne vas pas recommencer ? À chaque fois c'est pareil, tu te laisses attendrir par tes émotions.

— Écoute ce qu'ils ont à dire.

— Ah ! Je comprends mieux à présent. Ils ont surtout réussi à te retourner le cerveau. C'est un moyen de défense vieux comme le

monde.

— C'est pourtant la vérité, réagit Thierry.

— Moi, vous ne m'aurez pas, rétorque le laborantin.

— Ce n'est pas un jeu ! proteste Johanna.

— Raymond, conseille sèchement son épouse, écoute-les d'abord, tu jugeras ensuite.

— C'est tout vu, dit-il en haussant le ton, et nous nous étions tous mis d'accord dans la cuisine. Tu étais là. Tu n'étais pas contre.

— Nous nous sommes peut-être trompés.

— Tu divagues, ma chérie. Qu'est-ce qu'ils ont bien pu te raconter pour que tu puisses changer aussi facilement d'avis ?

— La stricte vérité, réitère le géologue.

— Si ce n'est pas eux, qui est-ce alors ?

— Un des trois autres.

— C'est du délire… Tu entends ce que tu dis ? Je te rappelle que deux personnes sont mortes. L'une d'elles a la tête tranchée dans un carton…

— Pourquoi êtes-vous si convaincu de notre culpabilité ? s'interpose l'assistante.

— Tout vous accuse, justement.

— Tout, appuie Thierry, qu'est-ce que vous appelez tout ?

— Voyons… Les lettres… L'invitation à cette soirée faite par Johanna… Votre complicité… Pff, pourquoi je suis en train de vous parler ? Je n'ai aucun besoin de me justifier… Tu vois, Martine, c'est pour cela que nous ne devons pas leur adresser la parole. Nous devons d'abord attendre les preuves.

— Mais il n'y en aura pas, gronde Johanna.

— C'est ce que nous verrons.

— Vous ne faites pas confiance à votre femme ?

— Là n'est pas la question.

— Si, justement, reprend Thierry, c'est de nos vies qu'il est question. Des vôtres aussi, croyez-moi. Je peux vous garantir que nous n'avons rien à voir avec ces deux assassinats. Si vous me laissiez vous expliquer la raison de notre complicité, et de notre présence, vous comprendriez que nous sommes désormais tous les quatre en danger. Le temps nous est compté.

— Tant que nous sommes toujours attachés, surenchérit l'assistante, vous ne prenez aucun risque à nous écouter.

Martine sollicite son époux en opinant de la tête.

— Soit. Je vous écoute.

C'est à ce moment précis que Rémi choisit de faire son apparition.

— Excusez-moi du retard, lance-t-il immédiatement, les toilettes étaient rapides à fouiller, mais j'en ai profité pour… Enfin, vous voyez de quoi je veux parler… Alors, où en est-on ?

Raymond l'accueille avec une moue d'amertume.

— Nous en sommes au même point que vous.

Martine valide d'un signe de tête.

— Ça ne va pas faire avancer nos histoires, tout ça.

— En parlant d'histoire, ironise le médecin biologiste, ce cher géologue était prêt à m'en servir une. Apparemment bien croustillante.

Les yeux du nouvel arrivant se tournent dans la direction du désigné.

— La cachette des lettres, peut-être, tente-t-il.

Thierry dévisage Rémi avec mépris.

— Ce n'est pas nous qui avons écrit ces lettres, fulmine Johanna.

— Elles se sont écrites toutes seules ? raille l'architecte d'intérieur.

— Mais ce n'est pas nous, insiste l'assistante.

— Et, qu'en pense notre ami Thierry ?

— Nous sommes victimes d'un quiproquo, c'est tout ce que j'ai à dire.

— Un quiproquo ! Rien que ça.

— C'est bien possible, concède la sexagénaire.

— Martine ! gronde son mari.

Rémi lance un regard interrogatif à l'épouse.

— J'ai écouté leur explication avant que vous n'arriviez, poursuit-elle, elle semble plausible. Quoique je ne vois pas qui d'autre pourrait prendre leur place.

— Ils ont réussi à t'embobiner, ma chérie, voilà tout.

— Plausible, vous dites, souligne l'architecte.

— La vérité, c'est tout, souffle le géologue découragé.

Rémi dessine un imposant sourire sur son visage.

— Vous avez raison. Ce serait assez intéressant de vous entendre la raconter, juste pour le côté amusant de la chose.

— Vous n'allez pas vous y mettre aussi ? proteste Raymond, trop heureux de s'en être sorti la première fois.

— De toute manière, nous n'avons rien d'autre à faire avant le retour des autres. Et puis, doc, rien ne nous oblige à les croire.

— C'est certain. Surtout que cela impliquerait que ce soit l'un de nous le meurtrier, dans ce cas. Je ne pense pas être en accord avec ce principe.

— Ce que je sais, intervient une nouvelle fois Martine, ce n'est ni moi ni mon mari.

— Je vous remercie, lâche l'architecte dépité.

— C'est pour cela qu'il ne peut en être autrement, recentre le laborantin, ils sont forcément coupables.

— Je suis assez d'accord avec vous…

— Vous êtes complètement malades, geint Johanna.

Rémi l'ignore.

— Mais je tiens à les entendre. Allez, doc, amusons-nous un peu. J'ai remarqué que ce type était un peu trop volontaire pour la situation. Ça mérite de découvrir son jeu d'acteur. Prenez une chaise, doc, et assistez au spectacle. Je pense que l'on va se régaler…

Dans le hall d'entrée, Christophe extirpe une enveloppe d'une des poches intérieures d'un des manteaux pendus à la patère. Celui de Johanna.

Sa découverte porte l'inscription « avertissement numéro 1 ».

— Je savais bien que tu étais dans le coup, ma jolie, dit-il à haute voix.

Il sort la lettre, la déplie et découvre son contenu. Il en reste pantois. Ce n'est plus une banale énigme. Les propos sont sans équivoque.

Il les décortique.

Vous m'avez désobéi… Je me vois donc contraint de punir l'un d'entre vous.

Punir l'un d'entre nous ? répète-t-il machinalement.

Cette menace concernerait-elle l'avocate ?

Rien n'est sûr. Même le médecin ne saurait dire la véritable cause de la mort. Pourtant le constat est là, elle n'est plus de ce monde. Le meurtrier serait donc passé à l'action. Un frisson glacial remonte le long de sa colonne vertébrale.

J'espère ainsi que vous me prendrez un peu plus au sérieux.

Christophe admet désormais que l'auteur de cette lettre accapare son attention. Il peine toutefois à croire que ce soit l'assistante l'organisatrice de cette soirée macabre.

De par son métier, une sorte de réflexe défensif, il effectue systématiquement un jugement sur le physique et l'attitude de chaque personne qu'il reçoit en rendez-vous. Spontanéité maladive sortie très largement du cadre professionnel. Ce qui l'amène à penser que Johanna ne correspond pas au profil. Mais, peut-être se trompe-t-il.

Si… Mes directives… Je serai obligé d'imposer un nouvel avertissement.

Une autre personne pourrait mourir ? Si, comme ils s'en sont persuadés dans la cuisine, c'est bien l'assistante ou le géologue, voire les deux, les coupables, tout est terminé.

Fin de la partie, aussi horrible soit-elle.

Le banquier ne peut s'empêcher de réfléchir. La fin de cet avertissement annonce un nouvel indice à respecter. Il n'a pourtant trouvé que cette enveloppe dans la poche intérieure. Les deux ligotés ont été fouillés sans résultat. D'innombrables questions se bousculent dans son cerveau.

Existe-t-il un nouvel indice ?

Serait-il déjà placé à un endroit spécifique ?

L'avertissement était-il déjà présent dès le début dans la poche du manteau de Johanna ?

La mort de l'avocate est-elle liée à cette menace ?

Toutes ces interrogations devront être posées aux intéressés.

Christophe sourit en relisant la dernière phrase.

À présent, vous êtes prévenus !

Il réintègre la salle de séjour. Il constate immédiatement la présence du médecin biologiste, de son épouse et de l'architecte. Johanna et Thierry sont toujours retenus prisonniers sur leur chaise.

Tous les regards se tournent vers lui.

— À part Teddy, il ne manque personne, lance-t-il d'un ton ironique.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demande avec impatience Raymond.

— Je pense que j'ai fait bonne pioche.

Il tend l'enveloppe au laborantin.

— Un avertissement ? commente-t-il.

— Ce n'est pas un indice, souligne Martine.

— Lisez, vous verrez.

Raymond lit à haute voix les lignes calligraphiées.

— Vous l'avez trouvée à quel endroit, cette lettre ? s'enquiert-il.

— Dans le manteau de notre charmante hôtesse.

— Ce n'est pas moi qui l'y ai mise, intervient-elle, je l'ai découverte comme vous.

— Et vous l'avez laissée à l'abri des regards pour ne pas nous inquiéter, je suppose ? hasarde le banquier.

— C'est de ma faute, confesse Thierry, je me pensais capable de le démasquer. Je voulais éviter de le provoquer directement, de le mettre sur la défensive. Apparemment, j'ai eu tort.

— De démasquer qui ? Le meurtrier ? Parce que vous êtes convaincus d'être innocents ? Que ce n'est pas vous, mais l'un de nous ? Vous pouvez arrêter votre petit jeu, la partie est finie. Échec et mat, monsieur le géologue.

— Il est peut-être dans le vrai, avance Martine.

— Pardon ?

— Ce que veut dire mon épouse, c'est qu'il nous a livré une version plutôt crédible de leur présence parmi nous et de leur complicité révélée.

— Vous plaisantez, j'espère ?

— J'ai moi-même des difficultés à le croire, intercède Rémi, mais je dois avouer que je leur accorde le bénéfice du doute.

— Vous vous êtes tous ligués contre moi ?

— Ne soyez pas stupide.

— Arrêtez-moi si je me trompe, mais si ce n'est pas eux, ça revient à

dire que c'est l'un de nous cinq ? Est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous êtes en train de me faire croire ?

Personne ne relève.

— OK… Je pense que l'on s'est égarés, poursuit-il, et qu'ils ont réussi à perturber vos esprits logiques. Restons calmes et sereins. Prenons un peu de temps et remettons tout à plat. Installons-nous tranquillement autour de la table et discutons sérieusement.

— Il manque l'entomologiste, dénonce Rémi.

— Il ne devrait plus tarder.

— Je vais aller le chercher, se propose la sexagénaire.

Les trois autres invités prennent donc place. Christophe entame aussitôt les débats.

— J'ai l'intime conviction que la mort de l'avocate est la conséquence de cet avertissement.

— Donc, elle aurait été assassinée. Mais par qui ?

— Par ces deux-là, justement.

— C'est faux ! hurle Johanna.

— De quelle manière…

Rémi ne finit pas sa phrase. Un effroyable hurlement résonne dans le couloir.

24

Aujourd'hui

Raymond, Rémi et Christophe sursautent à ce cri d'effroi. Ils se jettent des regards intrigués avant de bondir de leurs chaises et de courir vers sa provenance.

— Détachez-nous… Détachez-nous, hurlent les deux prisonniers effrayés.

Sans succès.

Dans le couloir, ils découvrent Martine terrifiée, la main sur la bouche, les yeux remplis de larmes.

— Que t'arrive-t-il ? s'enquiert aussitôt son mari.

— C'est horrible, bredouille-t-elle, c'est horrible…

Le médecin biologiste réconforte son épouse en la prenant immédiatement dans les bras, tandis que le banquier, suivi de l'architecte, se dirige vers la porte du cagibi restée ouverte.

Leurs pas deviennent lents et attentifs.

L'ampoule éclaire faiblement, mais ils peuvent distinguer un corps allongé sur le sol. Ils reconnaissent aussitôt Teddy, l'entomologiste. Il gît dans une mare de sang. Le sien. Il en est également recouvert. Une plaie béante lui déchire le cou.

— Mais qu'est-ce que… balbutie Christophe abasourdi.

— Il est mort ? demande Rémi.

Les yeux du banquier restent fixés sur la plaie ensanglantée.

— Massacré, vous voulez dire ?

L'architecte ne commente pas.

— Rémi, interpelle Raymond, pouvez-vous emmener ma femme dans la salle à manger, s'il vous plaît ? Je me dois d'examiner le corps.

— Non, ne me laisse pas, implore Martine en s'agrippant à son mari.

— Je dois le faire, ma chérie, tente-t-il de l'apaiser, nous devons connaître les circonstances exactes de la mort.

— Si vous voulez, ajoute l'architecte, nous pouvons passer par la cuisine prendre un verre d'eau. Ça vous fera le plus grand bien.

La sexagénaire abdique et se laisse guider.

Raymond se penche sur la dépouille de Teddy. Christophe reste debout à ses côtés.

Le médecin examine la blessure mortelle, non sans une certaine réticence. Il est laborantin, pas légiste. Il est plus habitué à des animaux morts, conséquence d'expériences bactériologiques, qu'à des êtres humains. Il n'est nullement épouvanté par l'état cadavérique, côtoyé maintes fois lors de ces années de médecine préparatoire, mais

d'avoir connu l'entomologiste de son vivant le perturbe un peu.

— Qu'est-ce que vous en pensez, doc ?

Le laborantin écarte délicatement l'épiderme rougeoyant.

— Apparemment, il n'a pas été égorgé avec une lame très tranchante, du type couteau ou cutter. L'entaille n'est pas tout à fait nette…

— Vous pensez à quoi ?

— Je n'en sais rien du tout…

Raymond observe en détail les alentours à la recherche d'un quelconque indice. La légère pénombre restreint sa vision.

— Je crois que j'ai trouvé, annonce-t-il.

— Quoi, doc ?

— Voilà l'arme du crime, affirme-t-il en désignant le reste d'ampoule rougie.

Le médecin biologiste saisit le culot maculé de sang.

— Doc, bon sang, qu'est-ce qui se passe ?

Ce dernier se tourne vers son compagnon.

— Je n'en sais pas plus que vous.

— Il faut que cela s'arrête. Faut absolument prévenir la police.

— Je le souhaite autant que vous.

— Je ne vais pas attendre que tout le monde y passe pour réagir. Surtout pas moi.

— Heureusement que nous les avons ligotés, se réjouit Raymond en se relevant.

Le banquier saisit le balai proche de la porte et casse le manche en deux à l'aide du talon. Il menace le laborantin avec le morceau devenu pointu.

— Ne bougez pas, doc.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— Je pense que j'ai saisi votre manège.

— Quel manège ?

— Ça ne peut pas être les deux tourtereaux qui ont fait le coup. Ils étaient déjà attachés quand nous nous sommes réunis dans la cuisine. L'entomologiste était encore bien vivant.

— C'est ridicule. Vous ne pensez tout de même pas que j'ai pu tuer cet homme ?

— Pourquoi pas ?

— Je suis médecin. Ma vocation est de sauver des vies, pas de les interrompre.

— Nous étions cinq dans cette satanée cuisine. Teddy, énumère-t-il en le pointant du doigt, vous, votre épouse, Rémi et moi. Comme je ne suis pas du genre à m'accuser…

— Oh, mon Dieu ! s'écrie Raymond en plaçant la paume de sa main devant la bouche.

Christophe fronce les sourcils, surpris de cette réaction.

— C'est l'architecte, explique le biologiste affolé, et dire qu'il est seul avec ma femme. Laissez-moi passer…

— Tout doux, calme le banquier en brandissant de façon plus agressive le morceau de bois, je ne vais pas me laisser avoir une nouvelle fois. Je n'ai plus confiance en vous ni en qui que ce soit.

— Je vous assure que je n'y suis pour rien.

— Mais au fait, vous ne nous avez pas révélé la raison de votre présence ici. Martin faisait chanter tout le monde. Quelle est votre histoire à vous ?

— Je ne suis pas sûr que ce soit le moment. Ma femme…

— J'insiste. Pourquoi vous ?

— Le rapport d'insalubrité est une pure invention de ma part.

— Vous parlez de la baraque avant l'immeuble ?

— Oui.

— Pourquoi l'avoir fait ?

— J'y étais contraint, vous vous doutez bien. Peut-on se préoccuper de mon épouse ?

— Comment vous a-t-il convaincu, doc ?

Raymond, excédé, expulse nerveusement l'air de ses poumons.

— Une sombre histoire de jeunesse…

— Mais encore ?

— Je vous raconterai tout cela lorsque l'on sera sorti de cet appartement. Promis. Mais pour l'instant…

— Doc, ne m'obligez pas !

— Ah, et puis merde, après tout. Si vous y tenez tant… C'était pendant mes années de fac, il y a longtemps, très longtemps. À l'époque, mes parents n'étaient pas très riches. Les études coûtent cher, vous vous en doutez. Mon argent de poche était quasi inexistant. Et vous savez comme moi que tout étudiant s'impose de faux frais. Il me fallait donc une source de revenus. Le temps nous manque et la facilité nous tend les bras. J'avais un ami d'enfance qui fournissait à qui le voulait toutes sortes d'acides, LSD et j'en passe. Il m'a proposé de dealer pour lui et j'ai accepté. J'étais totalement inconscient. Les billets s'accumulaient très vite. Je voyais tous mes amis, mon entourage se soumettre à ces merdes. Le pouvoir de l'argent est grisant et vous rend apathique de leur sort. Jusqu'au drame…

Raymond marque un temps d'arrêt afin d'accepter de revivre ce souvenir.

— J'avais remarqué qu'une personne gravitant autour de moi se servait dans mes stocks. À très petite dose pour ne pas être découverte certainement, ou une consommation personnelle. Mais au bout d'un moment, je devais éradiquer cette ponction malhonnête, si je puis dire. Je risquais de devoir rendre des comptes pour ces pertes. Et, dans

ce milieu, on ne plaisante pas avec la marchandise. J'ai donc modifié certains de ces cachets par une solution chimique afin de le démasquer. Malheureusement, j'ai été plutôt lourd avec le dosage et le voleur est mort empoisonné. Le coupable était ma petite amie de l'époque. J'ai beaucoup souffert de cette erreur, mais je ne fus aucunement inquiété par les autorités. Son décès fut déclaré en overdose. J'ai immédiatement tout arrêté et enfoui cette histoire au plus profond de ma mémoire. Jusqu'à ce que Martin vienne raviver ce souvenir…

— Il n'y a pas prescription, dans ces cas-là ?

— Il possédait des preuves très compromettantes et elles pouvaient rouvrir l'enquête. J'ai accepté son marché.

— En fait, tout le monde avait une bonne raison de le voir mort, ce Martin.

— Possible, mais je n'ai rien à voir avec la sienne ni celles des autres. Ma femme non plus. S'il vous plaît, elle est très certainement en danger en ce moment.

— D'accord, mais pas d'entourloupe ni de gestes brusques, met en garde Christophe en braquant l'arme improvisée, passez devant…

Lorsque le médecin biologiste pénètre dans la salle à manger, il est aussitôt saisi par la scène. Martine est assise, inconsciente, les mains attachées dans le dos comme les deux autres. Un bâillon lui entrave le visage. Rémi est debout, de l'autre côté de la table.

— Je voulais l'empêcher de crier, précise ce dernier.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— C'était donc toi, commente le banquier.

— OK. On oublie le vouvoiement, maintenant, ironise l'architecte.

— Tu ne mérites pas mon respect, grogne Christophe en avançant, le bâton pointu en guise de menace.

— Attention, il a une arme, hurle Johanna.

Rémi sort un Beretta 92, planqué dans son dos. Il n'hésite pas une seconde et tire. Le banquier est atteint à l'épaule. La douleur lui fait lâcher le morceau du manche à balai.

— Restez tous tranquilles, ajoute l'homme armé.

Il ordonne à Raymond et à Christophe de s'asseoir.

— Pourquoi faites-vous ça ? demande le sexagénaire.

— Parce que vous êtes tous coupables.

— Coupables ? Mais coupables de quoi ?

— Chaque chose en son temps, sourit-il.

L'architecte sort un foulard de sa poche et le dépose sur la table.

— Docteur, pouvez-vous réduire au silence notre chère assistante, je ne voudrais pas déclencher un autre incident de ce genre.

— Il faut soigner sa blessure, dit-il, tentant de détourner son attention.

— Elle n'est pas mortelle.

— Mais il va se vider de son sang.

— Il vivra assez longtemps, ne vous inquiétez pas.

— Assez longtemps pour ?

— Je vais tout vous expliquer, Docteur, mais pour l'instant faites ce que je vous ai demandé. S'il vous plaît !

Le laborantin s'exécute, soufflant au passage des excuses à Johanna. Christophe, quant à lui, gémit de douleur, à la limite de l'évanouissement.

— Vous aviez cette arme depuis le début ? demande Thierry.

— Bien sûr que non. Je l'avais mise en sécurité dans les toilettes. Le conduit d'aération peut contenir beaucoup de choses, telles que des enveloppes, par exemple.

— Vous allez tous nous éliminer ? intervient Johanna.

Rémi somme une nouvelle fois Raymond de se rasseoir et de se soumettre.

— C'est effectivement l'issue fatale, badine-t-il.

Le médecin bondit de sa chaise.

— Vous êtes fou ! Je ne vous laisserai pas faire…

— Je peux abréger votre participation, menace-t-il calmement en pointant le pistolet, ou celle de votre charmante épouse.

Le sexagénaire se laisse choir sur l'assise, résigné.

— Qu'est-ce qu'on vous a fait ? lâche-t-il de dépit.

— Eh bien, Docteur, vous voulez des explications, je vous accorde cette requête…

25

La veille

Talmont-Saint-Hilaire.

Petite bourgade au sud-est des Sables-d'Olonne, en Vendée.

Un hypermarché se trouve à l'entrée de la ville, desservie par un rond-point fleuri. Un château fort millénaire et en ruines s'élève à l'horizon.

Le GPS propose de traverser l'agglomération afin d'atteindre la rue du rosais, située à l'autre extrémité. Lorsque la Suzuki Swift foule son macadam, Audrick constate que c'est une chaussée assez récente, ne possédant pas encore de trottoir. Il se met immédiatement en quête du numéro quatre-vingt-un.

Le pavillon est situé à un croisement avec une autre rue perpendiculaire. Audrick gare le véhicule et reste quelques secondes à contempler l'habitation, le temps d'une cigarette. Un SUV de marque allemande sommeille sur l'allée de garage.

Il sonne à la porte.

Une dame se présente à l'ouverture. Cheveux blonds, un mètre soixante-dix environ, la cinquantaine entretenue, lunettes visées sur le nez.

Elle affiche un sourire sincère à la découverte de son visiteur.

— Bonjour madame, se présente-t-il, je cherche une personne répondant au nom d'Isabelle Goupile.

— C'est moi-même, confirme-t-elle en fronçant les sourcils.

— Je suis désolé de vous déranger sans prévenir, mais je suis sur une affaire très importante et j'aimerais solliciter votre aide.

— Mon aide ?

— Je sais, cela peut vous paraître étrange, mais dans l'affaire dont je m'occupe, votre nom a été cité.

— Mon nom ? Mais qu'est-ce que vous racontez ? De quelle affaire parlez-vous ?

— Ça concerne la mort de votre amie, Daniella Rousseau.

La propriétaire écarquille les yeux. Audrick ne lui laisse pas trop le temps de réagir.

— Je me doute bien que je vous prends au dépourvu, mais je ne serais pas là devant vous si cela n'avait pas une véritable importance.

— Qui êtes-vous ?

— Veuillez me pardonner, je manque à tous mes devoirs. Je suis Audrick Aronia. Je suis assistant chargé d'enquête, ment-il, auprès de Maître Noiret, avocat aux droits de succession de madame Rousseau.

J'aurais dû vous téléphoner avant de venir, mais j'ai été pris de court.

— Je ne suis pas de la famille.

— Je le sais très bien, madame Goupile. Vous vous êtes occupée des obsèques de la défunte et, dans ce cadre, j'aimerais m'entretenir avec vous des potentiels successeurs de feu madame Rousseau. Pouvons-nous éviter d'en discuter sur le pas de la porte ?

— Bien sûr. Entrez…

L'intérieur est lumineux. Peintures et mobiliers de couleurs claires. Cuisine ouverte attachée au séjour. Une imposante baie vitrée permet l'accès à la terrasse de granit rose, où une élégante piscine se propose en instant de détente.

Dans le canapé est assis un homme.

— Je vous présente mon mari, désigne la propriétaire des lieux.

— Enchanté.

— De même.

— C'est monsieur Aronia, confirme-t-elle.

— Ah ! Comme ça, vous êtes le fameux Audrick ? ajoute l'homme.

— Vous connaissez mon nom ?

— Nous vous attendions. Pour ma part, je n'étais plus vraiment certain que vous débarqueriez un jour.

— Vous m'attendiez ?

— Depuis quelque temps déjà, oui.

— J'ai une chose à vous remettre, dit-elle, prenez place auprès de mon mari, le temps que j'aille la chercher.

Audrick reste ébahi de leur accueil. Il pose néanmoins les fesses sur le cuir sombre du divan.

— Voulez-vous quelque chose à boire ? propose son hôte.

— Un café, si vous avez.

— Bien sûr. Lait ? Sucre ?

Isabelle réapparaît, un carnet en main, relié d'une couverture verte.

— Je dois vous remettre ceci, affirme-t-elle.

— À moi ? J'ai du mal à comprendre.

— Comme vous expliquait mon mari, Diego nous a dit que vous passeriez un jour et que, quand cela arriverait, je devrais vous le donner.

— Diego ? répète de stupéfaction Audrick.

— Oui, le frère de Daniella.

— Qu'est-ce que c'est ? coupe-t-il court.

— Je n'en sais rien. Il nous a demandé de ne pas le lire, simplement de vous le remettre quand vous vous présenterez à la porte. J'avoue être comme vous, assez curieuse de savoir ce qu'il y a à l'intérieur.

— Diego nous a offert une somme d'argent assez considérable pour le garder et ne pas l'ouvrir, intervient l'époux, ce que nous avons

toujours respecté. Mais à présent que vous êtes là, vous pouvez aisément éclairer notre lanterne.

Audrick saisit l'objet. Il balance son regard entre l'homme et la femme.

Il découvre la première page.

Un mot est écrit en plein milieu et en caractères gras.

Révélations.

Audrick relève la tête. Les quatre yeux des propriétaires le fixent, interrogatifs et demandeurs.

— Je vais le lire à haute voix, accorde-t-il.

Il tourne la feuille.

« Bonjour Audrick,

Si tu lis ceci, c'est que tu as eu l'occasion de découvrir pas mal de choses. Notamment la mort de ma sœur. Évidemment, chose essentielle.

Je suppose aussi que de nombreuses questions restent en suspens et que tu aimerais rassembler correctement les pièces du puzzle. Par le biais de ces quelques phrases, je vais tout te révéler.

Mais laisse-moi tout d'abord te narrer le point de départ.

Un promoteur peu scrupuleux dont je suppose que tu as découvert le nom, Martin Savarin, souhaitait acquérir trois terrains en bord de mer, précisément dans la commune d'Ambleteuse. Une des parcelles appartenait à ma défunte sœur, qui ne voulait en aucun cas céder son terrain ni sa maison. Ce scélérat, si tu me permets de le nommer ainsi, ne s'avoua pas vaincu et utilisa tous les moyens pour arriver à ses fins. Pourquoi cet endroit absolument ? Je ne le saurai, pour ma part, jamais. Quoi qu'il en soit, il était déterminé.

Par d'odieux chantages et de viles manipulations, il s'entoura de personnages peu fréquentables afin de mettre en place son projet immobilier. Ces complices, je t'ai permis d'en rencontrer quelques-uns, peut-être tous. Je remercie au passage Sandrine pour son aide amicale et primordiale dans toute cette histoire. Puisses-tu lui pardonner son implication plus qu'imposée.

La machination du scélérat était diabolique et ingénieuse, au détriment de Daniella.

Il lui fallait une coordinatrice, Johanna, tueuse non jugée. Un géologue, Thierry, chauffard en délit de fuite, afin d'affirmer l'état désastreux des sols des trois parcelles. Un laborantin, Raymond, dealer assassin et médecin pourtant, pour établir de faux rapports d'analyses. Son épouse, en appui forcé, menacée de perdre tout privilège par ses aventures extraconjugales et immorales pour la position de son époux. Un financier, Christophe, directeur de banque et harceleur sexuel. Également contraint de trouver un entomologiste endetté jusqu'au

cou, Teddy. Enfin, une avocate pédophile, Odile, afin de défendre au mieux ses intérêts devant un tribunal et de débouter ma sœur.

Ils auraient tous pu refuser en assumant leurs erreurs passées. Personne n'a osé.

Daniella s'est vue contrainte de vendre pour une misère son joli petit pavillon déclaré injustement insalubre. Le rêve d'une vie. Vie qu'elle décida d'abréger.

Je ne pouvais accepter cette injustice.

Je me fis passer pour un architecte d'intérieur et m'impliquai dans ce projet en proposant mes services, rognant largement sur mes honoraires. Je feignais une admiration pour ce monstre.

Intégré, je mis en place ma vengeance.

Le scélérat possédait un immeuble complet à Marcq-en-Barœul, près de Lille. Je réussis à le convaincre de me vendre les six appartements des trois derniers niveaux, non sans mal. Je te passe les détails sur les moyens frauduleux que j'ai dû également employer pour les obtenir et les vider de leurs occupants. Mais c'est de bonne guerre.

Pendant ce temps le projet fut concrétisé et le bâtiment côtier, baptisé l'Alberge Marine, sortit de terre. Une souffrance indescriptible m'envahit lorsque je fis le déplacement afin d'aller constater l'aberration meurtrière. De l'écrire me procure encore une intense douleur, additionnée à celles présentes au quotidien, que je m'efforçais de combattre en permanence. Évidemment, en vain. Je démissionnai du projet. Je ne pouvais plus, hélas, continuer. Au diable sa satanée architecture d'intérieur.

En tant qu'Éteignoir, tu es au fait de cette saloperie de tumeur maligne. Elle ne me laisse aucun choix d'avenir. Les médecins sont unanimes, mon pancréas est sérieusement atteint et les années qui suivront ne seront que dégradations. Un traitement peut en affaiblir les douleurs, mais la fin est inévitable.

Je suis certain que le suicide de ma sœur est en partie responsable de l'accélération irrémédiable de la maladie. Ma colère s'en est accrue, tu peux le comprendre.

Ils doivent tous payer…

Je prends conscience que cela va à l'encontre de mes engagements envers l'organisation, mais mon avenir est compromis, quoiqu'il arrive…

Je prends conscience que cela va à l'encontre de mes engagements envers l'organisation, mais mon avenir est compromis, quoiqu'il arrive…

Je vais mettre en place, le 12 décembre prochain, date d'anniversaire de la mort de Daniella, ma vendetta. En faisant croire que cela vient de ce scélérat, je vais organiser une soirée de bienfaisance, de remerciements, dans l'un des appartements que j'ai acquis sur la métropole lilloise. Je m'arrangerai pour qu'ils soient tous invités. Je serais juge et bourreau. Ils ne pourront en aucun cas en

réchapper. Je leur réserverai même une petite surprise dès le début de la soirée…

Je ne pense pas que tu liras cette lettre avant que l'événement se produise. Je peux donc te donner l'adresse. Tu la trouveras dans la petite enveloppe à la fin de ce carnet. Tu pourras venir recoller les morceaux et faire ton rapport.

Ravi de t'avoir connu, mon cher Audrick.

Diego Dypsis, né Rousseau.

P.S. : Je t'aime, Daniella. »

Audrick s'empresse de tourner la dernière page et de mettre la main sur l'enveloppe désignée. Il la décachette et découvre une carte de visite affichant une adresse à Marcq-en-Barœul.

— Nous sommes bien le 12 aujourd'hui ? demande-t-il à ses hôtes.

— Oui, confirme Isabelle.

— J'ai encore le temps de l'arrêter…

26

Aujourd'hui

Diego, alias Rémi, termine l'explication de leur présence au sein de cette soirée improvisée.

— J'espère que vous comprendrez à présent, conclut-il, les raisons qui m'ont poussé à vous plonger le nez dans vos responsabilités.

— Mmm, gesticule Johanna.

— Nous ne pouvions pas prévoir que votre sœur mettrait fin à ses jours, s'excuse Raymond.

— Fallait peut-être y réfléchir avant, vous ne pensez pas ?

— C'est Savarin le responsable, pas nous.

— Vous avez tous collaboré. Vous étiez tous bien conscients que cet enfoiré cherchait à récupérer ce terrain, coûte que coûte. Que votre participation provoquait l'expulsion honteuse d'un être humain. Une personne innocente.

— Il ne nous a pas laissé le choix, ajoute Thierry.

— Peu importe. Vous êtes tous coupables et ma sentence est irrévocable.

— Qu'entendez-vous par sentence ?

— La mort.

Martine sort de sa léthargie. Elle ouvre les paupières avec difficulté, encore groggy. Raymond tend les bras afin de lui ôter le bâillon.

— Tss, tss, doc, interdit l'architecte menaçant.

— Elle ne vous fera aucun mal, rétorque le mari.

— Je préfère qu'elle le garde.

Martine découvre sa position de prisonnière. Elle gigote nerveusement sur la chaise, essayant de prononcer des plaintes. Seules des onomatopées sont perceptibles.

— Bienvenue parmi nous, se moque Diego.

Cette dernière le fixe, troublée, effrayée par le pistolet pointé dans sa direction.

— Je comprends votre stupéfaction, accorde-t-il, vous avez manqué l'essentiel de mon récit explicatif.

Le médecin tente d'expliquer la situation à son épouse.

— Il veut venger sa sœur…

— Doc ! hurle l'architecte. Ce sera la dernière fois que je vous mets en garde. Compris ? Je ne veux plus vous entendre ni vous voir bouger une oreille. Est-ce que c'est clair ?

— Sinon ?

— Sinon, je vous colle immédiatement une balle en pleine tête.

— Vous avez prévu de vous en servir de toute manière.

— Absolument pas. Cette arme n'est là que pour vous tenir en respect.

— Et lui, désignant le banquier, c'était un accident ?

Christophe émet des gémissements au passage.

— Légitime défense, doc. Il allait m'attaquer avec ce vulgaire bout de bois. Je ne pouvais pas le laisser faire.

— Et l'entomologiste, balance le banquier d'une voix essoufflée, mais sarcastique, c'était aussi de la légitime défense ?

Diego affiche un large sourire.

— Non, évidemment. J'avoue avoir manqué de sang-froid. J'ai, par inadvertance, oublié de retirer les actes de propriété des appartements de l'immeuble. Je ne pensais pas non plus que Teddy les trouverait. Une grossière erreur de ma part, je le conçois.

— Vous n'étiez pas obligé de lui trancher la gorge pour ça, gronde Raymond.

— Vous lui avez tranché la gorge ? répète le géologue sidéré.

— Mmm, s'indigne Johanna.

— Surtout que j'aurais fini par être découvert, tôt ou tard, concède l'architecte, je vous accorde l'état stupide de mon acte. Je vous l'ai dit, j'ai manqué de sang-froid.

— Pour l'avocate également, le sang-froid vous a manqué ?

— Vous n'allez pas la pleurer quand même ? Elle faisait honte à sa profession. Je n'ai jamais eu une grande sympathie pour les avocats, mais celle-là dépassait les bornes.

— Il n'empêche que c'est un assassinat.

— Oui, c'est vrai. De toute façon, le résultat est le même, elle a juste pris un peu d'avance sur vous.

— Qu'avez-vous l'intention de faire de nous ? intervient Thierry.

Le médecin biologiste sent la rage s'intensifier en lui. Ses compagnons d'infortune doivent probablement être dans le même cas. À la différence que lui n'est ni attaché ni immobilisé par une grave blessure. Il se doit de tenter quelque chose. Raymond pense à ce vieil adage disant que tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Le laborantin profite que l'homme armé est occupé à répondre au géologue pour lancer un regard complice au banquier. L'insistance des yeux l'incite à se joindre à lui et à provoquer un détournement d'attention. Malgré la douleur acerbe et persistante, Christophe acquiesce d'un signe de tête. Le regard de Raymond se tourne à présent vers l'architecte.

Le touché à l'épaule feint l'évanouissement et tombe de la chaise. Diego bondit de la sienne afin de constater l'état du banquier. Il se penche pour mieux l'évaluer. Le médecin saisit cette opportunité pour agripper le manche cassé du balai et le balancer, pointe en avant, vers

l'architecte. Ce dernier ne peut l'éviter, mais il réussit à parer le projectile à l'aide de l'avant-bras, provoquant une imposante contusion. Malheureusement pour Raymond, par réflexe, Diego tire dans sa direction. Le sexagénaire est touché en plein abdomen et s'écroule au sol. Martine pousse de puissants hurlements étouffés par le bâillon. Johanna l'imite. Le laborantin est toujours en vie, mais sa respiration s'en trouve saccadée. Il se tient le bas du ventre, la douleur est intense.

— Merde ! blasphème Diego en frappant violemment du poing sur la table. Je vous avais dit de vous tenir tranquille. Voilà ce qui arrive quand on joue au con…

Il marque un temps d'arrêt et considère sa blessure. C'est plus sérieux qu'une meurtrissure. Du sang coule de l'épiderme jusqu'au coude.

— Merde ! réitère-t-il. Merde, merde, merde…

Diego arpente nerveusement la largeur de la pièce, s'abandonnant à la réflexion.

— Je n'ai plus le choix, répète-t-il plusieurs fois à voix haute.

— Maintenant, je n'ai plus le choix.

Thierry le dévisage, inquiet.

— Plus choix de quoi ?

— Sœurette, semble-t-il lui parler en levant les yeux vers le plafond, je n'ai jamais cessé de penser à toi. J'espère que là-haut…

— Plus de choix de quoi, bordel ?

L'architecte se plante devant le géologue. Ses yeux sont injectés de haine. Une haine venue tout droit des profondeurs des ténèbres. Sa mâchoire se crispe, des gouttes de sueur perlent son front.

Il sort un objet jusque-là enfoui dans la poche. Une télécommande.

Du pouce, il appuie sur le bouton du milieu.

— Pour Daniella…

Une Suzuki Swift, aux tons bleus et gris perle, se gare sur l'une des places de parking restées disponibles. Places dessinées en épi, au pied d'un immeuble assez haut et bien entretenu.

C'est un quartier paisible et bourgeois de Marcq-en-Barœul, où le silence règne en maître.

La lune domine de sa belle robe blanche ce ciel obscur, mais étoilé, altérant avec innocence les couleurs austères des bâtiments avoisinants. Les réverbères en fer forgé demeurent toujours par intérêt de décoration plutôt que pour l'utilité lumineuse désirée. Les phares de la citadine japonaise, à leur tour, inondent les parcelles de pelouse soignées.

Audrick descend du véhicule. Il lève les yeux devant la pile d'appartements posés les uns au-dessus des autres.

Un seul d'entre eux est éclairé.

Au dernier étage.

Audrick a à peine le temps de faire quelques pas, qu'une violente explosion disloque les fenêtres et leurs encadrements de l'endroit qu'il contemple. Il se protège des débris éjectés comme une pluie de météorites.

L'orage passé, il relève la tête.

Les flammes grignotent les restes.

Fin de mission.

Table des matières

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26

Dans la même collection

James Holin, À Bout-Portant – Tome 2 (n°123)
James Holin, Un zéro avant la virgule – Tome 1 (n°122)
Nicolas-Raphaël Fouque, Le refuge du loup – Tome 2 (n°121)
Nicolas-Raphaël Fouque, Le fils disparu – Tome 1 (n°120)
Michel Lebrun, Le Géant – Tome 2 (n°118)
Michel Lebrun, Le Géant – Tome 1 (n°117)
François Darnaudet, Que meure le bouquiniste ! (n°112)
Luc Fivet, Le Manuscrit (n°111)
Léo Lapointe, Havre de Solitudes (n°110)
Cécile Gaillard, *L'empire du pavot* – Tome 2 : *Le deal* (n°108)
Cécile Gaillard, *L'empire du pavot* – Tome 1 : *L'héritage* (n°107)
Luc Fivet, *Le Manuscrit Mortel* (n°106)
Michel Lebrun, *Le Géant* (n°105)
Serguei Dounovetz, *Du sang sur le maillot* (n°104)
Martine Festas, *Course contre la mort* (n°103)
Jeremy Bouquin, *Train d'enfer* (n°102)
Max Obione, *Calmar au sang* (n°101)
Nicolas-Raphaël Fouque, *La dame de sang* (n°100)
Brice Pelman, *Welcome & Zoé* (n°99)
Peter Randa, *Parodie à la mort* (n°98)
Peter Randa, *Lieutenant Fabien Fauvel* (n°97)
G.J. Arnaud, *Le Festin Séculaire* (n°96)
Greg Waden, *After Call* (n°95)
Pascal Jahouel, *Une ombre au tableau* (n°94)
Bernard Thilie, *Nuit de chine* (n°93)
André Desmarais, *Fréquence sanglante* (n°92)
Gilles Del Pappas, *Massilia Dreams* (n°91)
Michel Quint, *La belle de Grenelle* (n°90)
Christine Desrousseaux, *Les secrets meurtriers* (n°89)
Serguei Dounovetz, *Sonate pour un massacre* (n°88)
Nicolas-Raphaël Fouque, *La dame de sang* (n°86)
Philippe Masselot, *Mistral Gayant* (n°85)
Léo Lapointe, *L'assassin sort la nuit* (n°84)
Pierre-François Kettler, *Crime Mythique* (n°83)
Frank Klarczyk, *Mort point final* (n°80)
Lakhdar Belaïd, *Le retour du SS* (n°78)
Philippe Masselot, *Les sanglots longs* (n°75)
André Desmarais, *Putain de cavale* (n°74)
Léo Lapointe, *Mort sur la Lys* (n°73)
Jean-Marc Demetz, *Chrysalide* (n°70)
Maxime Gillio, *La fracture de Coxyde* (n°69)
Christine Desrousseaux, *La traque des ombres* (n°68)
Pierre-François Kettler, *Corps dans le pétrin* (n°67)
Jean-Marc Demetz, *Les 7 prières* (n°64)
Pierre-François Kettler, *Un Dé trop loin* (n°57)
Jean-Marc Demetz, *Le doigt du sang* (n°54)
Léo Lapointe, *La Tour de Lille* (n°53)
Gérard Lecas, *Etna* (n°40)
Béatrice Hammer, *Une baignoire de sang* (n°45)

Cécile & Julie Gaillard, *Une piscine à Jalalabad* (n°35)
Nathalie Le Gendre, *Matricule 49 302* (n°34)
Claire Musiol, *Du bleu au ciel* (n°33)
Jacques Bullot, *Un avenir irradieux* (n°14)
Nicolas-Raphaël Fouque, *Une vieille affaire* (n°2)

https://www.leseditionsdavallon.com
https://www.facebook.com/leseditionsdavallon
https://www.instagram.com/editions_davallon